

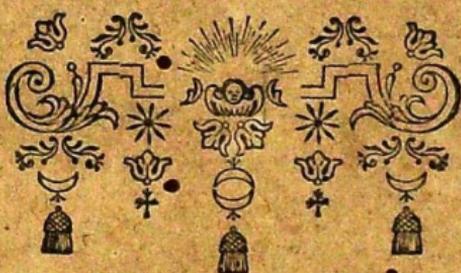
Sir Joseph Major 1817

L'ESPION
CHINOIS:
OU, 265

L'ENVOYÉ SECRET de la Cour de PÉKIN,
Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.
NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A C O L O G N E.

MDCCLXIX.

AVANT PROPOS.

J'AUROIS placé ici une Préface pour faire l'éloge de ces Lettres: mais il y a aujourd'hui une méthode plus sûre pour juger d'un livre. Lorsqu'un ouvrage paroît pour la première fois, on en lit le titre l'on dit, *cela ne vaut rien*, & on ferme d'abord le livre; ou *l'ouvrage est bon*, & on le lit.

Je laisse le public jouir du privilège qu'il a d'ouvrir ou de fermer ce livre: s'il lui plaît, il le lira; s'il n'est pas de son goût, je ne m'embarasse gueres qu'il le lise.

Les Chinois, qui écrivent ici, me rencontrèrent au port de l'Orient, où j'étois lors de leur débarquement de la Chine. Ils me prièrent de les accompagner dans le voyage de l'Europe, qu'ils devoient parcourir par ordre de leur Cour, afin d'examiner l'état présent de cette quatrième partie du globe de la terre.

En voyageant avec eux, je surpris un grand nombre de leurs lettres, que je publie ici. Voilà l'histoire de ce livre: à l'égard de celle de ma personne, je supplie le lecteur de me permettre de la passer sous silence. Si l'on venoit à savoir qui je suis, cela gêneroit peut-être le plan de cet ouvrage. On diroit; eh! de quoi s'avise-

t-il d'écrire religion, mœurs & morale; lui, qui n'a jamais dit un mot de tout cela dans ses autres ouvrages; & qui semble n'avoir publié un livre que pour faire des leçons au gouvernement François? Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parcequ'on peut les faire sans un grand effort de génie.

Je ne fais donc ici que l'office de traducteur. Le plus fort de mon travail a porté sur la mécanique de ce livre: j'ai mis ces lettres à nos mœurs. Mais j'ai fait quelque chose de plus pour le lecteur, j'en ai ôté le cérémonial Chinois, & une certaine gravité classique qui l'eut ennuyé méthodiquement.

Un commentateur, qui auroit voulu se rendre recommandable, auroit comparé toutes ces lettres, les eut combinées ensemble, mis à la fin celles du milieu, au commencement celles qui étoient au centre, & de cette manière eut donné au public un très joli Roman Chinois. Je n'ai pas suivi cette méthode, car quoique j'aime les lettres, je déteste les livres. Le plan, la division, l'ordre & toute la mécanique d'un ouvrage qu'on publie n'entrent point dans mon génie.

Je donne ces lettres, comme elles ont été écrites. S'il y a de bonnes choses, on

les trouvera en les parcourant ; s'il n'y en a point, l'ordre que je leur eus donné, n'y en auroit pas mis, & par conséquent auroit été inutile.

Des voyageurs qui écrivent, ne voient pas les choses dans l'ordre où ils devroient les voir : mais dans celui où ils les voient. Cette variété, qui est la nature elle-même, est préférable à l'art, esclave de la regle & de la méthode.

Il y a un autre inconvénient dans ces lettres ; je veux dire qu'il en est dont le sujet est traité avec assez d'étendue, tandis que dans quelques autres il n'est qu'ébauché. Un traducteur habile auroit raccommo^dé tout cela. Son parti eut d'abord été pris, il auroit racourci les premières & allongé les secondes ; c'est-à-dire, qu'il eût estropié les unes & donné des béquilles aux autres : ou pour être plus exact encore, il auroit formé un moule où il les eut jettées ; & de cette manière eut observé partout les loix de la géométrie. Mais pour moi, qui crois qu'on peut fait un livre, sans employer la regle & le compas, j'ai laissé les choses comme je les ai trouvées.

Il paroîtra peut-être surprenant, que ces étrangers soient instruits d'une infinité de

VIII A V A N T P R O P O S.

choses , qui ont échappé jusques ici aux peuples-mêmes chez qui ils voyagent : mais il faut l'attribuer à un certain génie de réflexion , qui forme le caractère de ces Asiatiques.

Les Chinois sont nos maîtres en fait de loix , de mœurs & de police. Leur ancienneté leur donne ce droit sur tous les peuples de l'univers. Le gouvernement de la Chine avoit reçu une forme , avant qu'aucun de l'Europe fût formé. Cette succession d'idées sur les devoirs de la vie civile, les a rendu les premiers moralistes du monde.

Il a donc suffi à ceux-ci d'avoir levé un coin du voile de nos usages, pour découvrir tout le plan de nos mœurs.

Au reste ces Chinois ne sont qu'au commencement de leur course , quoi qu'ils aient déjà parcouru la France , l'Italie , l'Espagne & le Portugal.

Si le public goûte leurs réflexions, je le ferai voyager avec eux dans d'autres royaumes d'Europe , où ils ne sont pas encore arrivés ; car leur plan est d'examiner la religion, la politique, les mœurs, les manières, les coutumes & les usages de tous les gouvernemens, qui composent la république du monde Chrétien.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à P'kin.*

De l'Orient.

Nous ne fîmes pas un long séjour au Port, qui devoit nous séparer de la Chine. Le Mandarin *Sin-ho-ei* & le Mandarin *Ni-ou-san*, que notre auguste Empereur avoit nommés pour m'accompagner dans le voyage d'Europe, mouroient d'envie de voir ce nouvel univers. Nous nous embarquâmes, & après six mois de navigation, nous arrivâmes au port de l'Orient, de la domination de l'Empereur des François.

La ville qui tient au Havre est nouvelle: il s'en faut de vingt-mille ans qu'elle ne soit aussi ancienne que son nom.

Nous remarquâmes avec étonnement que les maisons étoient rangées en haie; nous crûmes d'abord que c'étoit pour nous faire honneur: mais nous apprîmes des habitans que cette parade des édifices étoit imaginée, pour donner aux étrangers une haute idée de la magnificence des villes Euro-

péennes. Nous sûmes à cette occasion qu'il étoit deffendu aux places publiques, aux pagodes & aux maisons d'avancer, ou de reculer dans les rues.

Nous avons conjecturé de-là, que ces peuples ont tous le même point de vue, & que les rayons de lumière qu'ils renvoient sur les objets doivent partir du même centre.

Notre arrivée fut un spectacle pour les habitans, qui vinrent nous recevoir en foule à la sortie du vaisseau, & nous escortèrent jusques à une maison publique, où l'hospitalité envers les étrangers s'exerce pour de l'argent.

Je ne saurois te dire ce qui se passa en nous à la vue de ce nouvel univers. Le ciel, la terre, les élémens, les plantes, les animaux, les hommes, les édifices, les bâtimens, tout nous parut nouveau & singulier.

Une chose surtout nous surprit étrangement, c'étoit de voir marcher de jeunes femmes découvertes dans les rues, sans qu'aucun homme les violât.

Nos esprits eurent besoin de se frayer une nouvelle trace pour arriver à notre cerveau, & y former des images dont nous n'avions auparavant aucune idée.

Sin-ho-ei croit que le soleil qui répand sa lumière en Europe, n'est pas le même qui éclaire la Chine, & *Ni-ou-san* prétend que la lune d'ici est plus sombre que celle de Pékin.

Pour moi, je vois tout en petit; je n'ai pas encore rencontré un seul objet qui m'ait frappé en grand.

Depuis mon arrivée en Europe, il me semble que la nature s'est rétrécie; l'ouvrage de l'univers ne me paroît plus si immense. Cette humanité-ci est si petite, qu'elle ne tient presque point de place.

A la Chine les classes qui forment la société sont distinguées; chaque caractère est marqué: on connoît un lettré à la manière dont il fait la révérence. Ici tous les rangs sont confondus. Les citoyens s'abordent, se saluent, se parlent, & s'entretiennent de la même manière. Cette uniformité confond l'ordre de mes idées.

Nous passerons quelques jours à l'Orient, pour nous rétablir des lassitudes de notre voyage, & encore plus des fatigues de notre arrivée.

Ce peuple-ci nous accable du poids de ses regards. C'est un pesant fardeau pour des voyageurs qui sont venus de si loin pour réfléchir sur tous les objets qui se pré-

sentent à eux, & qui à cause de cela ont besoin de jouir d'eux-mêmes.

Nous ne saurions faire un pas sans nous trouver au milieu d'une foule de gens. On ne se lasse point de nous voir, & ce qui est encor plus gênant, de nous suivre : nous n'avons pas la liberté de penser, on ne nous laisse que celle d'agir.

L E T T R E II.

Le Chef de la Religion de Confucius, au Mandarin Cham-pi-pi, à l'Orient.

De Pékin.

J'IMAGINE que ma lettre préviendra ton arrivée au port de l'Orient, où tu dois débarquer. Je la fais partir par un courier qui traverse les états de l'Empereur des Russes. Elle fait trois-mille lieues moins que toi.

Notre auguste Empereur, qui est le soleil du monde, & dont la lumière éclaire l'univers, me charge de te renouveler les ordres qu'il t'a donné d'examiner l'état présent de l'Europe.

Nous ne connoissons le monde Chrétien

que par des relations que nous donnent ceux qui ont intérêt à le déguiser. *Sin-ho-ci*, *Ni-ou-san*, & toi, vous êtes les premiers Chinois qui ayez passé les mers, pour aller s'instruire des mœurs de ces peuples.

Pour que ton voyage en Europe, sublimé Mandarin, réponde aux vues de notre Cour, examine d'abord le culte des Chrétiens, déchire le voile des tabernacles, perce le sanctuaire des dogmes. Par tout l'univers, les hommes sont comme les religions: si elles sont remplies de cérémonies, ses sectateurs sont superstitieux; & compte qu'un peuple fanatique ne peut jamais être grand, parceque ce premier délire d'esprit tient comme enchainées les autres facultés de l'ame.

Toutes les sciences de l'esprit humain sont liées avec le dogme principal. S'il est mal combiné, ou rempli d'absurdités, le savoir lui ressemblera. Le génie aura beau faire des efforts, il ne passera jamais les bornes de celui de la religion: alors le gouvernement, la politique, l'administration, les connoissances & les arts, seront remplis d'ignorance & d'erreurs; parceque le premier principe sera corrompu.

Si la prévention universelle étoit bannie de la terre, & que la sagesse humaine gou-

vernât les hommes, la première croyance chez chaque peuple seroit la religion du bon sens; car que peuvent faire les meilleures institutions politiques, lorsque l'esprit est une fois aliéné par le dogme? Il faut alors ou que la législation s'accommode à la première ~~foi~~ du culte, ce qui est un second mal; ou qu'il la combatte, ce qui est un troisième inconvénient.

Je crois, cher *Cham-pi-pi*, à te parler ici sans déguisement, que les religions ont fait moins de bien sur la terre, que les vices-mêmes n'ont causé de maux; c'est que la plupart ont forcé l'imagination, qui une fois dérangée, n'écoute ni les loix de la nature, ni celles de la raison.

J'ai lu l'histoire des cultes qui dominent aujourd'hui sur la plupart des peuples de la terre, & j'ai trouvé que presque tous les faiseurs de dogmes se sont égarés. Ils les ont remplis de fables, & d'idées surnaturelles: on diroit qu'ils ne les ont pas fait pour des hommes, mais pour des esprits aériens.

L'idée de la divinité est simple; c'est une sorte de profanation que de la remplir d'ambiguités: celles-ci non seulement dégradent cet être suprême; mais même servent à le cacher aux yeux des mortels.

L E T T R E III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De l'Orient.

LES plus petites choses jettent dans un grand embarras les étrangers qui n'ont aucune expérience de la nation où ils se trouvent. Hier notre hôte nous présenta l'état de notre dépense, & nous demanda compte de nos digestions. Je lui remis pour son paiement six onces d'argent massif; mais il me répondit que cette monnoie n'avoit point cours dans le royaume; & qu'il falloit, pour la faire circuler, qu'il y eût l'effigie du Roi de France. Cette réponse nous embarrassa beaucoup; car *Sin-ho-ei*, *Ni-ou-san*, & moi, n'avions aucune expérience de la gravure. Cependant, comme j'entends un peu le dessein, je ne désespérai point d'attraper la figure du prince: mais un Européen, à qui je communiquai mon dessein, me dit que je serois pendu, si je l'exécutois, attendu que je ferois de la fausse monnoie.

Il est triste de ne pouvoir vivre dans un

pays, parcequ'on n'a pas le visage d'un homme dans sa poche. Mon hôte me mena chez un principal citoyen de cette ville, qui a le privilege de faire la monnoie, sans être pendu; cet homme me troqua mes lingots contre des pieces de mauvais alloi. Je les pesai, & les trouvai inférieures à l'argent que je lui avois donné; mais on me dit que c'est un usage établi en Europe, que les services que l'on rend aux étrangers, sont toujours plus courts que l'argent qu'ils donnent pour les obtenir.

L E T T R E IV.

*Le Mandarin Chef de l'Agriculture, au
Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.*

De Pékin.

T ON départ précipité de la Chine ne m'a pas donné le tems de te communiquer mes idées sur les moyens qu'il y a de connoître la puissance des états.

Si tu veux t'instruire de la grandeur d'un peuple chez qui tu voyages, porte d'abord tes regards sur l'agriculture; ne cherche à connoître l'institution politique, les loix

ci-

civiles & la forme de son gouvernement, qu'après que tu te feras informé de la production de ses terres: examine leur fécondité. Les états qui n'ont pas les meilleures loix possibles sur cette branche de l'administration, ne sauroient parvenir à la grandeur.

Tous les gouvernemens du monde ont péri; celui de la Chine a seul subsisté. C'est que la législation n'a jamais perdu de vue cette première partie du pouvoir; ce n'est point chez nous une loi particulière, mais une institution fondamentale. Nos empereurs, dans tous les siècles, y ont donné leur soin: ils ont eux-mêmes cultivé la terre, & se sont faits laboureurs; & afin qu'il ne manquât rien à cette émulation, ils firent mandarins ceux qui se distinguèrent dans cet art.

Examine les campagnes d'Europe: vois si les habitans jouissent des commodités de la vie. Ils ne doivent pas jouir d'un grand superflu; mais l'abondant nécessaire ne doit jamais leur manquer. De l'aisance de cette classe dépend l'abondance de toutes les autres: quand les ménagers sont pauvres, l'état principal est indigent.

Il faut que ceux qui font valoir les fonds, jouissent de toutes les petites commodités qui

peuvent soulager leur condition : s'ils tombent dans la dernière indigence, le découragement s'en mêle, & de là à l'engourdissement général il y a tout près. Je ne connois point l'Europe ; mais je suis persuadé que ce que je t'en dis, lui ressemble : ces maximes sont de tous les pays, parce que les loix sur l'agriculture sont de tous les climats.

L E T T R E V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture de la Chine, au Même, à l'Orient.

De Pékin.

DE l'agriculture, dont je t'ai parlé dans ma précédente, passe à la population, elle en est une suite nécessaire ; car la subsistance générale est tout juste la mesure des hommes. La nature ne peut rien sans l'aliment ; sans la culture, elle meurt de faim, pour ainsi dire, dans le sein de la terre.

Je préside sur les productions de l'empire. J'ai souvent remarqué à ce sujet, que la propagation suit le travail des champs,

& que la génération est analogue à la fertilité des terres. Lorsque la récolte est abondante, les mariages sont féconds, quand elle rend peu, il y a peu d'enfans.

Mais il y a une foule d'autres moyens qui entrent dans le plan du gouvernement populaire : on le voit dans l'histoire d'Europe, qu'une république d'Italie portoit les citoyens à l'himen par tous les moyens qui pouvoient flatter la vanité humaine.

Elle accordoit des honneurs extraordinaires à ceux qui avoient beaucoup d'enfans, & rendoit méprisables ceux qui n'en avoient point. Méthode admirable pour encourager la population ; car de tous les ressorts que l'administration peut employer, celui de l'amour propre est le plus fort.

La constitution ne doit pas permettre à la religion de rendre les hommes impuissans : c'est un mauvais culte que celui qui retient dans le néant l'ouvrage de la divinité : on dit qu'en Europe ceux qui font profession particulière de s'adonner à Dieu, ne le servent qu'aux dépens de leur postérité. Comment a-t-on pu imaginer que l'être infini qui a créé le germe de l'humanité, permette à ceux qui s'attachent à lui de l'éteindre ?

L E T T R E VI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin, sur la route de
l'Orient.*

à Paris.

Nous partîmes avant-hier de l'Orient dans une voiture publique, pour nous rendre dans la capitale du monde Européen.

A mesure que nous avançons dans le continent, nous cherchions partout la France, & ne la trouvions nulle part. Au lieu d'un pays fertile & abondant, tel que nous nous l'étions représenté, il ne s'offroit à nos regards que des terres arides & des déserts.

Nous ne découvrîmes nulle part aucune trace de cette belle agriculture Chinoise, qui rend notre empire un des plus fertiles de l'univers.

La France est telle aujourd'hui qu'elle sortit autrefois des mains de la nature: quelques vieux chênes prêts à crouler, des champs mal sillonnés, des prairies peu arrosées, des vergers qui portent quelques fruits.

précoces, forment toute l'agriculture nationale.

Nous demandions cependant à voir la monarchie: à cela, on nous dit que tout le royaume étoit dans Paris.

Ne pouvant rencontrer le pays, nous cherchions les habitans; mais nous ne découvrîmes que quelques sauvages dispersés çà & là.

On voit dans les campagnes de la France des animaux qui marchent sur deux pieds, qu'on appelle des hommes, mais qui ont à peine la figure humaine. Ils ont des corps diaphanes & exténués. La nature chez eux est prête à tomber en défaillance, faute d'alimens.

Ces malheureux, qui ne sont ni nourris ni vêtus, habitent des especes de tombeaux creusés dans la terre, qu'en langage du pays, on appelle maisons.

La culture des arts & des sciences leur est entièrement inconnue; toutes leurs connoissances & leur savoir se réduisent à une forte d'instinct, qui ne differe presque en rien de celui des bêtes. Ces sauvages François ne parlent aucune langue; ils sifflent un jargon que personne n'entend qu'eux.

Leur industrie se réduit à grater la terre,

nité, & déshonore le gouvernement civil. Tu comprendras par cette ébauche, que le plus puissant Monarque d'Europe est le Roi des Gueux.

LETTRE VII.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à l'Orient.

De Pékin.

TU es le sujet ordinaire des conversations de Pékin. On ne parle que de ton départ pour l'Europe. Les princes sont bien à plaindre: ils ont beau imaginer des moyens pour rendre les peuples heureux, ils ne manquent jamais de trouver des censeurs de leur conduite. On blâme notre Empereur de t'avoir fait entreprendre un voyage qui, dit-on, ne peut être utile ni à nos mœurs, ni à nos manières: car enfin, disent ces censeurs, notre gouvernement est l'image de celui du ciel. Nos loix ont établi le même ordre dans l'Empire de la Chine, que Dieu a mis dans le firmament, ou après avoir créé tous les astres,

ils se mûrent par un premier principe qu'il leur donna. Qu'avons-nous donc à faire de savoir ce qui se passe chez des peuples étrangers, qui n'ont pas eu comme nous l'Être suprême pour fondateur, & dont toutes les institutions sont l'ouvrage des hommes?

Il y en a qui vont plus loin, & qui prétendent que ton séjour chez des nations corrompues peut être préjudiciable à notre empire, & que les maximes Européennes sont contagieuses. Ils craignent que, pour peu que notre Empereur y prête l'oreille, on ne voie bientôt des changemens funestes dans l'état. Fasse le ciel que ces bruits se dissipent comme les sombres nuées au lever du soleil! Fasse aussi ce même ciel que tu ne sois pas l'instrument des maux qu'apportent toujours dans un état des changemens imprévus, & que nous ne soyons instruits des mœurs & des manières des Européens, que pour nous préserver des vices inséparables de leur gouvernement!



L E T T R E V I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

LE cinquieme jour de notre départ de l'Orient nous arrivâmes à Paris.

Je ne faurois gueres te dire ce qui se passa en moi en entrant dans cette capitale de l'empire des François.

On y remarque un peuple innombrable dans les rues, qui fuit devant lui, qui s'échape & s'élançe avec une agilité sans égale. La foule se divise continuellement en différens corps qui se croisent, se heurtent & se séparent de tous côtés.

La scene est variée à l'infini, à droite passe un mariage, à gauche un enterrement; ici on porte un enfant qui vient de naître, plus bas on apperçoit un homme qu'on va faire mourir; là passe ce qu'on appelle ici le *Bon-Dieu*, dans le même endroit est un charlatan qui vend des remèdes; & on entend ces deux voix à la fois: à genoux, *Messieurs: encore un paquet, Messieurs.* Ce qui embarasse le plus l'imagi-

nation , c'est le mouvement perpétuel de vingt-mille *Quan-kiao* ou carosses qui vont, viennent, & s'agitent tous à la fois.

Le déclin du jour ne change rien à la décoration; quand la nuit commence à se montrer, cinq-mille fallots viennent éclairer le théâtre, & renouveler la scène.

Si Paris étoit dans son étendue, ce seroit la plus grande ville de l'univers; mais elle est bâtie en pyramide. De la rue au sommet des maisons, il y a la différence de plusieurs nations: ce sont quatre villes bâties les unes sur les autres, dont on peut distinguer les mœurs & les manières des habitans par les différentes régions.

La première ville qui est au niveau de la rue, est habitée par des boutiquiers, ou artisans, qui font profession ouverte de tromper le public; dans la seconde ville est la noblesse, & une race d'hommes qu'on appelle ici financiers, qui sont encore plus corrompus que les artisans: la troisième est peuplée par des bourgeois & des citoyens, qui n'ont que de petites vertus, parceque la médiocrité de leur fortune les empêche d'avoir de grands vices. Les honnêtes gens & les personnes d'honneur font leur séjour ordinaire dans la quatrième.

Ces quatre villes ont en bas leur théâtre

commun, où les différens peuples descendent tous les jours pour jouer leur rôles. La scène générale commence le matin, & finit bien avant dans la nuit, où chacun se retire dans son pays, & retourne dans sa patrie.

Paris est l'assemblée générale de toutes les nations, le congrès de l'Europe: on y trouve de tous les peuples, excepté des Parisiens: la race aujourd'hui en est éteinte: une tige étrangère a pris sa place.

Chaque république, chaque monarchie, chaque royaume, chaque ville du monde lui doit un citoyen.

Le livre du *Confucius Chrétien* dit, que Dieu étant irrité contre les mortels, inonda la terre, & qu'il ne sauva de ce déluge universel que deux créatures raisonnables, avec un mâle & une femelle de tous les animaux. Si aujourd'hui le reste de l'univers venoit à être submergé, Paris seroit cette arche, où l'on trouveroit en hommes & en femmes, toutes sortes de bêtes.



L E T T R E IX.

*De Mandarin Cotao-yu-se, Censeur de
l'Empire, au Mandarin Cham-pi-pi, à
Paris.*

De Pékin.

NOTRE auguste Empereur m'a communiqué le sujet de ton voyage. J'ai loué son dessein, & approuvé son choix.

Il ne sera pas difficile à un Mandarin tel que toi de démêler les ressorts cachés que tant d'intérêts divers font mouvoir dans ces nouveaux mondes.

Chaque partie du globe de la terre a son histoire. Parcours celle de l'Europe, elle te mettra au fait de ses peuples; mais ce n'est pas assez pour t'instruire des nations. Les annales de chaque peuple ne portent gueres que sur les grandes révolutions, & on ne peut connoître les hommes qu'en étudiant un certain arrangement de causes secondes qui les environnent.

Applique-toi à connoître les vices, & les vertus des peuples chez qui tu voyages: quand on est instruit de leurs passions on est d'abord au fait de leurs mœurs. En gé-

néral elles varient comme le climat , car les hommes ainsi que les plantes tiennent de leur local : ainsi si tu veux connoître les révolutions de la terre , étudie celles du ciel.

Remonte aux constitutions politiques. Les hommes font toujours ce que les gouvernemens les font.

Attache-toi aux formes des institutions : elles l'emportent ordinairement sur le fonds. Une tournure de plus , ou de moins dans une administration change totalement le génie des hommes.

Fais attention sur l'influence que le système civil a sur les peuples. Il y a tel gouvernement qui peut être excellent par lui-même , mais qui n'est pas propre pour la société pour laquelle il est fait.

Vois si le peuple où tu es aime ses mœurs & ses usages ; car s'il ne les chérit pas , ils ne sont pas taillés pour lui , & alors crois qu'ils lui sont étrangers.

Fixe tes regards sur les réglemens de police. Ils sont l'ame de la subordination publique. Par eux toutes les classes de la société restent dans l'ordre de la dépendance nécessaire.

Examine les loix ; elles doivent par-tout être relatives au climat : celles qui ne tirent

pas leur force du phisique, ne sauroient former qu'un peuple foible.

• Etudie les mœurs des princes. Partout elles sont l'image de celles des peuples. Si les souverains sont vicieux, les sujets le sont aussi.

Porte un œil attentif sur le luxe des Rois. Dans tous les pays de la terre, les dépenses royales forment l'indigence publique.

Prends connoissance de l'administration politique. Il en est des grandes sociétés comme des petites. Un pere qui ne gouverne pas bien sa famille, rend tous ses enfans malheureux.

Sonde le génie de ceux à qui les Rois confient les affaires. Les ministres malhabiles défolent les peuples par leur incapacité.

Approfondis l'état œconomique. Quand il est en ordre, le gouvernement politique y est aussi.

Les arts, le eommerce, & l'industrie peuvent te fournir aussi quelques réflexions, parcequ'ils causent des révolutions dans les richesses, qui à leur tour sont l'origine de grands changemens dans les états.

Pénètre les secrets des Cours. On peut les deviner aisément en Europe; parceque

toutes les affaires (si on en croit l'histoire) y portent un caractère de publicité.

Entre dans les détails de la vie civile. Examine l'éducation des peuples. Partout où elle n'est pas fondée sur le pouvoir paternel, elle corrompt les sujets & l'état.

Mesure la profondeur du savoir de chaque peuple. Les sciences entrent dans l'ascendant général. De tout tems les nations éclairées dominerent sur celles qui ne l'étoient pas.

Suis les mœurs, les manières & les usages; il faut les connoître pour juger des peuples.

Informe-toi des coutumes; elles font le soutien des états. Il y a telle nation qui croit se gouverner par ses loix, qui se conduit par ses coutumes.

Que ta gravité de Mandarin ne te fasse pas mépriser la connoissance des femmes. Ce sexe, qui dans l'univers entier soumet tout à ses loix, a plus ou moins d'influence, dans la proportion des degrés de foiblesse que l'autre lui permet de faire valoir.

Connois ses goûts, ses appétits, ses fantaisies, ses parures, ses ajustemens, ses superfluités; car toutes ces choses servent plus ou moins à corrompre les mœurs des hommes.

Descens jusques aux amusemens, aux plaisirs, aux divertissemens Européens. Tous les peuples du monde en ont qui sont l'emblème de leur folie ainsi que de leur sagesse. Il y a dans chaque nation un arrangement de petites choses qui donne le mouvement aux grandes.

L'Europe est aujourd'hui la seule partie de l'univers qui fasse du bruit sur la terre. L'Asie, l'Afrique, & l'Amérique, gardent devant elle un profond silence. Ses guerres intéressent l'univers entier. Toutes les autres nations épouvantées sont cachées, pour ainsi dire, derrière le globe. Elle seule occupe la scène du monde.

Pan-to-chi, Mandarin du premier ordre, qui est la sagesse-même, prétend que cette grande agitation de l'Europe est une suite des vices de ses peuples, qui sont dans une fermentation continuelle. Il dit pour raison, que la vertu est plus paisible: que son caractère principal est la modestie & le silence. Si cela étoit, je te plaindrois d'avoir entrepris un si long voyage, pour rencontrer des vices que tu ne cherches pas, & pour ne trouver nulle part les vertus que tu cherches.

L E T T R E X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion de Confucius, à Pékin.

De Paris.

ON pourroit accuser les Chrétiens de regarder leur dogme comme un sujet de dérision publique. Tous les lieux de débauche, & de prostitution à Paris, ont pour devise le nom de quelque mistere de la religion du Christ.

Un étranger qui arrive dans cette ville, peut aller quitter ses bottes à l'hôtel du Pere éternel, boire bouteille le lendemain à la guinguette du paradis; se divertir l'apres-diner à l'enseigne du crucifix, & se prostituer le soir avec une courtisane à l'image de la Sainte Vierge.

On diroit que la plupart des divinités de cette religion donnoient à boire avant que de monter au ciel, & qu'elles n'ont laissé d'autres monumens sur la terre que des enseignes de cabaret.

Les marchands, & ceux qui veulent tromper le public, se cachent toujours derriere l'effigie de quelque saint.

Comme on fut que nous avions plusieurs emplettes à faire, on nous avertit que Saint Pierre n'avoit rien de bon, que Saint Paul faisoit fausse mesure, que Saint Jean tenoit de la mauvaise marchandise, & que le Saint Esprit dans la rue St. Honoré étoit fripon comme une pie.

Presque tous les bienheureux à Paris ont fait banqueroute.

On ne respecte pas davantage les têtes couronnées. Il n'y a point de gargote dans cette ville qui ne soit décorée du nom de quelque grand monarque Européen. En descendant du carosse de l'Orient, nous eûmes à choisir pour notre logement, entre l'hôtel de l'Empereur, celui du Roi d'Espagne, ou de France. Mais comme les têtes couronnées à Paris, qui tiennent auberge, bornent leur hospitalité à louer des chambres garnies, & que les étrangers qui y demeurent sont obligés de manger chez les princes du sang à raison de trente sols par repas, on nous recommanda le Prince de Condé comme un parfait cuisinier: on nous assura que le Duc d'Orléans tenoit de bon vin; qu'on avoit tous les jours à deux heures un très bon potage chez le Prince de Conti, & qu'on mangeoit d'excellent bœuf à la mode à l'hôtel de Bourbon.

L E T T R E XI.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Pékin.

IL est impossible chez un grand peuple, que la tyrannie ne s'exerce dans quelque partie de l'empire. Plus il y a d'hommes rassemblés dans un continent, & plus les intérêts particuliers se multiplient, je veux dire les passions. C'est à la législation à réformer les abus d'une société trop nombreuse.

Le Prince ne peut point administrer chaque branche de la justice exécutive; il faut nécessairement qu'il confie une partie de son autorité à ses sujets; & c'est dans cette cession qu'est le danger: mais s'il ne peut pas tout faire, il doit tout savoir.

Notre gouvernement est fondé sur ce modèle. Les cris de l'innocence persécutée parviennent toujours jusques au trône: le sujet injustement opprimé n'a qu'à recourir à l'équité de l'Empereur. S'il a été condamné par quelque tribunal inique, il

est réhabilité, & les juges sont punis sévèrement. En voici un exemple bien terrible.

Un viceroi d'une province éloignée de Pékin, cherchoit à s'enrichir par des rapines & des taxations sur les peuples. Le Mandarin trésorier de l'épargne s'y opposoit. Cette hardiesse l'indigna; l'impatience le prit: il résolut de perdre ce trésorier qui non seulement s'opposoit à ses monopoles, mais qui même pouvoit les prévenir, en avertissant l'Empereur. Le Mandarin fut arrêté; le viceroi corrompit des juges qui le déposèrent de ses emplois, le condamnerent à recevoir la bastonnade, & à finir ses jours dans une prison. La sentence exécutée, le viceroi partit pour la Cour, où il prit tous les soins possibles pour que cette affaire ne parvînt pas aux oreilles du Prince. Malgré ses précautions, l'Empereur en fut informé. Aussitôt il fit arrêter le viceroi & les juges. Un comité de Mandarins fut aussitôt nommé, pour examiner en sa présence la procédure. Il se trouva par les interrogations, & les pieces du procès, qu'ils étoient coupables d'injustice.

Le viceroi fut condamné à recevoir la bastonnade lui-même, & les juges qui l'a-

voient condamné, furent sentenciés à mort. Tous ceux qui environnoient la personne du Prince & qui lui avoient dérobé la connoissance de ce crime, furent exilés; quelques-uns même perdirent la vie: car ici, celui qui est informé d'un délit qui intéresse la justice & l'ordre public, sans le déclarer à l'Empereur, devient coupable du même crime.

Le prisonnier fut rétabli dans tous ses droits; on le réhabilita, il fut pourvu d'une charge plus honorable, & non moins lucrative que celle qu'il possédoit auparavant.

L E T T R E XII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

LE premier soin des voyageurs qui arrivent à Paris, après s'être pourvu des choses nécessaires, est d'assouvir la grosse faim de leur curiosité.

On va, on vient, on monte en carosse,

on en descend ; on fort de bonne heure, on se retire tard ; ce n'est qu'après être revenu de sa première surprise qu'on commence à respirer.

Ces premiers jours sont tuans. Il faut galoper sans cesse : on est toujours pas chemins. La marche s'ouvre le matin par un valet de louage qui fraie la route aux choses rares. Il fait le nom de tout ce qu'il y a à voir. Cet homme est lui-même une curiosité ambulante. Sans sortir de Paris on fait un voyage immense.

Il est vrai que les choses surprenantes qu'on voit valent bien la peine qu'on se donne. On s'agite pendant un mois de suite pour voir : *Des maisons royales sans Rois, des tombeaux de Rois sans monarques, des trésors sans richesses, des universités sans docteurs, des académies sans savans, des bibliothèques sans auteurs, des temples sans décence, des observatoires sans télescopes, des arsenaux sans armes, des jardins de plantes sans sumples, des galeries sans tableaux, des cabinets sans peintures.*

On continue encore à suivre les merveilles de Paris, & on voit *des sépulcres menteurs, des inscriptions fausses, des épitaphes extravagantes, des monumens ridicules, des hôpitaux pauvres, des fondations de Bon-*

des riches, des places irrégulières, & des statues de Rois indécentes, &c. &c.

Nous sommes plus Chinois ici que nous ne l'étions à l'Orient. Les Parisiens s'arrêtent tout court dans les rues pour nous regarder ; & après qu'ils nous ont bien vus, ils continuent à s'arrêter pour nous regarder encore. Nous avons surtout la foule le Dimanche, car comme c'est le jour que les Chrétiens consacrent à la dévotion, c'est celui où leur curiosité a ses coudées franches.

L E T T R E XIII.

Le Même, au Chef de la Religion de Confucius, à Pékin.

De l'Orient.

HIER, en parcourant cette ville, j'entrai dans une pagode ou église Chrétienne. J'arrêtai d'abord mes regards sur une grande cuve, qui étoit à côté de la porte, dont la sculpture supérieure ressemble assez à celle d'une fontaine.

Monsieur, dis-je à un homme habillé de noir, qui se trouvoit à côté de moi,

& que je pris pour un Mandarin, je vous prie de me dire à quel usage est cette cuve? C'est, me répondit-il gravement, & d'un ton emphatique, le fondement de la religion Chrétienne; la fontaine qui purifie les ames, & les purge de la galle du péché originel, que tous les hommes apportent en naissant. Ce qui s'appelle dans le langage de la foi de notre Rédempteur Jésus Christ, le sacrement du baptême. Et comment se fait cette purification? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il; on verse quelques gouttes d'eau sur la tête d'un enfant nouveau né, moyennant quoi, le voilà Chrétien; c'est à dire, de l'unique religion vraie qu'il y ait sur la terre; car vous remarquerez en passant, que toutes les autres ne sont que des impostures imaginées, pour séduire la crédulité humaine.

Dès ce moment, il est enrégistré dans le livre de l'éternité, & a droit aux délices du ciel, auxquelles les autres peuples de la terre n'auront aucune part.

Cela est singulier; lui dis-je; j'aurois cru que dans toutes les religions du monde il étoit mal-aisé d'être élu; mais il me semble que dans la vôtre cela n'est pas bien difficile, & qu'un Chrétien peut l'être sans

y mettre beaucoup du sien. Voilà une eau qui est admirable ; sans doute qu'elle vous vient du ciel, & que Dieu ne la répand que sur les pays Chrétiens. Ce n'est pas dans l'eau, me répondit-il, qu'est le mystère ; il est dans les paroles qu'on prononce en la versant. Ah ! je vous entens à présent, lui dis-je ; vous autres Mandarins Chrétiens, vous avez le don des langues ; vous pouvez proférer des mots divins que les ministres des peuples des autres continens ne peuvent pas prononcer. Non, reprit-il, ces mots sont fort simples, ainsi que la cérémonie. Ce Mandarin voyant mon étonnement, & voulant profiter de la surprise où j'étois, Monsieur le Payen, continua-t-il (car je vous crois tel) vous avez une belle occasion de vous purger de votre idolatrie ; la fontaine est ouverte, il n'y a qu'à vous y plonger. Je le remerciai de la peine qu'il vouloit prendre de me faire Chrétien.

Tu vois qu'il n'est pas difficile de se pourvoir ici d'un brevet de retenue pour le ciel, puisqu'il n'y a qu'à se baisser & le prendre. Je priai mon homme de m'accompagner dans le reste de l'église, dans l'intention de lui faire des questions sur les objets qui se présenteroient à mes regards. Il m'accorda ma demande.

Ayant jetté les yeux dans l'intérieur du vestibule, je remarquai à droite & à gauche de petites pagodes qui représentoient chacune quelque figure humaine. Monsieur, dis-je au Mandarin, je vous prie de me dire le nom de ces idoles ?

Ce ne sont pas des idoles, me répondit-il ; ce sont des saints ; qu'est-ce à dire, des saints ? Je vais vous l'expliquer : ce sont des hommes qui ont été fideles aux loix divines & humaines, & qui ont rempli tous les devoirs de Chrétiens. Eh bien ! repris-je, ces hommes-là n'ont fait que leur devoir ; pourquoi leur élever des autels ?

Nous les prions d'intercéder pour nous auprès de Dieu. Vous croyez donc que la divinité a besoin de réminiscence ? Il me semble que c'est faire injure à sa prescience, que de la faire ressouvenir qu'elle doit être bonne & bienfaisante.

Cependant nous avançâmes vers la plus grande pagode, que mon conducteur appella maître-hôtel, & devant lequel il se prosterna. Quel est le saint, lui dis-je ; qui est dans cette niche ? C'est Dieu lui-même, qui habite en personne dans ce tabernacle que vous voyez-là, répondit-il, en me montrant du doigt une petite porte qui ressembloit à celles des fourneaux où

nous faisons cuire notre porcelaine. Prenez garde, lui dis-je, Monsieur, ne confondez pas les termes: vous voulez dire sans doute que ce tabernacle représente le mystère le plus important de votre religion? Non, reprit-il, c'est Dieu lui-même, l'auteur de la nature, le créateur du monde, qui est-là en chair & en os dans une hostie qui a quelques pouces de circonférence.

Je voudrois, comme toi, que ceux qui ont fait les religions n'eussent pas confondu toutes les idées, & qu'on pût être Chrétien sans renoncer entièrement à sa raison.

Je ne puis te rien dire des peuples au milieu desquels je me trouve. L'Europe m'est encore aussi inconnue que si je me trouvois au fonds de l'Asie.

J'ai mandé à notre Cour l'histoire de notre arrivée, où tout s'est passé en étonnement. Les mers qui nous séparent de ces peuples, ne sont pas une juste mesure de la différence des coutumes. On doit compter plus de six-mille lieues des mœurs des Européens aux nôtres.

Il y a jusques dans les plus petites choses un je ne fais quoi de singulier, que je ne puis t'exprimer.

Il y a apparence que dans quelques-

unes de mes suivantes, il sera encore question de surprise. Le travail de notre première correspondance sera pour les yeux, l'imagination n'aura presque rien à faire.

Nous regardons, nous demandons, mais nous n'avons pu jusques ici être informés sur rien.

L'Europe est contenue dans ses capitales: les hommes occupent les villes, & les peuples les provinces. Ces derniers sont des especes d'automates, qui ne font au fait de rien. La naissance & la mort forment toute l'histoire de leur existence. Ils se perpétuent machinalement, & passent de génération en génération par le seul acte de la propagation. Ce monde provincial finiroit, si les besoins de la nature ne le perpétuoient.

Je ne puis encore démêler d'où part cette rumeur d'Europe qui étonne les autres nations du monde. L'espece humaine qu'on découvre ici est si humble qu'elle semble faite tout exprès pour le silence & la nuit.

Il est à présumer que ce grand tumulte vient de ses Cours; pays, dit-on, orageux, où les nuages de l'ambition des Rois forment ce bruyant tonnerre.

Nous partirons dans peu de jours pour la grande ville.

L E T T R E X I V .

*Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Pékin.

LES mathématiciens Chrétiens que notre sublime Empereur tient ici à sa Cour, prétendent que les François ont plus d'esprit & de génie que les autres peuples d'Europe. Il est à présumer qu'ils en sont redevables à leur phisique, car les hommes sont comme les plantes, qui tirent leurs vertus du terrain où elles croissent. Cependant il y a souvent des causes secondes dans certaines nations, qui vont plus loin que le climat.

En parcourant l'histoire d'Asie, je trouve des peuples qui ont de l'esprit, tandis qu'ils ne devroient avoir que du bon sens; & d'autres, qui avec des fibres très déliées & propres à former des génies, n'ont que des connoissances ordinaires. Tâche de découvrir la cause de cette supériorité d'esprit que la nature Françoisé a sur toutes les autres de l'Europe.

L E T T R E X V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

De Paris.

LE culte des Européens est écrit; mais les impressions sont différentes. Il y a trois éditions de la religion qu'ils professent. Les Juifs soutiennent que celle qu'ils suivent est la véritable; les Chrétiens prétendent que celle de Rome est la bonne; & les Protestans assurent que la leur est la meilleure. La première, dit-on, est comme Dieu l'a donnée, la seconde comme le Messie l'a réformée, & la troisième comme les hommes l'ont rédigée. La différence qui est parmi ces sectes se trouve dans trois volumes séparés.

T O M E I.

„ Dieu crée le ciel & la terre. Il forme un être amphibie qui d'un côté est homme, & de l'autre est femme. Il partage en deux son ouvrage, & aussitôt Adam & Eve se trouvent formés. Ils se marient ensemble, & peuplent le monde.

- „ Un malin esprit, que Dieu avoit créé
 „ en même tems que la femme, tente Eve.
 „ Sa chute intéresse tout le genre humain ;
 „ le hommes pechent six mille ans avant
 „ que d'être nés.
 „ La scene du monde s'ouvre par une
 „ tragédie ; Caïn ensanglante la terre.
 „ Le vice domine sur la vertu, qui ce-
 „ pendant n'est pas tout-à-fait bannie de la
 „ terre ; elle se retire chez Abel frere de
 „ Caïn.
 „ Le crime bâtit la premiere ville du
 „ monde ; les arts sont inventés par la
 „ méchanceté humaine ; l'univers se peu-
 „ ple d'hommes pervers. Les bons sont
 „ confondus avec les méchans. Dieu irri-
 „ té de la mauvaise réuffite de son ouvra-
 „ ge, plonge l'univers dans l'eau. Tout
 „ le genre humain est noyé ; il sort de ce
 „ déluge une arche qui s'échape à la na-
 „ ge ; il ne se fauve de cette inondation
 „ universelle qu'un homme appelé Noé,
 „ avec sa famille. Une seconde création
 „ commence ; mais elle n'est pas si lon-
 „ gue que la premiere. La vie des hom-
 „ mes se racourcit : ils meurent presqu'en
 „ naissant.
 „ Bientôt ils veulent parler, & ils ne
 „ s'entendent point. La confusion des lan-
 „ gues regne sur la terre. „ Ce-

„ Cependant le monde n'a point en-
„ core de maître, il n'appartient à per-
„ sonne. Les enfans de Noé se parta-
„ gent l'univers.

„ Un Nemrod viole le premier l'hos-
„ pitalité du monde; il fait des conquê-
„ tes; c'est-à-dire, qu'il se fait de ce qui
„ ne lui appartient pas, &, par une pre-
„ miere injustice, établit le droit des gens
„ des souverains.

„ La terre se peuple de nouveau; & la
„ confusion augmente encore. A mesure
„ qu'on s'éloigne de la création, on oublie
„ le Créateur. On fait des dieux de bois,
„ & d'airain, qu'on adore. La divinité
„ sort des mains des hommes. Dieu irri-
„ té de nouveau, divise encore le genre
„ humain. Les bons sont séparés des mé-
„ chans. Abraham devient la tige des
„ croyans; il est appelé pour aller habiter
„ une terre promise qui est dévolue à lui
„ & à ses enfans.

„ Les royaumes d'Israël & de Juda se
„ forment. Un grand législateur vient au
„ monde; on l'appelle Moyse; il passe qua-
„ rante ans dans le désert.

„ Le feu prend à un buisson; alors
„ Moyse comprend qu'il est tems de passer
„ en Égypte pour y délivrer ses freres de la

„ captivité; & comme il se trouve être
„ tout-à-la fois grand politique, grand ca-
„ pitaine, & grand législateur, sans en
„ avoir jamais rien appris, il les délivre.
„ Moysé écrit, & ce tems s'appelle celui
„ des écritures, pour le distinguer de ce-
„ lui où l'on n'écrivoit par encore.

„ Dieu souvent trompé par son peuple
„ compose avec lui; il lui prescrit des
„ loix selon lesquelles il doit vivre; &
„ afin que la mémoire n'en s'en perde pas,
„ il les écrit de sa main: cela s'appelle le
„ Décalogue, ou l'abrégé de ce qu'il faut
„ croire pour être un bon Juif.

„ Moysé meurt, & les Israélites retom-
„ bent dans la servitude.

„ Cependant le souverain du monde n'a
„ ni feu, ni lieu. L'arche de l'Eternel
„ est portative. Un Roi nommé David
„ donne une maison à Dieu; mais il ne le
„ loge qu'à moitié. Un Salomon finit l'édi-
„ fice qui est ensuite détruit. Un autre
„ Roi appelé Cyrus pose une seconde fois
„ la pierre du tabernacle.

„ Ce qu'on appelle le peuple de Dieu
„ est toujours errant: après quatre-mil-
„ le ans l'ouvrage d'Israël n'est pas con-
„ sommé.”

T O M E II.

„ Dieu réforme son premier plan : il ne
„ veut plus de Juifs selon l'ancienne loi ;
„ ce peuple auparavant chéri, est mainte-
„ nant maudit de lui. Le genre humain
„ abimé dans le crime a besoin d'un ré-
„ dempteur : l'esprit se couvre de chair :
„ le Créateur devient créature : une fem-
„ me accouche de l'Eternel, elle met au
„ monde le Christ. Dieu se fait homme
„ pour racheter son image. Les sages de
„ l'Orient viennent l'adorer. Une étoile
„ leur montre le chemin. Elle marche de-
„ vant eux, & s'arrête au lieu de sa nais-
„ sance.

„ Cependant un homme vêtu de poil,
„ nommé Jean, plonge le Christ dans l'eau.
„ Il purifie celui qui est la pureté même.
„ Le Christ est emmené au désert par
„ l'esprit malin qui lui offre de grands
„ domaines ; mais il ne le tente point :
„ s'il l'eut séduit, tout étoit consommé ;
„ il n'y avoit plus ni ciel, ni terre, tout
„ étoit enfer.

„ La sagesse divine instruit elle-même les
„ mortels : le Sauveur du monde tient école
„ de morale. Dieu ouvre la bouche, &

„ enseigne ses disciples ; c'est la sagesse
 „ elle-même qui parle.

„ *Bienheureux les pauvres d'esprit, bien-*
 „ *heureux ceux qui pleurent, bienheureux*
 „ *ceux qui ont faim. Si votre œil droit vous*
 „ *fait boiter, arrachez-le ; si votre main*
 „ *droite vous fait broncher, coupez-la. Ne*
 „ *répudiez point vos femmes à moins que ce*
 „ *ne soit par cause de paillardise. Il faut*
 „ *que votre parole soit oui, oui, non, non.*
 „ *Vous n'aurez point de procès, crainte que les*
 „ *sergents ne vous traient en prison, &c. &c.*

„ L'auteur de la Nature est crucifié Il
 „ expire sur un poteau entre deux voleurs.
 „ La vie elle-même meurt. L'Eternité res-
 „ te trois jours morte dans le tombeau, le
 „ troisième elle ressuscite, & s'envole dans
 „ le ciel.

„ La religion de Christ forme un trian-
 „ gle. Il y a trois Dieux. Comme tout
 „ cela n'est pas bien clair, on établit une
 „ croyance aveugle qu'on appelle la foi :
 „ celle-ci fait croire sans comprendre, &
 „ persuade sans faire concevoir.

„ Quoique la Divinité eût secoué le
 „ joug de l'humanité par sa résurrection,
 „ elle n'en fut pas quitte pour cela : les
 „ Chrétiens communierent toujours depuis
 „ avec le sang & le corps du Christ. Pour
 „ se purifier, ils mangèrent leur Dieu.

„ La religion qui, depuis la création du
„ monde, n'avoit eu qu'un pere, accrut
„ en famille; elle eut une mere qu'on ap-
„ pelle l'église. Cette église fit de ses loix
„ un code, auquel tous les croyans se sou-
„ mirent; mais ses ordonnances furent
„ soumises au caprice de son vicaire, qui
„ les abrogea souvent, & en substitua
„ d'autres à leur place.”

T O M E III.

„ L'évangile est donné à tous les Chrê-
„ tiens: c'est le code des loix divines, &
„ le chemin qu'il faut suivre pour arriver
„ au ciel. Pendant quinze-cens ans on s'ac-
„ corde assez sur ce qu'il contient; mais
„ au bout de ce tems-là, deux hommes
„ s'écrierent que les Chrêtiens croyoient
„ plus de choses qu'il n'y en avoit dans le
„ livre de l'Evangile; que la *Transubstan-*
„ *tion* n'est qu'un nom, que tout est com-
„ mémoration. Ils avancerent qu'il n'y a
„ dans l'Eucharistie qu'une hostie; que le
„ Pape est un homme, & les images des
„ papiers: ils le dirent, & vingt millions
„ d'Européens les en crurent sur leur pa-
„ role.”

Fais attention combien les grands changemens en Europe tiennent à peu de chose. Si un nommé Calvin, & un certain Luther n'étoient point nés, on ne compteroit aujourd'hui que deux religions; c'est parceque deux hommes sont nés qu'il y en a trois.

L E T T R E X V I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin.

De Paris.

LES femmes de Paris ressemblent à des furies. La première fois que je me trouvai avec elles dans les promenades publiques, je crus être au milieu d'une assemblée de démons. On diroit qu'une passion violente les agite continuellement. La rage & le désespoir sont peints sur leurs visages: elles ont le teint enflammé, & la peau rouge comme de l'écarlate.

Tu ne faurois croire l'effet que cela fait sur un Chinois accoutumé dans son pays à être avec des femmes qui sortent des mains

de la nature, & qui en voit pour la première fois de fabriquées par l'art.

Pour moi, je crois que c'est une providence ; car, avec la liberté qu'il y a ici d'être avec les femmes, & leur facilité de se laisser séduire ; si elles se montroient aux hommes aussi belles que la nature les a faites, le penchant à la corruption seroit trop grand.

Bientôt la morale n'aura pas besoin de deffendre la volupté ; le sexe qui se rend tous les jours plus difforme, deviendra à la fin si hideux, que les hommes l'éviteront ; alors il n'y aura pas d'autre désir que ceux qu'il faudra pour perpétuer l'espece.

Je te parlerai ailleurs de cette mascarade, ainsi que du travail que les femmes prennent ici pour se rendre laides : car il faut employer beaucoup d'art, & prendre beaucoup de peine pour flétrir la nature au point de la rendre méconnoissable.



L E T T R E X V I I .

*Le Mandarin Catao-yu-se, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Pékin.

JE te fais part d'un événement qui afflige maintenant notre empire. La nation entière en porte le deuil. En dernier lieu un Chinois de la ville de Canton tua son pere. La nouvelle n'en fut pas plutôt répandue dans Pékin, que l'Empereur donna ordre d'ouvrir les pagodes, pour offrir des sacrifices d'expiation, persuadé qu'un tel attentat ne pouvoit s'être commis, sans que la divinité ne fût irritée contre la nation. Le concours des peuples fut immense: les prières publiques durèrent quarante-jours, pendant lesquels chacun s'imposa des jeûnes volontaires.

Le Viceroy de cette province perdit son emploi; les deux mandarins de ce département qui étoient chargés de veiller sur les mœurs, furent condamnés à mort: car on a ici cette maxime, de croire que, lorsqu'il se commet quelque grand délit, la corruption a pris le dessus; ce qui ne peut arriver

fans qu'il y ait eu de la négligence de la part des magistrats. L'Empereur a expédié sur le champ une commission extraordinaire dans cette province, pour examiner le fait.

Je t'envoie ici le procès verbal qui fut dressé à ce sujet, & dont le président de ce conseil expédia copie à l'Empereur.

„ A notre arrivée à Canton, nous nous
„ rendîmes dans le quartier de la ville où
„ le crime s'étoit commis. Là nous fîmes
„ appeller les voisins pour les interroger
„ sur les mœurs & le caractère du parricide.
„ Nous apprîmes qu'il assistoit régulièrement
„ aux prieres de la pagode, & qu'il
„ étoit assez exact à remplir les devoirs de
„ citoyen. Ils nous dirent qu'on n'avoit
„ apperçu aucun défaut essentiel en lui;
„ excepté qu'il paroïssoit être d'un naturel
„ un peu colere & emporté.

„ En continuant nos interrogations,
„ nous sûmes qu'il regardoit son pere,
„ comme un étranger, n'ayant point pour
„ lui ce respect, ni cette vénération que
„ les enfans Chinois ont naturellement
„ pour leurs peres.

„ Nous demandâmes à ces voisins quelle
„ sorte d'éducation le pere avoit donné à
„ son fils? Et ils nous répondirent, que

„ cet homme qui étoit marchand, étant
„ obligé de voyager presque toute l'année
„ par son commerce, avoit confié ce soin
„ à un voisin qui, n'ayant point d'enfans,
„ avoit bien voulu s'en charger. Le jeune
„ homme s'accoutuma tellement, nous di-
„ rent-ils, aux mœurs & aux manieres de
„ cet étranger, que lorsque son pere re-
„ vint de ses voyages deux ou trois ans
„ après, il le reconnut à peine. Au lieu
„ de lui donner le nom de *mon pere*, il
„ ne l'appelloit que *monsieur*. Le pere ne
„ fit pas d'abord attention à cette distinc-
„ tion, persuadé que l'âge lui feroit re-
„ connoître son devoir, & que la nature
„ reprendroit ses droits. Cependant bien
„ loin que le tems produisît cet effet, il
„ en fit un tout contraire. Quand le pere
„ quitta le commerce & qu'il eut fini ses
„ voyages, le fils vécut avec lui, comme
„ avec un étranger, à qui il étoit plus at-
„ taché par les intérêts de la société, que
„ par les liens du sang. Il le tua à la fin
„ pour jouir de son bien.

„ Nous comprîmes par ce discours, que
„ le pere, ayant confié à un autre l'éduca-
„ tion de son fils, avoit éteint en lui les
„ sentimens de la nature, & qu'il avoit
„ été lui-même un des premiers instrumens

„ de son meurtre. Nous jugeâmes aussi
„ que le fils avoit d'excellentes qualitez
„ qui, si elles avoient été cultivées par
„ le pere, en auroient fait un excellent
„ citoyen.

„ Après ces informations, nous nous
„ rendîmes à la maison du criminel, pour
„ nous saisir de sa personne. Nous en trou-
„ vâmes les portes fermées : nous frap-
„ pâmes; & personne n'ayant répondu,
„ nous les fîmes enfoncer. Dans la secon-
„ de chambre où nous entrâmes, nous
„ trouvâmes cet infortuné fils, qui s'étoit
„ pendu lui-même au plancher, avec cet-
„ te inscription écrite de sa main. *Mon pe-
„ re est cause de sa mort & de la mienne. Je
„ n'aurois jamais attenté sur ses jours, s'il
„ n'avoit confié mon enfance à d'autres, &
„ ne m'eût accoutumé dès mon bas âge à le
„ regarder, comme un étranger. O vous,
„ mandarins qui verrez ce spectacle, recor-
„ mandez à l'Empereur l'éducation domes-
„ tique !*”

Le viceroi perdit son poste, pour ne
s'être pas informé exactement de l'éducation
de ce citoyen, & les mandarins furent pu-
nis de mort, pour n'avoir pas instruit l'Em-
pereur, qu'il y avoit un Chinois dans leur

district qui confioit l'éducation de son fils à un étranger.

Il n'étoit pas assez d'avoir découvert la source de ce parricide, & infligé des peines à ceux qui par leur négligence ne l'avoient pas prévenu, il falloit aller au devant d'un semblable crime pour l'avenir, & en détourner le cours dans sa source. L'Empereur à la tête de son conseil y travaille actuellement.

L E T T R E XVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

Ni-ou-san & *Fin-bo-ei* s'ennuient beaucoup à Paris. Il n'y ont d'autre occupation que celle de voir, & de jouir de leur étonnement.

Sin-bo-ei part demain pour l'Italie, d'où il me fera part des recherches sur lesquelles notre sublime Empereur veut être informé.

Il m'écrira ici, & je te ferai passer ses lettres, après y avoir ajouté mes réflexions.

Paris fera, pendant mon séjour en France, le bureau général de notre correspondance. Toutes les dépêches partiront d'ici pour Pékin.

Ni-ou-san seroit déjà parti pour l'Espagne & le Portugal; mais je ne puis me résoudre à me séparer de tout ce qui me reste de la Chine.

Je me fais une peine d'avance d'être livré à moi-même, & de n'avoir pas un seul mortel à qui je puisse communiquer mes idées. Quand ce dernier se fera séparé de moi, je me trouverai seul au milieu de Paris. *Ni-ou-san* en me quittant emportera avec lui l'idiome Chinois. Ils faudra pourtant que je fasse ce sacrifice à ma patrie. Peut-être que notre correspondance en souffrira un peu; car ce dernier m'aide à penser: je lui fais voir les lettres que je t'écris; il saisit ce qui échape à mon esprit, & complete, pour ainsi dire, mes idées.

En attendant son départ je me familiarise avec les Européens, & m'accoutume d'avance à penser seul.



L E T T R E X I X .

Cham-pi-pi, à Catao-yu-fe, à Pékin.

De Paris.

J'AI vu par ta lettre le malheur qui afflige maintenant notre empire. Si la même cause produisoit ici les mêmes effets, la France seroit continuellement en deuil; car c'est une chose assez ordinaire en Europe que ces meurtres.

Le défaut des soins paternels en est la cause. La religion, la morale, les mœurs, la vertu sont sans effet, lorsqu'elles ne sont pas gravées profondément dans le cœur, dès l'âge où elles peuvent pousser de profondes racines. Tout dépend, chez les hommes, des premières notions.

Ce n'est pas que l'institution, dans cette monarchie n'ait pensé à prévenir ce désordre affreux; il y a ici des réglemens à ce sujet aussi bons que les nôtres: mais ils sont sans effet, parceque l'éducation domestique est presque sans exemple. Ce soin des peres & meres, le plus indispensable de tous les soins, est confié communément à des étrangers.

Les animaux n'abandonnent point leurs petits, jusques à ce qu'ils soient en état de se conduire par eux-mêmes; il est surprenant que la raison humaine soit plus défectueuse que l'instinct des brutes. Ici, un enfant, en naissant, est banni de la maison paternelle; il n'y rentre que lorsque les mœurs sont formées, & presque toujours corrompues. Son pere lui est aussi étranger qu'un autre citoyen; il ne sauroit ni l'aimer ni le respecter car qu'a-t-il fait pour cela? Il lui a donné la vie; mais c'étoit un devoir de son état. L'amour filial n'est pas une suite de l'acte de la création: quand il se borne-là, c'est souvent un mal, au lieu d'un bien. La plupart des malheureux qu'on pend ici, ou qu'on roue, maudissent l'instant de cet acte.

Cet amour naît du soin paternel, qui n'est autre chose que celui de l'éducation; il est bien moins question de donner à ses enfans de l'esprit & de l'agrément que de leur inspirer de bonne heure le respect paternel, sans lequel aucune société ne sauroit subsister.

Il y a dans cette monarchie deux sortes d'éducation, celle des maîtres & celle du monde; celle-là choque presque toutes les idées de celle-ci: de maniere que la pre-

miere devient ordinairement inutile, & en général la seconde est vicieuse. Celle du monde croise toutes les maximes de la religion sur laquelle celle des maîtres fonde une foule de devoirs.

L'éducation que l'on reçoit en entrant dans le monde, se rapporte tout à soi-même; elle consiste, non pas à faire de bonnes choses, mais de grandes choses. Il ne s'agit pas d'être meilleur que ses concitoyens, mais de se distinguer d'eux. Tout ce qui fait du bruit, tout ce qui a un air d'éclat, entre dans l'essence de l'éducation françoise. Elle n'exige pas de la vertu, il lui suffit de ses apparences. Il n'importe pas que les actions soient louables, pourvû qu'elles soient belles: la justice, l'équité, la droiture, la probité, n'est pas ce qu'on y cherche, aussi n'y entrent-elles pour rien. Elle permet tous les vices, pourvû qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'humiliation; car toutes les maximes roulent sur ce point principal.

L'effet de cette éducation répond parfaitement à sa cause. L'amour des enfans pour les peres n'étant pas le ressort du gouvernement domestique, il se trouve que la société civile est composée d'étrangers, qui ne sont unis, ni par le sang, ni par
l'a-

l'amitié. Rien de plus ordinaire que de voir ici des enfans qui plaident contre leurs peres, qui les attaquent en justice, qui obtiennent des sentences contre eux, qui leur refusent l'aliment, qui les font emprisonner, & qui les tuent à la fin.

De ce même principe naît l'indifférence qu'on a pour les magistrats, & les hommes vénérables de la nation. Que si on méprise les juges & les vieillards, on n'aura point de respect pour le prince qui est le pere de la grande famille. Des cinq derniers Rois, les François en ont assassiné trois. Ce sont des monstres, dit on; sans doute, mais des monstres sujets de la France. Si ce gouvernement étoit fondé comme le nôtre sur l'amour paternel, une telle scélératesse ne tomberoit jamais sous les sens.

Les hommes n'agissent point au hasard; leurs vertus comme leurs vices ont une cause premiere, & cette cause est nécessairement une suite de l'éducation.

Les politiques d'Europe prétendent que la nature du gouvernement François, n'étant pas moulée sur le plan de l'administration paternelle, l'éducation générale doit suivre une autre route. Il n'y a donc qu'à refondre sa constitution, ou à s'attendre à tous les vices qui en sont une suite nécessaire.

A quoi servent des loix qui n'empêchent point qu'un fils ne tue son pere, & qu'un sujet n'assassine son Roi? Les supplices peuvent bien punir les criminels, & étonner même le crime; mais ils ne corrigeront pas ce vice, parcequ'il est dans la chose-même.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

De Paris.

LA nation Françoisse se conduit par une idole qu'on appelle *le point d'honneur*, dont les traits sont extrêmement défigurés. Cet honneur n'a point d'autel, & on ne va l'invoquer dans aucun lieu particulier. Ses sectateurs eux-mêmes ne savent pas où il habite. L'opinion commune est que *le point d'honneur* fait sa résidence ordinaire dans le fourreau d'une épée. J'ai eu beau faire des recherches sur sa nature, je n'ai rien trouvé qui réponde à nos idées.

Les politiques prétendent qu'il doit sa naissance au gouvernement monarchique; mais cela n'est gueres probable; car de tout

tems il y a eu des peuples sur la terre qui se sont laissés gouverner par des Rois, & aucune histoire ne parle *du point d'honneur*.

D'autres disent qu'il descent en droite ligne d'une petite vilaine idole qui fut créé en même tems que la femme, à laquelle les hommes éleverent souvent des autels, & qu'ils foulèrent quelquefois aux pieds: que des chevaliers errans armés de pied en cap allèrent courir le monde pour certifier, à tous ceux qu'il appartiendroit, que cette petite vilaine idole étoit le plus bel ouvrage de la nature, & offrirent pour garant de leur parole de se battre contre tout venant. Si c'est là son origine, & que cet honneur, comme le disent les Européens, soit la source de la puissance des états, on peut dire que leur force est appuyée sur un endroit bien foible.

Je crois que le *point d'honneur* est d'origine françoise, car il est capricieux, & se conduit par humeur: on peut lui attribuer deux temperamens, l'un robuste & l'autre débile. Il est si fort qu'il résiste au canon, & si foible que le signe d'une petite baguette le fait tomber en défaillance. Il faut aussi qu'il ait deux cœurs; le premier courageux, & le second timide. Ses sectateurs sont si braves, que lors qu'on leur dit

qu'ils ont menti, ils se battent aussitôt; & si lâches, que si on publie d'eux qu'ils n'ont ni esprit ni capacité, ou qu'ils sont fols, insensés, ou ignorans, ils n'en tirent aucune satisfaction. Je le soupçonne d'une constitution bilieuse & colérique, car toutes ses actions tendent à la vengeance.

Les rites de l'honneur n'ont rien de commun avec ceux de la religion du Christ; presque toujours leurs maximes sont contraires; ce que celle-ci défend, l'autre l'ordonne. Il ne s'accorde pas mieux avec la constitution fondamentale; car l'institution défend expressément de se tuer, excepté pour les besoins d'état; cependant ses sectateurs s'ôtent tous les jours la vie, pour un geste ou une parole. La même contradiction se trouve à l'égard du Prince; car quoiqu'ils regardent comme un devoir d'obéir à ses volontés, ils se font souvent un point d'honneur d'y contrevenir.

Les loix de la nature n'ont point d'empire sur l'honneur; quand il s'agit d'une offense, ou qu'il est question de s'aller faire tuer à la guerre, le sang ne peut rien sur lui. Les pleurs d'une femme, des frères & des enfans ne l'attendrissent point; l'honneur a prononcé, il faut qu'on parte.

Il étoit impossible qu'il n'y eût beaucoup de sectateurs de l'honneur chez une nation où il y a tant de vices; car la morale de l'honneur s'accorde avec presque toutes les passions humaines. Il permet la galanterie, consent à la volupté, & ne défend pas la débauche; il ne s'oppose pas, non plus, au vol & aux monopoles, pourvû qu'ils ne soient pas commis dans la bassesse & l'opprobre.

Un homme d'honneur ici peut me priver de mes biens, séduire ma femme, & déshonorer ma fille, sans perdre son caractère: la plûpart des gens d'honneur en France sont des scélérats que nous ferions mourir à la Chine; & il y a fort peu de gens d'une certaine distinction dans le royaume, qui n'aient de l'honneur: heureusement pour la nation, il n'y a que les premières classes des citoyens qui y sacrifient; le tiers état, le petit peuple ne le connoissent point, ils ignorent qu'il existe.

Quelque dévotion que les François affectent pour l'honneur, l'infamie, sa rivale naturelle, gaignoit si fort du terrain, qu'on crut nécessaire d'établir un tribunal, pour maintenir ses droits, & empêcher qu'elle ne prît entièrement les dessus. On fit un code & des loix générales pour une chose

L'ESPION CHINOIS.

qui étant le préjugé particulier de chaque personne, ne pouvoit être soumise à aucun règlement général.

Ce tribunal s'y est si bien pris, qu'il a fourni lui-même des armes à l'infamie. Deux faux braves aujourd'hui qui n'ont pas envie de se battre, & qui ont fait semblant en public de le vouloir, sont mis entre les mains des gardes, qu'on appelle ici des Maréchaux de France, qui ne les quittent plus qu'ils n'ayent donné leur parole d'honneur qu'ils continueront à être lâches. Il est ordonné à tout gentilhomme d'honneur qui a été volé au jeu, de payer la somme volée, & de faire honneur à la friponnerie. Il est vrai que depuis peu, il y a un nouveau règlement: un gentilhomme d'honneur aujourd'hui ne peut gagner au jeu, que jusques à la concurrence de la somme portée par l'ordonnance. Un des plus grands abus du tribunal est d'avoir séparé les droits du citoyen, de ceux de l'homme d'honneur, & d'avoir oublié que l'institution fondamentale est la base sur laquelle doivent appuyer toutes les juridictions.

Un gentilhomme emprunte ici, d'un côté, mille onces d'argent comme citoyen, & de l'autre, cent taels comme homme

d'honneur; il lui suffit de déclarer son impuissance à payer cette somme, & que le créancier de cette dernière lui fasse donner un garde des maréchaux de France, pour que le premier créancier ne puisse pas le poursuivre: dès ce moment les loix civiles sont impuissantes pour lui.

Voilà ce que je puis te dire au sujet de l'honneur; cependant comme toutes les autres divinités que les Européens vénèrent, ont un temple, & qu'on ne fait où prendre celle-ci, je pourrois bien t'avoir entretenu dans cette lettre d'une chimere.

L E T T R E XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin

De Paris.

AVANT le point d'honneur, est une autre idole qu'on appelle gloire: celle-ci, de même que l'honneur, n'a ni feu ni lieu; on ne va l'invoquer dans aucun temple particulier.

Son origine est très ancienne; les Romains qui avoient volé l'univers lui sacri-

fioient beaucoup. Après la destruction de leur empire, cette divinité disparut, on n'en entendit plus parler. Il s'écoula quinze siècles avant que les Européens eussent de ses nouvelles: au bout de ce tems-là elle reparut dans le monde. Elle s'annonça par un grand bruit d'armes qui se fit entendre sur la terre: on prétend que François I. Roi de France, la mit beaucoup à la mode.

Cette divinité (si c'en est une) doit être maigre, comme un squelette, car la plupart de ses sectateurs meurent de faim. Son existence est dans son nom; quoiqu'elle s'évapore continuellement, elle ne se consume jamais. Elle est d'un naturel barbare, aimant l'effroi & l'épouvante; son origine vient en droite ligne de la guerre. Ses sectateurs sont des assassins de profession: des meurtres qu'ils commettent, à ceux qui sont punis par les loix, il n'y a d'autre différence que la forme: tous les scélérats qu'on fait mourir ici ignominieusement, seroient couverts de gloire, si au lieu d'avoir ôté la vie d'une manière, ils avoient tué d'une autre.

Cette divinité est généralement plus courue que celle de l'honneur; presque toutes les classes des citoyens en sont susceptibles. Le peuple qui ne fait qu'une chose, qui

ne voit qu'un objet, les oublie souvent pour elle; on le voit quelquefois donner tout ce qu'il a pour soutenir ses droits.

Le soldat (qui partout est peuple) prend les armes, quitte son foyer, se bat, & meurt pour cette gloire qu'il ne connoît pas, & dont il a seulement entendu parler. Ceux-mêmes qui n'ont point d'honneur, sacrifient à la gloire.

Elle a comme une vertu d'agitation qui guérit de la paresse & de la nonchalance. Son nom seul ranime l'état, & lui donne une nouvelle vie. Dans quelque assoupissement que tombe la nation, on est sûr de la réveiller par ces mots: *François, la gloire vous appelle.*

Cette divinité chimérique est le plus ferme appui de ce trône: c'est d'elle que le Roi de France tire toute sa splendeur, s'il est vrai qu'il soit splendide.

Pour se donner plus de crédit sur la terre, elle a voulu s'associer avec une autre divinité au ciel, qu'on appelle la justice, qui est la plus respectable chez les hommes; mais celle-ci n'a point voulu s'unir d'intérêt avec une scélérate qui ne connoît ni foi ni loi, & dont la plupart des vertus sont fondées sur des crimes.

La gloire, comme l'honneur, se fait une

morale à sa guise : elle ne défend ni la débauche ni la corruption des mœurs ; elle n'est pas incompatible avec les forfaits les plus noirs. Un scélérat qui séduit tant de femmes qu'il peut, qui couvre de honte d'honnêtes familles ; un abominable qui commet mille bassesses dans la société civile, peut être un de ses sectateurs ; car telle est ici la force du préjugé, qu'un homme peut être à la fois couvert de gloire & d'infamie.

L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

De Paris.

IL y avoit autrefois en France une cabale de gens robustes qui faisoient profession de médire des femmes. Les invectives contre ce sexe leur découloient de la bouche. Ils ne se contentoient point de les déchirer par des traits mordants, ils prenoient encore la peine d'écrire contre elles de longues satires : de manière que, non seulement elles se trouvoient insultées dans

leur âge, mais même offensées dans la postérité.

Les femmes naturellement douces, & qui n'aiment point la guerre, employèrent d'abord la voie de la médiation: elles nommerent des plénipotentiaires. C'étoit de jeunes abbés qui s'étoient distingués dans les ruelles, en qui le beau sexe François à toujours eu confiance. Il y eut plusieurs pourparlers; mais leurs agens ayant trouvé de la résistance, & les hostilités continuant toujours de la part des hommes, à la fin elles leverent des troupes, & se mirent elles-mêmes en campagne, pour leur donner la chasse. Comme elles avoient mis dans leur parti un grand nombre de braves officiers, & que leur armée avoit à sa tête d'habiles généraux, elles remporterent plusieurs victoires sur leurs ennemis. Alors il y eut une suspension d'armes, & dans peu la paix fut signée entre les deux partis. Il fut convenu, qu'on pourroit comme auparavant, penser mal des femmes; mais qu'à l'avenir on en diroit du bien. C'est depuis ce traité sans doute, qu'on a inventé ce gas de louanges fades & insipides, qu'on débite ici continuellement au sexe, & que le cœur dément.

Après tout, on a pris le bon parti: une

nation gaie, vive, & enjouée, qui chambre ensemble, ne devoit pas être de mauvaise humeur contre un sexe qu'elle rencontre à chaque pas. Aujourd'hui les auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages. Au contraire ceux qui aspirent à la réputation d'écrivains délicats, respectent jusques à leurs défauts, & donnent une tournure avantageuse à leurs imperfections. Il reste bien encore quelques médifans des femmes, mais on les regarde comme des misantropes ou des gens inquiets, & on les bannit des cercles polis.

Afin de prévenir une nouvelle guerre civile, & empêcher l'armée ennemie de se former de nouveau, on a établi un acte de conformité : lorsqu'on découvre quelque faux orthodoxe en femmes, on lui fait faire son abjuration publique dans ces termes. *Je crois aux femmes, à leur mérite, à leur esprit, à leurs agrémens ; je proteste que je serai toute ma vie leur très humble admirateur ; que je les défendrai en tout & par tout, jusques à extinction de voix naturelle, &c.* On prétend que cette formule tire son origine d'un fameux défenseur du beau sexe Européen, appelé Dom Quichote.

Les François sont avarés ou trop généreux : lorsqu'ils accordent, ils accordent.

presque toujours plus qu'il ne faut. On dit, & l'on écrit communément aujourd'hui en France que les femmes forment le caractère des hommes. N'en déplaise à l'acte de conformité, je crois qu'on prend ici l'effet pour la cause. Il faudroit pour cela que les femmes eussent un caractère elles-mêmes. Je me garderois bien de débiter la morale suivante en Europe; car je serois mis au banc du sexe.

Je crois que les vertus des femmes, ne sont que des caractères ajoutés; que rien ne leur appartient, pas même leurs vices; je pense que leurs qualités sont un capital qu'elles ont emprunté des hommes, dont elle leur paient tous les jours l'intérêt en agrémens, & qu'elles leur rendent en détail ce qu'elles ont reçu d'eux en gros.



L E T T R E X X I I I .

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Pékin.

Nous nous assemblons toujours comme si tu étois au milieu de notre société, quoiqu'il n'y ait aucun de nous qui ne s'aperçoive que tu y manques.

Nos entretiens roulent ordinairement sur la morale des gouvernemens civils. Hier il fut mis en question, si les sociétés pouvoient subsister par elles-mêmes, indépendamment de la vertu, & se perpétuer par la seule force de l'ordre.

Cette dispute nous mena si loin que plusieurs de nos mandarins commencèrent à douter de cette vertu.

Ils dirent que plusieurs peuples sur la terre avoient établi de bons gouvernemens sans la connoître: là-dessus quelques-uns conclurent que ce qu'on appelle ainsi n'est qu'un nom; ou pour me servir de leur expression, un certain arrangement de causes secondes qui s'accordent avec les premières.

Pour moi je ne puis croire que le monde se conduise ainsi au hazard : instruis-nous si cette vertu est établie dans les climats où tu habites ; & si on peut s'en passer dans quelque société que ce soit ; car si elle existe , & qu'elle soit quelque chose chez les hommes, elle doit se trouver en Europe, comme en Asie.

L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

JE ne doute point que quelques-uns de nos mandarins n'aient poussé le sophisme, jusques à douter de cette vertu, qui est l'ame du monde, & le lien de la société universelle ; ce désordre de l'imagination arrive presque toujours, quand on laisse flotter son esprit au gré des raisonnemens. Il faut établir des principes, & s'y attacher inviolablement.

L'éducation des hommes est l'ouvrage de la sagesse, dont l'essence est la vertu.

Une société civile, qui n'auroit pour ba-

se qu'un certain arrangement de causes fécondes périroit avec elles : l'ordre seul , privé de tout autre sentiment , ne suffiroit point ; il laisseroit un vuide qui seroit rempli par la discorde & par la division : ainsi il arriveroit souvent que l'ordre seroit un désordre.

Il y a donc quelque chose de plus qui nous attache à nos devoirs , & que nous sentons intérieurement lorsque nous les remplissons.

Cette vertu , lorsqu'elle est relative à l'être divin , c'est l'amour de Dieu ; quand elle est directe à la société dont on est membre ; c'est l'amour de la patrie.

Toutes les sociétés qui se sont formées sur la terre l'ont prise pour modèle.

Les Européens qui la pratiquent le moins , l'ont établie dans tous leurs gouvernemens : c'est un hommage qu'ils lui rendent.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de si grand dans l'univers , ni de plus digne de l'admiration des hommes , que le droit des gens des nations de la république du monde Chrétien.

Je vais t'en donner ici le spectacle , & te faire promener dans tous les appartemens des vertus civiles de ces peuples : je ne dis point

point de celles qu'ils pratiquent; mais de celles dont ils se font imposé la loi: droit que nous connoissons peu; parceque n'ayant aucune communication avec aucun peuple de la terre, nos loix ne sont relatives qu'à nous-mêmes.

Dans le droit des gens de l'Europe, les nations sont personifiées: elles deviennent des hommes qui se doivent des égards mutuels. Un homme ne doit pas faire du mal à un autre par la raison qu'il ne voudroit pas qu'il lui en fût fait à lui-même: ce principe d'équité qui les contient tous est la base du droit des gens des nations.

Il y a trois sortes de gouvernemens en Europe. Un peuple se conduit par lui-même, fait des loix; toutes les classes ont part à l'administration. Cela s'appelle un état démocratique. Il se laisse gouverner par un sénat: alors c'est un gouvernement aristocratique; où il confie le pouvoir à un seul homme: ce qui revient à notre maniere d'administration.

Ces trois gouvernemens ont des loix, qui, en faisant le bonheur des particuliers, concourent à l'avantage du public.

Chaque société a des obligations, ainsi que des devoirs à remplir, & ce droit les regle.

Les devoirs des souverains à l'égard des peuples y sont marqués, ainsi que les obligations des peuples envers les souverains.

Il y a des Rois qui le sont en naissant; d'autres que les peuples font: à ceux-là, la couronne est héréditaire: celle de ceux-ci, appartient au peuple qui la dispense: mais cette distinction ne change rien au privilège du trône, & aux droits des citoyens.

Le souverain trouve son bonheur dans la félicité de son peuple, & le peuple sa félicité dans le bonheur du souverain. Ce sont deux droits qui ne peuvent point être séparés, sans causer une lésion chez le prince, & les sujets.

L'agriculture entre dans son plan, ou pour mieux dire en est la base; parceque c'est d'elle que les peuples tirent leur subsistance, & que tout principe de grandeur est dans l'existence. Il établit des loix par lesquelles il accorde des récompenses à ceux qui, par un travail assidu & industrieux, en tirent plus de ressources.

Le commerce en est une suite: aussi a-t-il la même attention pour faire des réglemens qui, en le protégeant, contribuent à en augmenter les branches.

Il établit la monnoie qui est un signe re...

présentatif des valeurs, dont la circulation répand par tout la fertilité & l'abondance; institution très sage, si son principe n'eût pas d'abord été corrompu.

Mais ce n'est-là en quelque façon que la mécanique de la société: il y a un but auquel tous les hommes aspirent, qui est la félicité. Celle-ci ne consiste pas dans les aises, & les commodités de la vie. Il y a des peuples fort riches, qui sont très malheureux: cette félicité est dans la liberté politique & le savoir. Les ténèbres de l'esprit rendent l'homme inférieur à lui-même, & la servitude met sa condition au niveau de celle des bêtes. Le droit des gens d'Europe établit les connoissances, & corrige les maximes pernicieuses du despotisme qui pourroient faire de chaque nation une société d'esclaves.

Néanmoins ce n'est pas encore-là le véritable bonheur qui ne consiste que dans la pratique de la vertu; & cette vertu est recommandée par le droit des gens, ou pour mieux dire, est le droit des gens lui-même.

La religion en est le fondement; c'est elle qui conduit ses pas, & qui guide toutes ses démarches.

La justice est son plus ferme apui; car

là où le citoyen n'est pas en sûreté, & où on peut lui ravir son bien & son honneur, il n'y a plus de droit des gens.

Cette justice consiste dans de bonnes loix, & dans des peines tirées de la nature des crimes, & pour que tout arbitrage finisse, il faut que ces peines soient écrites.

Le droit des gens apprend aux Européens qu'il ne suffit pas de se rendre puissant au-dedans, mais qu'il faut encore se fortifier au-dehors : car si chaque peuple doit être en garde sur lui-même, il faut qu'il le soit encore d'avantage contre les étrangers.

Il établit la police d'où naît l'ordre, & la subordination, qui augmente la force des états, en multipliant le nombre des citoyens par tout ce qui favorise les mariages.

La gloire entre aussi dans son plan : ce n'est qu'une ombre ; mais cette ombre donne de l'état aux corps. Le droit des nations apprend à se procurer cette gloire, parcequ'on ne l'a pas plutôt acquise qu'on est recherché de tous les peuples, qui préfèrent toujours, un allié pauvre qui a de la réputation, à celui qui sans gloire jouit de grandes richesses.

Ce droit n'apprend pas seulement aux

L E T T R E X X I V .

grandes nations à se gouverner; mais même aux petits peuples à se conduire. Il leur enseigne les moyens de se faire protéger des grands corps politiques sans exposer leur souveraineté. Il a imaginé pour cela les cessions purement volontaires, les hommages, & les tributs; qui, sans rien diminuer de leur pouvoir, les garantissent des attaques d'un puissant ennemi.

Comme toutes les nations ne sont pas fixes, & qu'il y a des transmigrations nécessaires d'un pays à un autre; le droit des gens apprend aux Européens à s'établir légitimement dans de nouvelles contrées, soit qu'elles soient sans possesseurs ou qu'elles soient déjà habitées; ce qui est un grand point du droit des gens des nations: mais le plus considérable est celui qui apprend à chaque peuple les devoirs qu'ils ont à remplir envers leur patrie, & les obligations auxquelles ils doivent satisfaire, comme sujets d'une société d'où ils tirent leur existence, & à laquelle ils doivent leur sûreté.

Les états ont des propriétés. Ce droit enseigne aux nations comment elles les doivent posséder, & aux sujets la manière d'en jouir.

L'aliénation de ses biens est encore de

L'ESPION CHINOIS.

son ressort. Il regle dans quel cas une nation peut les vendre, ou les aliéner légitimement, sans blesser le droit du public, ou celui des particuliers.

La possession des lacs, des fleuves, & des rivières, sur lesquels nous n'avons rien d'écrit à la Chine, parceque personne ne nous les dispute, forme en Europe une partie du droit des gens. Il établit à qui ils appartiennent légitimement, & ce n'est pas une des moindres prérogatives des peuples.

La mer forme un grand point. Il est décidé quelles sont les nations qui doivent pêcher, & celles qui doivent naviguer; ce qu'on peut regarder comme le droit écrit de l'océan de l'Europe.

L E T T R E X V.

Au Même.

LES nations, en qualité de membres de la société universelle, ont entre elles des devoirs, & des obligations à remplir; elles doivent se secourir mutuellement comme étant les parties d'un corps, dont l'ob-

jet est de concourir au bien général. Ces devoirs, & ces obligations sont marquées dans ce droit ainsi que leurs limites.

Les particuliers de chaque société ont des dignités, des honneurs, & des distinctions; mais comme elles pourroient prendre les unes sur les autres, & par-là acquérir la supériorité, le droit les règle, en établissant des pressées. Les nations sont indépendantes les unes des autres, & c'est dans cette indépendance que consiste leur sûreté; mais comme cette indépendance pourroit dégénérer en un despotisme général, le droit des gens des nations établit des bornes.

Il y a un génie général dans les nations qui dirige les actions publiques, & les rend plus, ou moins capables de s'agrandir; mais comme certaines pourroient prendre trop d'avantages sur d'autres, le droit des gens y remédie en établissant des loix par lesquelles tous les peuples sont invités à acquérir à peu près les mêmes connoissances: c'est à cause de cela que, dans tous les gouvernemens, on voit l'émulation pour le savoir, marcher quasi d'un pas égal.

Comme il est nécessaire que les différents peuples qui ont de véritables intérêts généraux se communiquent; il faut régler ce qui est dû

aux étrangers, & c'est ce qui est établi par ce droit.

Il y a des nations qui ont des prérogatives sur d'autres: s'il n'y avoit point de règles pour savoir jusques à quel point elles doivent aller, elles dégénéreroient bientôt en tyrannie, & la république générale seroit aussi-tôt asservie; c'est ce que ce droit des gens prévient.

Cependant il y a des usurpations & des dépendances forcées; car le droit des gens ne peut pas prévenir tout; mais s'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher la violence & la vexation; il empêche du moins que la vexation n'arrive à un certain point; ce qui est un droit des gens.

Les nations s'unissent & se lient ensemble par des traités; ces traités sont inviolables par leur nature; mais non pas indissolubles; ce même droit les forme, & les détruit, quand les raisons qui les avoient fait établir ne subsistent plus; mais comme il est dans la prudence humaine de se précautionner par des garanties, souvent il ordonne de prendre des sûretés pour leur observation.

L E T T R E X X V I .

Au M^{ême}.

MAIS c'est particulièrement à la guerre qu'est le triomphe du droit des gens des nations. Il y en a de plusieurs especes, & c'est son affaire d'être l'arbitre de toutes. C'est lui qui en ordonne la forme, & la déclaration; il distingue entre tous les ennemis le droit de chaque ennemi, & regle entre les alliés & les auxiliaires la forme ainsi que la durée des subsides.

Il permet qu'on soit neutre au milieu du feu, des sieges, & des batailles.

Ce droit va plus loin, il établit la foi entre les ennemis, & fait qu'on se doit tout, dans le tems qu'on croit ne se devoir rien.

Dans le cas d'une guerre injuste, il établit que le prince qui la suscite, se rend coupable lui seul de tous les maux qu'elle cause, & met sur son compte les usurpations, les tyrannies, les violences, & toutes les vexations qui en sont une suite nécessaire.

Il regle le droit des conquêtes, & don-

ne des loix, pour que le vaincu rentre dans ses droits au moment même qu'il les abandonne.

Il répare les déprédations que la licence des armes cause, & il ordonne que les états & les possessions de l'ennemi qu'il avoit perdus & qu'il aquier de nouveau, lui soient rendus dans le même état où ils étoient auparavant.

Il statue sur les prisonniers de guerre, établit leur rançon, ou regle leur échange.

Il ordonne la paix, & fait voir l'avantage qu'il y a de l'entretenir, établit que les conventions sur la tranquillité publique doivent être sacrées, & prescrit des loix pour leur exécution.

Si des cas particuliers obligent à les rompre; il règle les cérémonies, & les ménagemens qu'il faut observer dans cette rupture; mais ce même droit des gens des nations, qui devoit être la source de tous les biens en Europe, est la cause de la plupart des maux; car les Européens abusent de tout, de la vertu-même: aussi je ne t'ai pas donné ce droit pour une réalité, mais comme une figure qui représente un chose qui n'existe point.



L E T T R E XXVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

ON dit que le gouvernement François est tombé en quenouille ; cela veut dire, qu'il est dirigé par une femme. Les plaisans de Paris disent à ce sujet que les affaires d'état sont en mouches, & en rubans, & les expéditions militaires en cornettes. Ils ajoutent qu'il y a cinq ou six jours dans le mois, où les expéditions sont menées d'une manière extraordinaire, à cause d'une maladie ordinaire qui attaque celle qui gouverne, & que cette indisposition rend alors la monarchie malade.

A la Chine nous ne connoissons point le gouvernement en quenouille : ce n'est pas que nos Empereurs n'aient des foiblesses ; ils sont hommes : mais l'administration n'a rien à démêler avec le lit du prince : ses devoirs ne sont jamais confondus avec ses plaisirs. Si quelqu'une de ses esclaves aquiert de l'ascendant sur lui ; c'est un empire domestique, & non point un em-

pire despotique. Sa domination ne passe pas la chambre, où ses charmes exercent un pouvoir absolu. Dans ce tête-à-tête elle peut tout, hors de-là, elle ne peut rien. Les affaires d'état n'en souffrent point, parcequ'elles n'ont rien de commun avec l'amour du Monarque. Le prince peut être foible; sans que l'empire cesse d'être fort. Personne n'obéiroit au souverain, si on s'appercevoit que ses décrets émanent d'une esclave. Il est assez humiliant pour les hommes d'obéir à un homme, sans y ajouter encore les caprices d'une femme.

L E T T R E XXVIII.

Cham-pi-pi, *au Même.*

De Paris.

LA Chine attend de moi l'histoire de l'Europe; il faudroit pour cela que l'Europe eût une histoire. La constitution de la plûpart des gouvernemens défend qu'il y ait des annales fideles: le dogme chez les Chrétiens est trop près des Princes, & les Princes trop près de la religion, pour avoir des écrivains exacts.

Ce qu'on lit sous ce titre, n'est qu'une rhapsodie d'idées qui se croisent, & se contredisent mutuellement. J'ai ramassé environ cent historiens différens sur cette partie de l'univers; ce sont autant d'imposteurs.

Il y a deux puissances chez les Chrétiens, qui s'opposent à l'exacritude des faits, la spirituelle & la temporelle. La première défend aux historiens de dire la vérité, & la seconde leur permet seulement de publier le mensonge. Tout seroit perdu dans l'une, si l'on ôtoit le voile qui la couvre; & l'autre auroit honte, si on lui arrachoit le masque qui la cache.

Il y a néanmoins une mappemonde, un cahos d'histoire Européenne. C'est celui-ci dont je tâche, depuis mon séjour ici, de deviner le chiffre; je cherche à découvrir l'origine des faits. Dans cette multiplicité d'événemens, vrais, faux, chimériques ou supposés, mon travail est d'en séparer l'imposture: j'écarte à droite & à gauche, je tâche de me frayer un chemin à la vérité, au-travers d'une mer de mensonges.

Quand j'ai trouvé une pièce bien constatée & d'une bonne architecture, je la mets à part & continue ensuite mes recher-

ches. Je ramasse, pour ainsi dire, les matériaux de l'Europe, pour en présenter l'édifice à ma patrie.

Je t'en adresserai le plan: tu ne le recevras pas tout d'une piece; je te le ferai passer par lambeaux, pour ne pas faire un livre d'une lettre. Je ne l'habillerai point à la Chinoise, je lui laisserai son ajustement Européen.

LETTRE XXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Lion.

J'ARRIVAI à Lion le cinquieme jour de mon départ de Paris, je fis le voyage dans une voiture qu'on appelle la diligence. C'est une commodité publique, très incommode. On marche nuit & jour, on n'a le tems, ni de manger, ni de reposer. Les étrangers devancent les chevaux; ils arrivent avant la diligence.

Le plus tuant de cette voiture, est l'obligation indispensable où l'on se trouve d'entendre les fots raisonnemens de ceux qui l'

composent. Il y a toujours là un mauvais plaisant qui se charge de la joye des autres, & dont l'emploi est de faire rire la compagnie. Le malheur est que ses pointes d'esprit sont trop foibles, & les cahotages trop forts pour pouvoir dormir.

On dit que la ville de Lion est la sœur cadette de Paris. Si cela est, elles ne sont pas de même lit; c'est une batarde qui n'a ni le brillant, ni la noblesse de son aînée. Elle est devenue roturiere par le commerce; elle tient aujourd'hui boutique d'étoffes & de rubans.

En entrant dans cette ville, on sent les chaînes & les trâmes: les bouts de foie sortent de toutes parts.

Le peuple de Lion est d'un degré plus stupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon. Il se révolte contre ses mandarins ou magistrats; & lorsqu'il a pris les armes, il ne les met bas qu'après qu'on a signé avec lui une capitulation. Il a des charretées de taffetas, qu'il fait valoir le fusil sur l'épaule: la guerre commence toujours par le prix de la main-d'œuvre.

En général ce peuple est machine; son génie se démonte comme un métier à bas: chaque pièce tient à une mécanique. Ses connoissances les plus étendues se réduisent

au calcul : sa religion est l'intérêt, & son Dieu est l'argent.

Le Lionnois a deux natures ; l'une stupide, épaisse & idiote ; l'autre éclairée, fine, & déliée. Il est extrêmement borné dans le commerce de la société ; mais c'est un aigle dans celui qui conduit à gagner de l'argent. Il emploie pour cela tous les moyens que son avidité naturelle peut lui suggérer.

L E T T R E X X X .

Kié - tou - na à Cham - pi - pi.

De Pékin.

LES mathématiciens Européens qui sont ici à notre Cour, nous parlent souvent d'une science Européenne, qu'on appelle politique ; ils prétendent qu'elle l'est par excellence & la regardent comme la base des gouvernemens.

Cette définition me surprend ; car j'avois toujours cru que les mœurs & les loix suffisoient pour soutenir les empires ; & qu'il ne falloit que conserver les unes, & empêcher que les autres ne se corrompissent pour perpétuer la république. Puisque tu

es dans le pays où cette science a pris naissance, explique-moi ce qu'elle est, & en quoi consiste son dogme & ses principes.

Plus je réfléchis aux ressorts qui font mouvoir les différentes sociétés du monde, & plus je les trouve compliqués. Si cette politique est absolument nécessaire aux états Européens, & que sans elle ils ne puissent exister, j'avoue qu'il est surprenant que notre gouvernement ait pu subsister, pendant plus de quatre-mille ans, sans une science qui soutient le système des princes Chrétiens.

L E T T R E X X X I .

Cham - pi - pi à Kié - tou - na.

De Paris.

HIER au matin, comme je m'habillois, j'entendis un grand bruit dans la rue, comme celui qui est causé par un concours de peuple. Je demandai à mon hôte ce que c'étoit: il m'apprit que c'étoit le Roi qui arrivoit à Paris. Je lui demandai si c'étoit le Roi des Indes ou du Japon; & il me répondit que c'étoit le Roi de France.

G .

On montre ici aux étrangers un vaste palais, qu'on appelle *le Louvre*, qui pourroit contenir plusieurs Rois, mais qui n'en contient aucun. Celui de France ne fait point son séjour au milieu de ses peuples, il habite dans les forêts de Versailles, où il vit avec les cerfs, les biches, & les daims. Il ne croise Paris, que pour courir après une compagnie de perdrix qui s'est échappée dans la plaine de Saint-Denis, & s'il y vient exprès, c'est pour voir l'opéra, ou pour assister au spectacle des marionnettes.

La grande famille de l'état est séparée; le pere vit d'un côté, & les enfans de l'autre. Tu ne saurois croire combien cet arrangement lui épargne de peines & de soins. S'il vivoit à Paris, il seroit continuellement obsédé par ses sujets; l'un lui demanderoit justice, l'autre se plaindroit d'un tort qui lui a été fait; celui-ci proposeroit la réforme d'un abus, celui-la l'informerait de la mauvaise administration: & son séjour à Versailles le dégage de ces embarras, & il n'est pas obligé de savoir ce qu'il lui importeroit le plus de ne pas ignorer.

Les Mandarins ministres seroient perdus; car on seroit à portée d'avertir le mo-

marque que tout est vendu à l'intrigue & à la faveur: au-lieu que, par son éloignement, la chose reste ensevelie dans un profond oubli: c'est un secret d'état qu'on ne lui révéle point.

On a beau prendre la poste pour courir après le Roi, on ne l'atteint jamais. Tout est réglé à Versailles, pour qu'il n'y ait aucune communication entre lui & ses peuples.

Un sujet vient-il pour se plaindre d'une injustice qu'on lui a faite? *Le Roi n'y est point, il vient de partir pour la chasse.* Revient-il une seconde fois? *Il y a ce jour-là grand conseil.* Ne perd-il pas patience? Fait-il encore le voyage? Il est impossible de parler à S. M. *car un courrier extraordinaire vient d'arriver de l'armée.* Et ce petit manège dure, jusques à ce qu'à la fin ennuyé de tant de courses, il se désiste de ses prétentions.

Il n'en peut plus, disoit dernièrement le premier commis d'un Mandarin ministre, en parlant d'un particulier qui avoit contre lui plusieurs griefs dont il vouloit se plaindre au Roi; „ il est presque éreinté; voila dix voyages qu'il fait de suite „ à Versailles inutilement: je l'ai recom-

„ mandé pour que vingt autres ne réussissent pas mieux.”

Il y a tel François qui n'a jamais vu la face de son souverain ; il a seulement oui dire qu'il y a un Roi de France.

L E T T R E X X X I I .

Le Mandarin Catao-yu-se, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Pékin.

DEPUIS ton départ, il est arrivé un événement qui n'a point d'exemple dans notre empire. Tu fais qu'à la Chine les loix du mariage sont inviolables. Un citoyen, qui jouit d'une esclave à titre d'épouse, est sûr que personne ne troublera sa possession. Le Prince qui peut tout sur ses sujets, ne peut point leur enlever leurs femmes. Cette religion incorruptible de l'himen est admirable, pour entretenir l'ordre domestique & civil. Cependant un Mandarin de la première classe, qui vouloit avancer sa fortune avec celle d'une jolie femme de sa connoissance, forma le projet d'enfreindre cette loi,

en la présentant à la Cour. L'Empereur est sage, mais il est homme: il la vit, se décida, & la déclara son esclave favorite. Le mari se voyant privé de sa femme; & sachant qu'elle lui avoit été enlevée par le Prince, lui adressa le mémoire suivant. Je te l'envoie, pour que tu le fasses traduire en langue Européenne; afin que, s'il se trouvoit quelque Prince Chrétien qui fût dans le même cas, il pût lui servir d'exemple.

M E M O I R E .

*De *** citoyen de Pékin, portant plainte contre notre sublime Empereur, qui m'a enlevé ma femme, avec laquelle il couche toutes les nuits, quoiqu'elle m'appartienne & soit ma chair, & mes os. Je dis dans ce mémoire que, s'il ne me la rend pas, je suis en droit de le regarder comme un tyran, & d'exciter une révolution dans l'empire, pour le renverser du trône, comme indigne de l'occuper; & autres choses que je dis, qu'il lira lui-même dans ce mémoire.*

„ Magnifique Empereur, firmament du
„ monde, la plus grande de toutes les étoiles
„ qui soient attachées au ciel; soleil:
„ d'où vient que ta sagesse, qui égale celle

„ de Dieu, & qui jusques ici ne s'est ja-
 „ mais démentie, vient de changer son
 „ cours?

„ J'avois une femme légitime, que j'a-
 „ vois épousée en présence du Mandarin
 „ qui préside à nos himens, & tu viens
 „ de me la ravir. Non seulement tu me
 „ prives de mes plaisirs nocturnes, & de
 „ la jouissance d'une femme que j'aimois
 „ tendrement, mais encore d'avoir des hé-
 „ ritiers: car j'ai six grosses vaches qui me
 „ fournissent tous les jours beaucoup de
 „ lait; quatre grandes mesures de terre
 „ propre à cueillir du ris; deux-cents
 „ pieds d'orangers, cinq cents arbres frui-
 „ tiers; & un grand vivier où l'on pêche
 „ les plus belles carpes de l'empire. Mais
 „ ce qu'il y a de plus sensible pour moi,
 „ ce sont les railleries que j'effuie de mes
 „ compatriotes, qui se moquent de moi
 „ tous les jours, en me disant d'un ton iro-
 „ nique: Je te félicite de ton alliance avec
 „ la maison impériale. Quelques effron-
 „ tés me demandent, pour me faire enra-
 „ ger, si ma femme accouchera bientôt.
 „ D'autres impertinens me disent en plai-
 „ santant, quel plaisir d'avoir des enfans
 „ qui coutent si peu de façon! Il n'y en
 „ a aucun qui ne me rie au nez, & ne me
 „ regarde comme un sot.

„ Je ne fais, sublime Empereur, ce qui
„ peut avoir décidé ton goût pour ma
„ femme. Elle est jolie, à la vérité; mais
„ elle n'est pas des plus ragoutantes; & si
„ je n'étois pas son mari, je serois char-
„ mé que tu m'en eusses débarassé. Elle a
„ une vilaine maladie qu'avant son maria-
„ ge, elle seule favoit, & que maintenant
„ toi, elle, & moi savons.

„ Faut-il te parler sans déguisement,
„ grand Prince? Elle pisse au lit toutes les
„ nuits. J'étois obligé d'employer tous
„ les matins deux esclaves, pour laver les
„ draps, & brûler des parfums dans ma
„ chambre.

„ D'ailleurs il faut que je te prévienne,
„ soleil du monde, que c'est une femme
„ très rufée. Elle t'agassera d'abord par
„ des petits riens; jouera la comédie,
„ chantera, dansera, te fera de petits con-
„ tes amusants, te divertira par des avan-
„ tures de Pékin, dont elle fera la pre-
„ miere instruite; te persuadera qu'elle ai-
„ me ta personne préférablement à ta cou-
„ ronne; étudiera ton tempérament, ton
„ humeur, ton caractère; cherchera à dé-
„ couvrir l'endroit par où tu es le plus foi-
„ ble; & quand elle aura fait cette décou-
„ verte tu ne seras plus Empereur; elle

„ feule régnera dans l'empire; tu devien-
 „ dras l'esclave de ton esclave; elle dispo-
 „ fera de tout en maîtresse absolue; elle
 „ occupera ton trône, & régnera à ta pla-
 „ ce; elle disposera à son gré des premie-
 „ res charges de l'état; vendra tous les
 „ emplois; & fera de l'argent de tes pro-
 „ pres graces; accumulera des trésors im-
 „ menses, qu'elle détournera de la circula-
 „ tion générale; t'obligera d'exiler tes plus
 „ habiles ministres, en substituera d'autres
 „ à leurs places, qui n'entendront rien aux
 „ affaires; elle dépouillera les anciennes
 „ familles de l'état des premières dignités
 „ dont elles étoient en possession de tems
 „ immémorial, pour en revêtir des hom-
 „ mes d'une naissance obscure: en un mot,
 „ elle portera par-tout le trouble & la con-
 „ fusion. Car je connois ma femme; elle
 „ a beaucoup d'ambition, quoiqu'elle ait
 „ peu de génie. Elle ne pouvoit pas gou-
 „ verner ma maison; juge comme elle
 „ gouvernera ton empire!

„ Que si tu ne te rends à ces raisons,
 „ j'en ai encore de plus fortes à t'alléguer.
 „ Tu es le lieutenant de Dieu sur la terre;
 „ sois donc juste comme lui; & si tu ne
 „ veux pas être juste, sois du moins éclairé
 „ sur tes intérêts. C'est de la vertu que

„ dépend , non seulement ta puissance ,
 „ mais même ta sureté. Si la sagesse de
 „ Dieu pouvoit se démentir un seul in-
 „ stant , le ciel & la terre seroient d'abord
 „ détruits : l'univers rentreroit dans le
 „ néant d'où il est sorti. Un Monarque ,
 „ qui se manque à lui-même , fournit des
 „ moyens à son peuple de lui manquer ;
 „ car s'il n'est pas vertueux , de quel droit
 „ peut-il prétendre que ses sujets le soient ?
 „ Et s'il ne le sont pas , quels risques ne
 „ court-il pas ? Tous les empereurs & les
 „ rois que les révolutions ont précipités
 „ du trône , n'en ont été renversés , que
 „ parceque ce lien étoit rompu. L'exem-
 „ ple du Prince est une maladie , dont la
 „ contagion se répand par-tout : ceux mê-
 „ me qui ont de la vertu , en sont bien-
 „ tôt corrompus .

„ Si tu te crois en droit d'enlever la
 „ femme d'autrui , les Mandarins se croi-
 „ ront fondés à suivre ton exemple ; &
 „ quelles injustices ne se commettront pas
 „ alors dans l'empire ! Le peuple n'aura
 „ plus de protecteur , car la sagesse du
 „ Prince qui lui en servoit , est corrom-
 „ pue .

„ La subordination entre le Monarque
 „ & le sujet , est une suite de sa vertu :

„ lorsque cette vertu n'existe plus, il n'y
„ a plus de subordination. Alors l'animal
„ féroce étant déchaîné peut dévorer le
„ Prince. J'ai cherché dans les loix de
„ l'état, pour me pourvoir contre toi par
„ la voie de la justice ordinaire, mais je
„ n'en ai trouvé aucune qui protégéât les
„ citoyens en pareil cas. Sans doute que
„ nos premiers législateurs regardèrent le
„ crime comme si abominable dans la maje-
„ sté, qu'ils crurent qu'aucun souverain
„ de la Chine n'en seroit jamais atteint.
„ Mais si la législation t'a mis à couvert
„ de mes poursuites, elle ne te garantira
„ point de mon ressentiment. La vie du
„ Prince est au pouvoir du dernier sujet
„ qui ne craint point la mort. Celle-ci
„ est même un remède à ses peines.

„ Si tu ne me rends ma femme après la
„ lecture du présent mémoire, je te décl-
„ re ici que je refuse ton autorité, & que
„ je me regarde comme relevé du serment
„ de fidélité que je t'ai fait comme sujet.

„ J'assemblerai auprès de moi le plus de
„ mécontents que je pourrai trouver; &
„ j'irai crier partout l'empire; O peuple
„ Chinois, l'Empereur qui nous gouverne
„ est un tyran! Il m'a enlevé ma femme
„ dont il jouit publiquement; je vous con-
„ jure, par Confucius lui-même, qui

„ n'a jamais prétendu que les peuples de
 „ sa secte fussent exposés à cette infamie,
 „ de m'aider à m'en faire raison. Et s'ils
 „ sont sourds à ma voix, ne crois pas pour
 „ cela être exempt de la punition que méri-
 „ te ton crime. Du moins crains tout de
 „ la part d'un sujet dont l'amour & le dé-
 „ sespoir arment le bras, &c.”

L'Empereur fut frappé de ce mémoire, comme d'un coup de foudre : une clarté nouvelle se répandit à l'instant sur son esprit. Ce stile féditieux, bien loin de ne faire trouver dans son auteur qu'un sujet rebelle, ne lui fit voir que le prince coupable. Il ordonna sur le champ qu'on lui rendît sa femme, & exila dans une province éloignée le Mandarin qui la lui avoit présentée.

Le sujet revenu à lui-même reconnut sa témérité. Il alla se jeter aux pieds de l'Empereur, & se déclarant criminel de leze-Majesté au premier chef, lui présenta sa tête, pour lui avoir manqué de respect.

Son mémoire fut renvoyé à un conseil extraordinaire de Mandarins, nommés exprès. Ils trouverent l'auteur coupable de rebellion, & le condamnerent à mort. Mais l'Empereur lui accorda sa grace, à condition qu'il sortiroit de Pékin avec sa femme.

L E T T R E X X X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même à,
Pékin*

.De Paris.

LE gouvernement François est monarchique; c'est-à dire idéal, car il n'en fut jamais de tel sur la terre, ou du moins dont la durée se foutint longtems.

C'est un état violent qui se change en république, ou dégénere en despotisme. D'abord la constitution monarchique établit la balance entre le Prince, & les sujets; plusieurs corps tirés de la nature de ce gouvernement forment l'équilibre; mais bientôt la guerre commence. Si le peuple est le plus foible, le monarque établit une autorité sans bornes.

C'est le cas où la France se trouve maintenant. Les François sans doute lutterent longtems avec leurs Rois pour maintenir leur privilèges; mais ceux-ci, qui furent les plus forts, anéantirent les prérogatives des pouvoirs intermédiaires subordonnés qui entroient dans la nature de ce gouvernement; & sur les ruines de la monarchie, ils établirent le pouvoir d'un seul.

Aucun corps aujourd'huy en France ne peut s'opposer efficacement aux volontés du Roi, de quelque côté que son autorité panché, elle emporte toujours la balance. S'il laisse encore à quelqu'un une ombre de puissance; c'est qu'il n'est pas toujours de l'intérêt des Princes de se montrer aussi absolu qu'ils le sont. Pour mieux établir la servitude, il faut laisser une apparence de liberté. L'état seroit trop foible, si les sujets venoient à savoir qu'ils sont tout-à-fait esclaves: on peut leur permettre de le soupçonner, mais non pas de le deviner.

Il y a ici un tribunal, auquel on laisse un phantôme d'autorité: il s'appelle le parlement, établi autrefois, dit-on, pour soutenir les prérogatives de la nation. Il lui est permis de représenter au Roi, d'exposer les besoins de l'état, & la misere des peuples. C'est le seul droit qui reste à ce corps: droit qu'on lui eut ôté, s'il ne contribuoit lui-même à affermir ce pouvoir absolu qu'il voudroit détruire.

L E T T R E X X X I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
sur l'Histoire, à Pékin.*

De Paris.

VOICI quelques époques principales d'Europe. Quand on fait les grandes révolutions des empires, on connoit bientôt le génie & le caractère des peuples qui les composent.

Les Romains, en faisant la conquête du monde, avoient donné un air de grandeur à l'Europe, en l'affujettissant; mais à leur décadence, elle tomba dans le premier état d'anéantissement d'où ils l'avoient tirée. Une épaisse nuit se répandit sur cette partie de l'univers. Dans cet état elle eut peut-être été heureuse d'être soumise à un grand usurpateur qui l'eut tirée de cet engourdissement général; mais il n'y en avoit point alors: on trouve des âges chez les Européens, où les hommes n'ont ni vice, ni vertus.

L'Europe étoit divisée alors entre une foule de petits tirans qui ne pouvoient étendre leur domination. Aucun ne fut

assez grand, où ce qui est presque toujours la même chose, assez ambitieux pour dépouiller les autres & pour gouverner en Prince absolu.

Pendant une longue suite de générations, cette partie du globe de la terre fut comme concentrée en elle-même. L'univers n'en entendit point parler, jusques au tems que parut un Empereur, qui la fit paroître avec quelque éclat sur la scène du monde.

Cet Empereur que les Chrétiens appellent Charlemagne étoit assez grand pour donner un établissement à un peuple: mais il étoit trop petit pour le donner à toute l'Europe. Occupé de ses affaires personnelles, il ne vit rien au-delà de ses conquêtes, sa fortune seule le décida. On pouroit le soupçonner de n'avoir voulu faire que du bruit sur la terre. Quoiqu'il fit beaucoup d'institutions & de réglemens, il laissa l'Europe comme il la trouva. L'agriculture n'entra point dans son plan. La terre n'étoit point cultivée de son tems, & il la laissa en friche.

On voit, par les guerres longues & opiniâtres de Charlemagne, que son goût étoit plus porté à détruire le genre-humain qu'à le rétablir. Il ne pense pas même à

faire des loix justes, sans lesquelles il ne sauroit y avoir de puissance chez les hommes.

De son tems l'impunité des délits formoit une partie du droit des gens. Tout homme qui avoit de l'argent pouvoit ôter la vie à un autre. C'étoit la justice elle-même qui ordonnoit cette injustice: il en coutoit environ cent onces d'argent pour tuer un grand, & ainsi des autres. Un particulier avoit dans son coffre-fort la valeur de tous ses crimes. Il pouvoit, pour ainsi dire, réaliser sa méchanceté. Toutes les injustices étoient taxées, elles avoient chacune leur différent prix. Quand un Prince, qui passe pour grand, ne réforme pas de tels abus, on peut dire que sa grandeur est une affaire d'opinion.

Les Rois étoient eux-mêmes les premiers à montrer l'exemple de ces crimes: ils tuoient & assassinoient comme leurs sujets.

Aucun édifice public, aucun monument ne décoroit l'Europe; les débris de la grandeur des Romains étoient alors la seule magnificence qu'on remarquoit: aucun droit de succession établi pour le trône. Le dernier Brigand, qui étoit assez fort, prenoit la première couronne vacante, & la pla-

plagoit sur sa tête. Les sujets dépofoient leur fouverain, & faisoient monter sur le trône qu'ils vouloient.

Les enfans de Charlemagne ne firent qu'augmenter le trouble & la confusion. Ils se battirent entre eux, & se disputèrent un empire mal-affermi, & que leurs divisions rendoient encore plus foible: de maniere que cette etincelle de lumiere qui avoit paru sous cet Empereur, ne servit qu'à rendre plus épaiffes les ténèbres qui, avant lui, étoient répandues en Europe. Peut-être qu'à la fin quelque grand tiran se fût emparé de tous les pouvoirs qui partageoient alors le monde Européen; & cette anarchie générale eut du moins produit ce bien, qu'il n'y auroit eu qu'un maître: mais il étoit arrivé un événement dans le monde qui avoit changé la face des affaires.

Il est dit dans le livre du Confucius Chrétien, que Dieu voulut prendre la forme d'un mortel, & expirer sur une croix pour racheter l'humanité. Après sa mort, un pauvre pêcheur, que les Chrétiens appellent Pierre, se déclare son lieutenant sur la terre. Il ne produisoit aucun titre: mais on l'en crut sur sa parole. Les

successeurs de Pierre le dirent encore, & on les crut aussi.

Ce fut un spectacle nouveau pour l'univers, de voir un mandarin pauvre & sans pouvoir, lutter lui seul contre le reste de la puissance de l'Empire Romain.

Cet homme dit aux Rois d'Europe, je vous défends d'avoir de la puissance, & je vous ordonne de vous dépouiller de vos biens en ma faveur. Et vous peuples, écoutez mes commandemens; vous ne mangerez que ce que je vous permettrai de manger, à moins que vous ne m'en achetiez la permission. Vous n'épouserez ni vos cousines, ni vos tantes, ni vos nieces: vous le pourrez néanmoins en me donnant de l'argent. Vous m'obéirez en tout, & me regarderez comme un homme infallible, dans les choses-mêmes où vous vous appercevrez que je me trompe. Il dit, & aussi-tôt les peuples baissèrent la tête, & obéirent.

Il est étonnant que les souverains aient voulu se soumettre à cette bassesse de demander la permission à un mortel, presque toujours d'une naissance obscure, de se séparer d'une femme dégoûtante qu'ils n'aimoient plus. Les Européens ne sont pas assez de réflexion sur ce trait de leur

histoire : il est sans exemple dans l'univers. On dépouille souvent les Princes de leur sceptre & de leur couronne; mais rarement leur enleve-t-on leurs volontés, & encore moins leurs désirs.

Le gouvernement de Christ est le premier chez les hommes qui se soit formé sans effusion de sang. Son établissement renversa le système politique des anciens. Il coupa le nerf de la puissance générale. C'est dans celui-ci qu'on découvre la cause de l'affoiblissement présent de l'Europe. Un pauvre pêcheur lui fit plus de mal, que toutes les forces de l'Empire Romain ne lui en avoient fait.

Le premier coup qu'il lui porta, fut sur sa propagation universelle. Rome Chrétienne, qui craignoit les grands peuples, arrêta le cours de la nature. Le célibat qu'elle ordonna, anéantit l'humanité. Elle retint dans le néant une nombreuse société qu'elle redoutoit. On peut présumer que, sans Pierre & ses successeurs, il y auroit aujourd'hui en Europe soixante millions d'habitans de plus qu'on n'y en compte.

Outre ce vuide de l'espece humaine, elle en causa un autre dans les productions de la terre. La plûpart des sujets

des souverains quitterent la société: ils firent des vœux d'oïveté, n'ayant d'autre occupation que de contempler Dieu dans une niche. Dès lors l'Europe, déjà mal cultivée, tomba en friche; parcequ'il lui manqua des bras pour l'agriculture: & cette partie de l'univers, créée comme la Chine pour servir d'ornement à la nature, ne servit plus à son embéllissement. La nouvelle pente que Rome Chrétienne donna aux richesses générales de l'Europe, contribua à la faire tomber dans un troisieme état d'engourdissement. Elle engloutit à plusieurs reprises celles de toutes les nations.

Mais elle fit un plus grand mal; elle causa une révolution générale dans les esprits: son dogme confondit toutes les idées: il fallut croire des choses qui, eu égard à la nature de l'entendement humain, étoient incroyables: cela s'appella la foi. La raison par elle se trouvoit placée à côté de la religion. Il falloit y renoncer ou se bannir de la société des fideles; & cette société qui, depuis la secte de Christ, étoit devenue la dominante, devoit méprisable ceux qui s'en excluoient.

Cette foi dans peu s'étendit à tout; dans la politique, comme dans les autres affaires de la société civile, on crut sans voir; & on se détermina sans connoître. Cet

l'effet fut produit par de simples autorités. Quelques hommes parlerent, & la raison se tut. Par-là l'esprit humain se trouva dégradé.

Le plus grand mal fut la révolution que cette institution causa dans les mœurs: des vices énormes prirent la place des vertus payennes. Les Grecs, les Romains, & généralement tous les peuples que les Chrétiens appellent idolâtres, avoient toujours distingué le sacerdoce de l'état politique. Ces deux puissances, qui avoient chacune leurs vices particuliers, étoient séparées: mais lorsque sous les papes elles furent confondues, les mœurs furent aussi corrompues.

Jamais l'ancienne Rome, dans sa plus grande dépravation, n'avoit imaginé des scélératesses de l'ordre de celles que Rome Chrétienne fit éclorre dans le monde. Une complication de crimes énormes, une noirceur raisonnée, une méchanceté réfléchie, se répandirent par tout.

Cependant l'empire Romain subsistoit toujours; mais ses Empereurs s'étoient fait baptiser; ce qui avoit achevé de ruiner leur puissance. Ils avoient divisé l'empire en deux branches: l'une embrassoit l'orient, l'autre l'occident. Depuis

ce tems là ils étoient si foibles, que sans le secours des causes secondes qui les soutinrent pendant plusieurs siècles, ils eussent succombé d'abord.

L'histoire de l'Europe, n'est plus une suite de celle des Grecs & des Romains qui avoient dominé sur l'univers; mais celle de quelques petits usurpateurs qui se disputoient foiblement des droits sur des états, pour la jouissance desquels eux & les possesseurs n'avoient point de titres.

Pendant plusieurs siècles, les mémoires de cette partie du monde deviennent un cahos impénétrable. On y voit des Princes généreux, magnifiques, grands hommes d'état, courageux, intrépides pendant une partie de leur vie, devenir dans l'autre, craintifs, timides, foibles, & presque stupides: les peuples eux-mêmes suivent ces révolutions. Ils ne sont jamais dans un siècle, ce qu'ils ont été dans un autre.

Les différens états de l'Europe se forment à la hâte, & comme ils peuvent. Tous veulent se gouverner par les maximes de cette puissance Romaine dont le phantôme existoit toujours. La naissance de l'Europe moderne est un spectacle surprenant. Ce n'est point par une convention unanime des peuples qu'elle se forme; la fortune seule préside à cet événement.

L E T T R E X X X V .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Lion.

JE parcours, depuis le matin jusques au soir, les manufactures de soie, dont cette ville est remplie, je suis continuellement dans le damas; je marche sur le velours; car Lion est fait de soie, les maisons sont de gros de Tours.

On voit ici fort peu de laboureurs, tous les citoyens sont ouvriers. Quarante-mille habitans, qui pourroient faire du pain, font du taffetas.

On dit que Lion est l'œil droit de la France. Pour moi, je crois que cet œil-là est louche, & que c'est à cause de cela que cette monarchie voit tout de travers.

Les avantages de ses fabriques sont démontrés ici géométriquement par ceux qui ont un intérêt personnel à les soutenir, que celui qui voudroit entreprendre aujourd'hui de prouver le contraire, seroit regardé comme un homme qui auroit des

notions fausses, sur le gouvernement économique. On met toujours en avant les avantages de la main-d'œuvre ; c'est un bien, sans doute : mais il perd ce nom, lorsqu'il est mal combiné.

Chaque continent a ses productions qui lui sont particulières, & qui cadrent mieux avec son physique que d'autres. Par la position de la France, & son soleil, je trouve que sa denrée physique est la laine : elle a l'avantage dans cette denrée sur tous ses voisins. Elle n'a presque point de dépense à faire ; c'est la nature qui en fait tous les fraix.

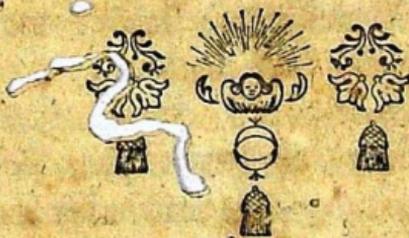
Toutes les provinces de France, à ce que j'ai appris, produisent de la laine, au lieu qu'il y en a fort peu qui donnent de la soie. Quand il faut tirer des nations étrangères la première matière de son industrie, la consommation que procure la main-d'œuvre est un mal, parceque plus on consomme, & plus l'état s'appauvrit.

Combien de petites manufactures de laine, les fabriques de Lion n'auroient-elles pas détruit ? Car il n'y a jamais deux consommations égales dans un royaume : quand l'une augmente, il faut nécessairement que l'autre diminue.

Les François vont toujours plus loin que

leurs intérêts. Un de leurs Rois avoit encouragé quelques-uns de ces établissemens dans cette ville: le dessein étoit louable, il falloit s'en tenir-là. Mais cette nation n'est pas faite pour rester à la même place; il faut qu'elle aille toujours en avant ou en arriere.

Il faudroit bien des affaires aujourd'hui, pour faire entendre à ceux qui gouvernent la France, que le trop grand nombre de fabriques de Lion est contraire au bien de l'état. Il faudroit pour cela démonter toutes les pieces du sisteme œconomique, peser les avantages de la premiere matiere avec ceux de la main-d'œuvre; calculer la valeur du travail de chaque citoyen: distinguer celui qui est le plus utile, &c. Quel travail pour des hommes d'état qui bornent leurs occupations à celles d'être ministres! On a plutôt fait de laisser les choses, comme elles sont.



L E T T R E X X X V I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

IL ne m'est gueres possible de te donner une idée juste de ce que les Européens appellent politique. Il faudroit pour cela que ton cœur fût corrompu, & que ton ame, souillée de mille crimes, eût rendu ton esprit susceptible d'une foule de ruses & d'artifices. La politique d'état est une certaine conduite mystérieuse, par laquelle les Princes tâchent de se dérober réciproquement leurs vues; c'est un vernis qu'on passe sur les affaires générales, pour leur donner une autre couleur; un masque d'état, au travers duquel on joue toutes sortes de roles. Je l'appellerois volontiers, l'art de tromper par excellence, réduit en pratique par les souverains d'Europe.

Tous les ministres d'état son obligés d'être professeurs en politique; il faut surtout que les négociateurs des couronnes connoissent à fond cette science, parce-que leur objet principal est de dérouter

ceux avec qui ils traitent ; de les faire perdre dans des détours & des labirintes, dont ils ne connoissent point l'issue ; de leur donner continuellement le change ; d'affecter beaucoup de franchise, de droiture ; de faire valoir l'honneur, la probité ; de parler sans cesse de la foi publique, du droit sacré & inviolable des gens, sans néanmoins rien observer de tout cela ; car si un négociateur avoit malheureusement de la vertu, il deviendroit incapable de remplir ce poste. Un Prince ne sauroit confier ses affaires à un homme juste & équitable, car il seroit tenté d'agir avec droiture, & alors tout seroit perdu. L'habileté du professeur dans cette science consiste à la cacher ; car il n'y a plus de politique, là où l'on en découvre une. Elle s'apprend à la Cour des Rois ; c'est à dire, qu'elle tire sa source du lieu-même qui devroit être le sanctuaire de la vertu ; & on l'exerce dans l'administration des affaires publiques, qui en devroient être le plus exemptes.

Comme on me vantoit beaucoup ceux qui, dans les différens gouvernemens d'Europe, s'étoient distingués dans la politique, je me fis apporter les annales de leurs vies, car ils en ont presque tous,

Après en avoir fait la lecture, j'ai découvert que ces grands politiques n'étoient que de grands scélérats, des hommes infames, noyés dans le crime. On en voit qui sacrifient tout à la passion de dominer, & qui mettent en usage, pour y parvenir, ce que la perfidie a de plus affreux. Il en est qui, pour satisfaire leur ambition, bouleversent l'Europe entière : d'autres qui emploient le fer, ou qui se servent du poison. L'un assassine son Prince; l'autre le fait mourir sur un échafaut par la main du boudreau : celui-ci désole des monarchies ; celui-là dévaste des empires. Les bandits, les scélérats, que les loix de la Chine font mourir d'une mort infame, ne sont pas capables de plus de crimes, que les politiques.

Cette science pernicieuse au genre humain ne pouvoit manquer de pousser de profondes racines, chez des peuples, où les vices d'état sont dans une sorte de vénération ; aussi l'Europe a produit plus de politiques, que le reste de l'univers ensemble.

Je ne ne connois rien de plus propre à dégrader l'humanité que son histoire politique. Si quelque chose peut inspirer du mépris pour les Européens, c'est cet en-

chaînement de forfaits inventés par elle ; on frémit en voyant cette suite de crimes réfléchis pour parvenir à son but. Les Princes ou les ministres séculiers n'eussent jamais été si méchans. On prétend que toute la politique qui existe aujourd'hui en Europe, tire son origine de Rome Chrétienne. Les Mandarins Papes, qui pour la plupart étoient des hommes de la lie du peuple, se servoient des vices, pour s'élever sur le trône de la vertu. Plus leur naissance étoit obscure, & plus il avoient besoin de détours & de fourberies pour y parvenir. Il est certain que les plus habiles scélérats qui s'y distinguèrent de tout tems étoient de cette église. Les Cardinaux firent surtout de grands progrès dans cette science d'imposture, & l'emportèrent sur tous les autres politiques de l'Europe.

Il suffit de se former une idée d'un politique, pour le découvrir. Celui qui l'est, doit être fin, dissimulé, adroit ; il faut que son ame soit toujours enveloppée, & comme concentrée en elle-même ; qu'une épaisse nuit couvre toutes ses actions ; qu'il ait à sa disposition deux ou trois visages & plusieurs physionomies ; qu'il ne dise jamais ce qu'il pense, & qu'il ne pense jamais ce qu'il dit ; qu'il soit *cruel*, & propre à sacri-

fier, s'il le faut, tout le genre humain à son ambition ; *barbare*, laissant égorger des millions de mortels ; *inhumain*, n'ayant aucune pitié de l'espece humaine ; *fourbe*, pour se conduire avec artifice ; *souple*, pour se plier aux différens caractères ; *flatteur*, pour séduire par des louanges ; *injuste*, rapportant tout à soi ; *sans foi*, abusant de tout ; *sans loi*, ne connoissant que celle de son intérêt ; *sans religion*, les faisant toutes servir à ses vues & à ses projets.

L E T T R E X X X V I I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même.

De Paris.

QUE tu es heureux, cher *Kié-tou-na*, d'habiter une contrée, d'où l'humanité & l'ordre public ont banni l'effroi & l'épouvante des guerres ! Celle où je vis à présent, ne respire que le carnage ; je ne crois pas qu'il y ait un degré de différence de la férocité des tigres qui sont dans les bois, aux peuples qui habitent ce pays. Il y a deux-cents ans que les Européens se battent, & s'égorgent sans relâche ; tout le

continent en est dévasté ; dans peu il n'y aura plus d'hommes ; on n'y trouvera que des canons & des fusils.

A mon arivée ici, je m'apperçus qu'il y avoit une grande émotion parmi les habitans ; j'en demandai la raison ; on me dit que la nation avoit plusieurs ennemis à combattre, & qu'elle faisoit deux guerres à la fois, l'une par mer, & l'autre par terre ; mais voilà tout ce que j'en pus apprendre, parceque c'est tout ce que les peuples en feroient. Les François qui sacrifient leur bien & leur vie pour l'état, ignorent toujours le sujet des guerres. On leur ordonne de prendre les armes, & d'aller au combat ; ils marchent à l'ennemi, & se font tuer. D'autres les remplacent, & se font tuer, comme ceux qui les ont précédés, sans qu'il soit encore venu dans l'esprit d'aucun d'eux de demander la raison de ces meurtres à celui qui les ordonne. On appelle cela ici de bons François, de fideles sujets. Chaque Roi de France à sa mort est entouré de dix ou douze millions d'ombres de ses fideles sujets qui se sont fait tuer pour lui dans des sièges & des batailles.

Comment les peuples pourroient-ils savoir le sujet de ces guerres, si les Princes eux-mêmes ne le savent pas ? Cela dépend pres-

que toujours d'une certaine disposition dans les esprits animaux. Si dans le nombre des souverains qui regnent, il s'en trouve un seul qui ait de l'ambition & qui soit possédé du désir de dominer, voilà aussitôt une guerre générale. Il y a actuellement dans cette partie de l'univers un homme appelé Frédéric, qui bouleverse l'Europe & qui fait couler des ruisseaux de sang; c'est que Frédéric a le sang sec, privé des parties aqueuses: voilà pourquoi tous les peuples de l'Europe sont actuellement armés les uns contre les autres.

L E T T R E X X X V I I I .

*Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Pékin.

LA science du gouvernement en Asie est une chose très simple: c'est un homme qui commande à d'autres hommes: la volonté du Prince est la loi suprême: il ordonne, & on lui obéit: voilà le gouvernement Asiatique.

C'est, dit-on, toute autre chose en Europe,

rope, où chaque constitution politique est combinée. Les législateurs ont donné comme un lest à chaque pouvoir pour servir d'équilibre à un autre. Ce n'est point le caprice qui conduit les hommes, mais la raison. On nous fait ici un portrait si avantageux de cette combinaison des pouvoirs, que j'ai quelquefois du regret de n'être pas né sous le ciel Européen; car je t'avoue que, de tous les bonheurs de l'humanité, celui de vivre sous l'empire de la raison est le plus grand.

J'attens de ton amitié, que tu me fasses un tableau exact de cette perfection de l'art de gouverner hommes, sans blesser leur liberté qu'on dit être établi en Europe.

L E T T R E X X X I X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

De Paris.

LE Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe. Quoiqu'il n'ait point de mines d'or, ni d'argent, il a des

richesses immenses. Ses trésors sont d'autant plus inépuisables qu'ils tirent leur fécondité de l'imagination de ses sujets. Ce Monarque est lui-même l'inventeur de ses facultés, & le premier créateur de son opulence. Si les guerres qu'il entreprend sont trop longues, & qu'il n'ait point d'argent pour faire subsister ses troupes, il les fait vivre avec de petits morceaux de papier; & faute de papier, il les paie avec des feuilles de chêne *. Un Prince qui fait ainsi faire servir les arbres à son ambition, ne peut pas manquer d'être grand.

Il fait penser ses peuples comme il veut; s'il leur doit mille millions, il leur prouve démonstrativement qu'il ne leur doit pas un sol, & les paie avec rien.

La soumission aveugle de ses sujets, est un autre ressort de sa puissance. Il monte comme il veut la machine de subordination; c'est l'affaire de quelques tours de plus.

Lorsqu'il veut faire la guerre, il dit à ses généraux, vous rassemblerez deux cens mille hommes, & vous irez vous battre dans telle plaine qu'il leur désigne; aussitôt les armées marchent. Et vous, peuples, vous me remettrez vos biens & enverrez à mon trésor tout votre argent, sans même

* Papier sans valeur.

vous réserver celui qui vous est nécessaire pour vivre ; & d'abord ses coffres sont pleins ; ses sujets lui donnent tout, jusques aux seuls moyens qui leur restent pour vivre.

Il n'y a pas beaucoup d'imagination, comme tu vois, à cette puissance ; elle dérive de deux ou trois ordres. Le dernier sujet de cette monarchie qui auroit beaucoup d'ambition & peu d'humanité, pourroit devenir un grand Roi. On prétend cependant que cet effort de génie ne vient pas de lui ; ses ministres l'aident à former cette grandeur, & en combinent ensemble les moyens ; ils l'imaginent, & se chargent de l'exécution.

On comteroit plutôt les grains de sable du vaste océan, que le nombre des arrêts publiés depuis un siècle dans cette monarchie. Tu penses bien qu'ils se croisent les uns les autres, & sont contradictoires à eux-mêmes ; car s'il étoient conséquents, il y auroit un système d'unité dans ce gouvernement ; & il s'en faut de cent mille contradictions, & cela soit. Un premier arrêt est presque toujours démenti par un second, & celui-ci déclaré nul par un troisième.

De ce désaveu continuel de la volonté

fouveraine, résulte un contraste qui forme un paradoxe dans ce gouvernement, que je ne saurois t'expliquer, parcequ'il ne s'accorde pas avec le reste des mœurs de la nation. C'est un point d'honneur établi en France dans la société civile, qu'un homme qui ment est regardé comme un imposteur, indigne de cette société dont il est membre, & taxé de bas: or je ne comprends pas, pourquoi le Roi de France, qui ment continuellement dans ses décrets, passe pour grand.

L E T T R E X L.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Chef sur l'Histoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris.

CHARLEMAGNE, en tirant l'Europe de l'état d'engourdissement où elle étoit, lui avoit donné une ambition qu'elle n'avoit pas auparavant. Une émulation générale s'étoit répandue parmi les nations; que-

ques-unes s'étoient élevées au-dessus d'elles mêmes.

Les Saxons avoient prévenu cette première émulation : ils étoient sortis, pour ainsi dire, de derrière la scène du monde, & avoient paru sur le théâtre de l'Europe, où ils jouoient un premier rôle. Ce peuple avoit conquis, ou, pour mieux dire, envahi des états, & étoit devenu puissant sans avoir de puissance. Ces Saxons n'avoient aucun droit sur les peuples qu'ils soumettoient, ainsi que ceux qui en avoient soumis d'autres avant eux.

Leur brigandage, leur fougue, leur ardeur, leur courage, leur avoient ouvert un chemin à la grandeur ; si l'on peut appeller de ce nom ce qui est la suite de la violence & de l'usurpation.

Les Danois avoient fait un effort sur eux-mêmes pour devenir puissans, & y réussirent du premier coup. Leurs conquêtes leur donnerent un rang dans le monde, qu'on n'auroit pas dû attendre de leur petitesse.

Les Normans parurent, & envahirent. C'étoit d'autres brigands du nord qui se répandirent en Europe, comme un torrent. Charlemagne qu'ils craignoient, les avoit contenus, tant qu'il avoit vécu : mais après

sa mort, ils se montrèrent de tous côtés. Ils n'avoient ni loix, ni ordre, ni discipline militaire: leur gloire étoit le pillage; & leur domaine les états qu'ils pouvoient usurper. Les Normands ne faisoient point de conquêtes; ils voloient les couronnes. Voilà quels furent d'abord les trois peuples dominateurs: ce qui prouve qu'il n'y avoit point de force universelle qui contint l'Europe, & que sa domination dépendoit des premiers brigans qui avoient l'audace d'usurper. Tous les autres peuples, plus timides & sans force, n'avoient point de puissance en propriété, & étoient encore à former.

La Russie, qui possédoit des pays immenses, étoit comme ensevelie dans le néant de sa grandeur. C'étoit un vaste corps sans ame. Comme elle hésita beaucoup à se faire Chrétienne, elle fut plus longtems séparée du reste de l'Europe.

La Pologne étoit soumise aux Empereurs, qui ne lui permettoient d'avoir d'autre Roi que celui qu'ils lui connoient. Non seulement la nation étoit esclave, mais même le trône. Sa foiblesse étoit grande; car la tyrannie y étoit extrême. Les nobles avoient la permission de commettre toutes sortes de crimes: ils pouvoient faire mourir leurs vassaux pour quelques onces

d'argent. Cette usage barbare subsiste encore chez cette nation civilisée. Ce peuple connoissoit si peu les moyens de puissance, qu'il ignoroit l'art de la guerre. Les loix étoient la volonté des grands qui gouvernoient arbitrairement, & ne rendoient compte à personne de leur injustice. On appelloit cette injustice alors, comme aujourd'hui, un privilege. Comme si la tyrannie pouvoit être un droit.

La Suede ne faisoit point encore parler d'elle. Si quelque puissance avoit dû s'élever à la grandeur, c'étoit celle-ci. Dans son institution elle s'étoit formée des moyens de puissance qui, bien ménagés, pouvoient faire un grand état de ce petit peuple. Le dernier sujet de la monarchie avoit le droit de travailler à sa conservation. Les paysans avoient place au sénat, entroient dans les délibérations, & veilloient eux-mêmes à leurs propres intérêts.

La levée des impôts, qui est la pierre de touche de l'administration, ne pouvoit être établie que par leur consentement. Ce peuple étoit sûr de sa subsistance, parcequ'il se taxoit lui-même, & qu'il ne donnoit à l'état que ce qu'il pouvoit lui donner. Il étoit défendu au Roi d'avoir plus d'ambition qu'il n'en devoit avoir, parceque le

peuple s'en étant réservé les moyens, il ne lui permettoit que celle qui lui étoit nécessaire. On diroit que ce peuple avoit conservé quelque idée de l'ancienne institution de la liberté Romaine, & qu'il étoit moins esclave qu'aucun autre de l'Europe. Un de ses souverains ayant voulu s'approprier une partie de leurs richesses, ils se soulevèrent contre lui, & lui firent la guerre.

La Hongrie n'étoit presque rien. Elle avoit le droit de faire des Rois; mais, si elle étoit libre par le trône, elle étoit esclave par sa propre tyrannie. Ses nobles jouissoient aussi du triste privilège de tuer leurs vassaux: aucune loi fondamentale ne s'opposoit à cet usage inhumain: ce qui prouve qu'après les grandes révolutions de l'Europe, les nations civilisées demeurèrent toujours barbares.

La Prusse, & plusieurs autres états du nord, étoient si petits, qu'on ne les apercevoit pas.

La maison d'Autriche étoit au berceau; & celles de plusieurs souverains d'Allemagne ne faisoient que de naître. Il y en avoit même qui n'étoient point encore créées.

L'Italie, depuis la décadence des Romains, étoit beaucoup déchue: sa grandeur

s'étoit évanouie avec celle de ses habitans. Un flux & reflux de peuples, l'avoient inondée tour à tour.

Il y a des continents sur la terre faits pour essuyer des révolutions d'une espece particuliere. Un vagabond appellé Romulus avoit formé Rome, des bandits la détruisirent; & un brigant, nommé Albouin, la rétablit un peu. C'étoit le chef d'une nation connue sous le nom de Lombards qui s'étoient établis dans le pays. Albouin s'y prit comme il falloit: il ne gêna point le peuple dans sa croyance; il fut permis à chacun de croire au Christ, ou de le regarder comme un imposteur: politique qui eut garanti l'Europe de bien des troubles, si elle avoit été suivie des grands monarques qui vinrent après. Les Lombards n'envahirent pas toute l'Italie: les Empereurs y dominoient toujours; mais comme ils voyageoient assez, ils nommoient à leur place un lieutenant, qui dépêchoit leurs ordres, & envoyoit leurs commandemens dans tout l'empire d'occident. Il y eut une chose chez ce peuple qui le soutint toujours un peu, même dans le tems qu'il étoit le plus affoibli; c'est qu'au milieu du despotisme d'un gouvernement le plus absolu, il conserva

toujours des sentimens républicains, tels que les anciens Romains.

L'Italie, à la nouvelle création de l'Europe, n'étoit pas si barbare que les autres peuples: tandis que les autres états du monde étoient dans l'ignorance & l'aveuglement, on favoit lire & écrire à Rome. Elle prévint la dernière extinction des sciences. Sans elle qui conserva ce feu sacré & l'empêcha de s'éteindre, il n'y auroit plus de savoir aujourd'hui dans l'Europe.

La France commençoit à se former: quoique dans ce tems-là elle n'eût pas joint à son premier domaine plusieurs provinces qui en ont fait depuis un vaste royaume, il étoit déjà grand. Il n'y avoit que ses souverains qui étoient petits. Une longue suite de rois fainéans affoiblit pendant long-tems cette monarchie, & l'empêcha de se faire jour au travers de l'Europe: ses monarques n'avoient qu'une ombre de souveraineté. A peine étoient-ils assis sur le trône. Chacune de ses provinces avoit son Roi appelé comte, chez qui la couronne étoit héréditaire, & entièrement indépendante de celle de l'état. Le sceptre n'étoit, en quelque manière, que représentatif; c'étoit une effigie de souveraineté. Les

petits Princes se faisoient la guerre entre eux, & désoloient l'état en présence du Roi, qui n'y jouoit d'autre rôle, que celui de spectateur. Il est vrai qu'il avoit le droit d'en susciter à son tour, & de troubler la monarchie, comme les autres; & dans ce cas, ses vassaux étoient obligés de lui en fournir les moyens: ce qui faisoit une suspension d'armes d'un côté, & une guerre de l'autre. Le peuple n'avoit point de subsistance assurée, parceque les troupes demandoient les campagnes.

Cette monarchie auroit péri si, du centre de sa foiblesse même, il ne s'étoit élevée une force qui la soutenoit. On avoit toujours les armes à la main: les peuples étoient guerriers par état. C'est ce qui l'empêcha de succomber.

L'Angleterre n'en avoit que le nom. Sans force, sans vigueur, sans puissance, elle passoit successivement au pouvoir de ceux qui vouloient l'affervir. Elle avoit subi le joug de plusieurs peuples sans s'en être presque apperçue; tant elle étoit accoutumée à la servitude. Les Romains, des peuples appelés Saxons, Charlemagne, & d'autres qu'on nommoit Normands, les Danois la conquirent, ou pour mieux dire, l'avoient envahie; car les brigans qui vou-

loient s'en emparer, n'avoient qu'à se présenter. On les payoit pour s'en retourner; ce qui étoit le moyen qu'ils revinssent souvent. Les Anglois se laissoient désoler dans leur propre pays, avec une foiblesse qui sert à prouver que la force & le courage des hommes tient plus à l'institution politique des états, qu'au climat; puisque son physique est aujourd'hui le même, & qu'il n'y a que son gouvernement qui ait changé.

L'Espagne étoit si foible que des peuples des venues d'Afrique en firent la conquête, & ne laisserent à ses habitans que la liberté de se cacher dans des rochers. Les auteurs Européens donnent des raisons assez vagues de cette impuissance; mais je crois que la véritable est que les Espagnols, qui ont naturellement l'imagination très vive, furent plus superstitieux que les autres peuples d'Europe, lorsqu'ils eurent adopté, comme eux, une religion remplie de pratiques & de cérémonies; ce qui diminua leur force & leur courage. Cependant il sortit de dessous terre un chef qui les excita par son exemple à être braves. Ce chef pouvant être souverain, ne voulut plus être sujet: il refusa le tribut que la nation payoit aux vainqueurs. C'est à lui que les

Annales de l'Europe font commencer les Rois du rit Chrétien; mais en lisant ces Annales, il faut faire plus d'attention aux choses, qu'aux mots.

Les Empereurs qui avoient hérité de la puissance de tout l'univers, étoient les plus pauvres princes du monde: ils ne possédoient presque point de domaines en propriété; la seule richesse qui leur restoit sur la terre, étoit leur nom.

Le nord de l'Europe qui avoit détruit ~~tous les~~ peuples du midi, étoit toujours barbare. Après avoir ravagé l'Europe par ses invasions, fatigué de ses conquêtes, il paroïssoit avoir besoin de repos.

La Suisse commençoit à mouvoir.

La république de Venise s'étoit formée: le commerce & les brouilleries de religion & de l'Europe, lui avoient donné une puissance; mais elle n'étoit redoutable à personne.

Genes s'étoit un peu agrandie, & tous les autres petits états avoient suivi le mouvement général; ils étoient sortis de leur néant où les Grecs, les Romains, & ensuite les barbares les avoient retenus.

Mais tous ces états naissans avoient toujours été agités. Je trouve que jusques à

la naissance du Christ, les sectes payennes n'avoient point causé de guerres chez les hommes. Les peuples n'avoient point fait de leur croyance un objet de division: mais les Chrétiens se battirent toujours pour ce qu'ils devoient croire.

On trouve dans cette église plus de cent manieres d'adorer Dieu. On défigure tout, jusques à l'existence de Dieu, pour laquelle on dispute sans cesse.

Dans les premieres querelles sur le dogme Chrétien, il fut question de savoir si l'on mangeoit & si l'on buvoit réellement la divinité; c'est à dire si l'être suprême se digéroit & devenoit un excrément. Il est impossible d'avoir pour la religion cette vénération qui lui est nécessaire, lorsqu'on l'avilit ainsi par des termes méprisables.



L E T T R E X L I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na.*

De Paris.

LA science des révolutions de l'Europe est réservée ici à une classe de docteurs, qu'on appelle politiques; ils en donnent leçon pour de l'argent, car tout se vend ici, jusques aux intérêts des Princes.

A mon arrivée à Paris, je louai un de ces docteurs, pour m'instruire de la cause des sieges & des batailles qui désolent maintenant cette partie du monde. Ce savant fit apporter chez moi deux ou trois cens volumes, où étoit contenu, disoit il, le sujet de la guerre présente. Je lui demandai, s'il n'avoit pas une méthode plus courte, attendu que je serois probablement à Pékin, avant que d'avoir pu lire ma première leçon. Il s'engagea de m'initier dans les misteres de la politique par un chemin plus abrégé; & pour être plus court, il ne remonta pas plus haut qu'à la création du monde.

Dieu, dit-il, forma l'homme & la fem-

mé, qui se firent d'abord la guerre; voilà l'image de celle des nations.

Après une assez longue succession de siècles, pendant lesquels différens peuples avoient désolé plusieurs fois la terre, les Egyptiens, & après eux, les Grecs parurent. A la suite de ceux-ci, l'univers vit naître les Romains qui pillèrent le monde: ils firent la conquête de toutes les nations; mais ayant été écrasés sous le poids de leur grandeur, tous les souverains qui se formèrent du débris de leur puissance, se firent la guerre, pour savoir qui devoit être le premier usurpateur.

Pendant qu'ils se disputoient les dépouilles des Romains, il parut sur la terre un autre querelleur, nommé Charlemagne, qui les subjuga tous. Après celui-ci, on vit d'autres aventuriers qui se disputèrent encore: les violences continuoient toujours. On fit des droits de ce qui n'étoit que des usurpations, & on se battit continuellement, pour posséder légitimement ce qui ne pouvoit l'être que d'une manière illégitime.

Enfin, au milieu du siècle passé, il vint au monde, un Prince Chrétien, auquel les uns donnent le titre de grand, & les autres celui de petit. (faite bien attention à ceci,

ci, car c'est la clef de notre politique moderne;) qui enchérit sur cette usurpation universelle. Il envahit des provinces, brula des états, & disposa de vastes monarchies en faveur des siens; il passa soixante ans à faire des sieges & à donner des batailles; & brouilla si bien les cartes, que depuis ce tems-là, il a fallu toujours négocier ou se battre: Voilà pourquoi, me dit-il, la guerre est allumée maintenant en Allemagne.

Ce que vous me dites-là, dis-je au professeur, me paroît clair; mais je vous avoue cependant que je n'y comprends rien. Ne pourriez-vous pas m'expliquer les querelles présentes des Princes Chrétiens d'une manière plus laconique? Oui, je le puis, me dit-il; & pour vous le prouver, je n'en rapporterai l'origine qu'à deux ou trois mille ans: aussitôt; il s'exprima ainsi.

Romulus, ayant fondé la ville de Rome, créa un sénat. César détruisit sa puissance, & réunit en lui toute l'autorité de la république. Les autres Césars qui vinrent après lui, continuerent à se l'approprier, & fondèrent un empire. Cet empire est passé en pièces & en lambeaux, dans nos tems modernes, à une maison Européenne que vous ne connoissez pas; car vous autres Chinois

n'avez d'idée que des anciennes chronologies, & celle de cette maison est presque toute neuve.

Charles six du nom, dernier descendant par mâles de cette famille, avoit une belle province qu'un Prince voisin enleva à son héritière: celui-ci craignant qu'on ne la lui enlevât à son tour, prit les armes en tems de paix, & fit une invasion, par précaution, sur un monarque voisin, dont il abîme les états, pour le mettre hors d'état de lui nuire.

Je comprends par cette invasion, dis-je en cet endroit au politique, qu'il devoit y avoir une guerre entre ces deux puissances: mais ce n'est pas de celle-là dont je veux parler, je voudrois connoître l'origine de celle de la France. Et c'est cela-même que je vous explique. Ah! j'y suis maintenant: la France voulut sans doute profiter de la division de ces deux maisons, pour s'approprier, elle-même, cette province? Non, ce n'est point cela: de quelque côté que panchât la balance, la France ne pouvoit profiter d'un pouce de terre en Allemagne. Pourquoi donc a-t-elle pris les armes? Je vais vous l'apprendre: c'est pour faire une diversion. Qu'appellez-vous, lui dis-je, une diversion? C'est mettre une

armée considérable sur pied, l'entretenir à ses dépens, détruire ses finances, se battre pour les autres, & épuiser l'état de sujets. Puisqu'on perd tant d'un côté, qu'est ce qu'il y a à gagner de l'autre ? Rien, reprit-il. La puissance qui fait diversion, n'en doit attendre que sa propre ruine : mais la politique des cabinets d'Europe le demande ainsi.

Est-ce que la France, lui dis-je, fait aussi la guerre avec l'Angleterre par diversion ? Non ; il y a un sujet bien réel, & vous ne vous étonnerez pas qu'il se soit versé tant de sang de part & d'autre jusques ici ; car la cause est bien importante. Il s'agissoit en Amérique de quelques arpens de terre, habités par des tigres, que les François & les Anglois défendent comme des lions.

Je remerciai mon maître, dès la première leçon ; car je crois qu'on n'en a pas besoin dans une science aussi claire & si convaincante, que la politique Européenne.



L E T T R E X L I I .

*Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin
Cham-pi-pi.*

De Pékin.

TA lettre sur la politique a si fort indisposé notre sublime Empereur, que sur le champ il a fait publier l'ordonnance suivante.

„ Ordonnance du grand Empereur de la
„ Chine

„ Nos prédécesseurs s'étant prévenus
„ en faveur des connoissances Européennes,
„ nes, ils permirent aux mathématiciens
„ Chrétiens de s'établir dans la capitale
„ de notre Empire; mais ayant été pleinement
„ informé par notre mandarin
„ *Cham-pi-pi*, que les Cours Européennes
„ sont infectées aujourd'hui d'une science
„ abominable, qu'on appelle politique,
„ que notre dit mandarin définit *l'art de
„ tromper par excellence réduit en pratique
„ par les Princes*: nous ordonnons ce qui
„ suit.

„ Attendu que les mathématiciens Européens
„ auroient pu imbiber plusieurs

„ de nos fujets de maximes pernicieufes,
„ Nous ordonnons,

„ Qu'aucun de nos miniftres, dans
„ l'adminiftration des affaires publiques
„ ou particulieres, n'emploie ni détours,
„ finesses.

„ Que la rufe & la duplicité foient
„ bannies de toutes les négociations.

„ Si après la publication de la préfente,
„ il fe trouve de nos fujets qui aient
„ malheureufement adopté les maximes de
„ de cette déteftable science Européenne,
„ qu'on nomme politique, ils en feront
„ leur déclaration, à un Mandarin que
„ nous avons établi à ce fujet, & qui
„ nous en fera auffitôt fon rapport.

„ Dans le cas que ces mêmes fujets les
„ aient adoptées, ils en feront leur ab-
„ juration publique.

„ Tout fujet en place, qui aura em-
„ ployé des détours & des finesses, pour
„ réuffir dans ce dont nous l'aurons chargé,
„ au lieu de paffer pour habile, ne fera
„ réputé auprès de nous que pour un
„ fourbe; ce qui eft le vice ordinaire
„ des hommes, qui n'ont ni génie, ni
„ capacité.

„ Et pour que les affaires d'état con-
„ fervent cette candeur & cette honnê-

„ teté qui leur sont nécessaires, nous dé-
„ clarons expreffément, que ceux à qui
„ nous avons confié quelques branches de
„ notre pouvoir, & qui feront convain-
„ cus de s'être écartés des maximes de
„ la religion, de l'honneur & de la pro-
„ bité, perdront auffitôt leur caractères,
„ & leurs emplois.

„ Si entre deux ministres qui négoc-
„ cient ensemble, l'un peut prouver que
„ l'autre lui en ait imposé par des dehors
„ faux & trompeurs, & qu'il ait pensé
„ tout le contraire de ce qu'il a dit, il
„ fera démis de sa charge immédiatement.

„ Si on lit à la tête de quelque livre ;
„ *Maximes politiques*, ce livre sera brulé
„ incontinent, fans aucun autre examen.

„ Défendons, en mémé tems, à tous
„ nos fujets de lire aucun de ces écrits,
„ sous peine de punition à nous arbi-
„ traire.

„ Nous avons conçu tant d'indignation
„ contre cette détestable science, que
„ nous ordonnons que tout politique à
„ l'avenir soit puni de mort.

„ Et pour éviter toute équivoque, &
„ qu'on ne puisse point prendre le change,
„ sur ce qu'en Europe on appelle de ce
„ nom, nous ordonnons que toutes les

„ négociations d'ores-en-avant seront en-
 „ tendues à la lettre ; c'est à dire , que
 „ lorsqu'un agent public aura dit dans une
 „ affaire capitale , *cela sera ainsi* ; il ne
 „ puisse y avoir aucune raison sous enten-
 „ due , pour que *cela puisse être autrement*.
 „ Nous déclarons que , si après la publi-
 „ cation de la présente , on découvre quel-
 „ que professeur en politique , qui l'en-
 „ seigne à nos sujets , après en avoir été
 „ convaincu , il soit condamné au dernier
 „ supplice Chinois ; c'est à dire d'être cou-
 „ pé en dix mille pieces , &c."

L E T T R E X L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi , au Maître des
 Cérémonies Kié-tou-na , à Pékin.*

De Paris.

Tout se vend à Paris , excepté les com-
 plimens qu'on se donne pour rien. Il
 y a ici une formule de mots fades & étu-
 diés , que chacun fait par cœur , & qu'on
 distribue à tout venant , sans distinction
 d'âge & de sexe. Cette faveur a une ori-
 gine : les grands la tirent de la Cour ; ceux-

ci la font passer aux nobles qui la distribuent en suite au peuple.

C'est une suite du gouvernement monarchique absolu. On doit le regarder comme un hommage que le despotisme paie à la liberté.

Les François ne font pas assez méchans pour se corrompre par des crimes & des trahisons, il se séduisent par des paroles douces & flatteuses; car dans tous les gouvernemens, il faut que les vices de la constitution aient leurs cours.

La froideur des François à cet égard, va jusques à l'insipidité. Je ne connois rien de plus tuant pour un étranger franc & sincere, que de passer sa vie au milieu de gens qui font profession ouverte d'une politesse étudiée, & qui sont toujours montés sur le cérémoniel; qui n'est autre chose qu'un mensonge perpétué. J'aimerois encore mieux à cet égard une honnête rusticité.

J'ai manqué de périr ici à l'abordée d'une foule de complimens qu'il m'a fallu essuyer depuis que je suis dans cette ville. Ceux qui ne connoissent pas le terrain, prennent ces façons & ces manieres pour quelque chose, tandis qu'elles ne sont rien.

L E T T R E X L I V .

Le Même au Mandarin Cato-yu-se, à Pékin.

De Paris.

IL y a huit jours que je ne fors point de de ma chambre; j'y suis détenu par une migraine affreuse. J'ai gagné cette maladie à un divertissement public, qu'on appelle ici l'opéra. C'est un concert d'instrumens & de voix, qui chantent les tourmens des hommes. Les Européens sont si gais, qu'ils mettent de l'enjoûtement jusques dans les choses les plus tristes.

Il ne m'est gueres possible de te donner une idée juste de l'opéra François. Imagine-toi quatre-vingt démons, à qui on donne le nom de musiciens, qui chantent presque toujours tous à la fois, accompagnés d'autant de violons, flûtes, hautbois, clairons, tambours, trompettes, timbales, & autres instrumens, dont j'ignore les noms. On prend ce divertissement chez un Prince du sang royal, qui doit être fort pauvre, car on lui fait l'aumône à la porte.

Le temple de l'opéra est dédié à une ancienne divinité appelée Orphée, qui vraisemblablement chantoit bien autrefois ; mais dont la voix a beaucoup vieilli à force de siècles. Aujourd'hui ses sectateurs ne font que hurler. Il faut néanmoins que les misteres de cette divinité soient dans une plus grande vénération chez les François, que ceux du Christ ; car la plupart des pagodes de Paris sont désertes, au lieu que l'opéra est toujours plein.

Ce spectacle (c'est le nom qu'on lui donne) est d'une constitution si foible, que la moindre chose peut suffire, pour le faire tomber en syncope.

Il n'a point encore vu le soleil depuis qu'il est au monde. On prétend que le grand jour lui est si pernicieux, qu'un seul de ses rayons suffiroit pour détruire son enchantement.

Sa salle, qui n'est pas des plus vastes, est entourée de tribunes. Il n'y a point d'espace vuide : les fideles de l'opéra ont des niches jusques au dessous des toits. Toutes les tribunes & les autres places ont pour point de vue une charpente de la largeur de la salle dans le fond, élevée de terre d'environ cinq pieds. C'est là le pays de l'opéra.

Pour que ce divertissement fasse une grande sensation, il doit rendre malade : un opéra François est dans sa perfection, quand il renvoie les spectateurs étourdis. Le chef-d'œuvre de ce divertissement s'annonce toujours par un grand mal de tête.

Les acteurs & les actrices, comme on les appelle, sont estimés à proportion des cris perçans qu'ils poussent dans les airs. Il y a actuellement une esclave à ce spectacle, qui fait elle seule plus de bruit avec sa voix, que six tambours & dix trompettes ensemble.

Non seulement on chante avec la voix à l'opéra, mais même avec les mains, les bras & le corps. L'acteur ou l'actrice qui se démène le plus sur cette charpente, & qui paroît être en convulsion, y est regardé comme un homme à talent supérieur. Quand cette agitation est extrême, elle peut suppléer aux grands élans du chant.

Le public fait grand cas maintenant d'une jeune esclave qui n'a point de voix, mais qui chante prodigieusement des yeux & de la tête.

Ce soir là le spectacle commença par un grand chœur; & c'est là où j'ai gagné la maladie dont je suis maintenant affligé. Un grand chœur, c'est lorsque quatre-vingt

musiciens, mâles & femelles pouffent des cris tous à la fois. Malheureusement pour moi, ce chœur là se trouva un chef d'œuvre de musique François, un morceau fini. A ce charivari succéda un moindre bruit ; une jeune esclave singulièrement vêtue parut sur le théâtre : elle vint nous faire, en fredonnant, la confidence d'une passion violente qui l'accabloit, disoit elle, de douleur : il faut sans doute qu'elle crût que nous pouvions soulager ses maux, car en nous regardant fixement, & nous adressant la parole, elle nous chanta ces paroles : *Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire, &c.*

J'étois fort embarrassé, pendant que cette esclave nous racontoit ses malheurs, de savoir quel rôle jouoit un homme qui étoit debout devant le théâtre, un bâton à la main, qu'il levoit & baïssoit à chaque instant, & avec lequel il faisoit plus de bruit, que tous les chanteurs ensemble ; & qui se démenoit comme un démon. Cet homme, me dit un spectateur qui étoit assis à côté de moi, est l'ame du spectacle : tout l'opéra consiste dans sa baguette. Les acteurs & les actrices que vous voyez devant vous, n'auroient pas un petit mot à dire sans lui ; son action leur donne la vie.

Je m'apperçus en effet que , dans le plus fort emportement des passions , ils ne perdoient pas un instant de vue le petit bâton : de maniere que , si quelque accident arrivoit à celui qui le fait mouvoir , le chanteur au milieu d'un grand air resteroit muet , la bouche ouverte , comme s'il étoit pétrifié ; le musicien & la musique obéissent à ses ordres. C'est le bâton de maréchal de France de l'opéra.

Il est presque toujours question dans ce spectacle d'un héros & d'une héroïne en amour qui , après avoir exprimé leur douloureux martire , meurent à la fin de désespoir & de douleur , Le tout suivi de son accompagnement avec la basse continue.

L E T T R E X L V .

*Le Mandarin Sin-ho-ei , au Mandarin
Cham-pi-pi , à Paris.*

De Lion.

LES dames de Lion ont une odeur de foie , qui saisit d'abord l'odorat ; elles sentent le taffetas d'une lieue loin. Leur manie est d'imiter le ton , les airs , les manieres & les allures de celles de Paris ; mais

ce font de médiocres copies de ces excellens originaux. Une femme de Lion qui a fait un voyage à Paris, est la plus impertinente créature qui existe sous la voûte du ciel.

J'allai rendre visite dernièrement à une dame qui est arrivée, depuis peu & qui, à cause de cela, ne peut plus se voir en peinture dans sa ville. Après les premiers complimens, elle me demanda, comment je trouvois Lion? Je lui répondis que je le trouvois fort agréable. „ Vous n'avez „ donc pas été à Paris, Monsieur, reprit „ elle précipitamment? Je vous demande „ pardon, Madame, il n'y a pas longtems „ que j'y étois. Quoi, me dit elle avec „ surprise, vous avez été à Paris, & vous „ trouvez Lion agréable? Et sans me donner le tems de répondre, elle passa à la „ seconde interrogation. Avez-vous été „ ici à notre spectacle? Non, Madame, „ lui dis-je. Voilà qui est heureux pour „ vous, reprit elle; car il est détestable; „ on n'y tient point; c'est quelque chose „ d'affreux. Outre qu'on n'y représente „ que de mauvaises pieces, les acteurs y „ ont un accent provincial qui n'est point „ supportable. Cependant j'ai oui dire, „ Madame, lui dis-je, que presque tous „ les acteurs sont de Paris. Cela est vrai;

„ Monsieur, ajouta-t-elle, ils en font ?
„ mais les Parisiens ne parlent pas si bon
„ François à Lion qu'à Paris.
„ Que dites-vous de nos promenades ?
„ Je les trouve charmantes. Ah ! quelle
„ différence, Monsieur reprit elle, en
„ poussant un profond soupir, de celles-
„ ci, aux champs élysés, aux Thuilleries,
„ aux palais royal ! Du moins, on y res-
„ pire un air noble, parcequ'on s'y pro-
„ mène en compagnie de seigneurs & de
„ femmes de la première qualité ; au lieu
„ que, dans nos promenades, on est suf-
„ foqué par un tas de provinciaux gros-
„ siers, qui y gênent l'air par leur respira-
„ tion. Je ne crois pas, continua-t-elle,
„ qu'il y ait dans le monde un endroit plus
„ délicieux, que les Boulevards. On y
„ voit toutes sortes de spectacles, depuis
„ le plus grave, jusques aux marionnettes.
„ Vous avez sans doute été souvent au
„ théâtre du palais royal ? Avez-vous ja-
„ mais rien vu de plus superbe, que l'opé-
„ ra ? Tout y est d'un brillant étonnant ;
„ il n'y a pas jusques aux garçons de théâtre
„ qui n'aient l'air majestueux. Il faut con-
„ venir que ce spectacle est rempli mainte-
„ nant de talens supérieurs, tant pour le
„ chant, que pour la danse. Mademoiselle

„ Chevalier m'enleve par la douceur de sa
 „ voix. Mademoiselle d'Avos me charme
 „ par le tendre & le pathétique de son chant.
 „ Je suis affectée par la voix de Poirier,
 „ & attendrie par celle de Lambert. Ma-
 „ demoiselle Carville me surprend par sa
 „ danse vive, légère & enjouée: ce n'est
 „ pas une de ces danseuses maigres & flu-
 „ tées, qu'on perd sur un théâtre; elle est
 „ comparable aux monumens anciens; on
 „ diroit voir danser une pyramide d'Egyp-
 „ te. La Lionnois est légère; elle brille sur-
 „ tout dans le tendre & le pathétique.
 „ J'aime à voir danser l'Anis, le maître
 „ des ballets, & non pas lui en voir com-
 „ poser; il est parfait dans sa danse, &
 „ médiocre dans ses compositions.

„ Les foires St. Germain, & St. Lau-
 „ rent sont aussi des spectacles respectables:
 „ la décence & le bon ton regnent sur ces
 „ théâtres. On ne diroit pas d'abord que
 „ leurs acteurs & actrices aient du talent:
 „ mais lorsqu'on les examine de près, on
 „ trouve qu'ils ont du mérite.

„ La comédie Française est un des pre-
 „ miers spectacles de l'univers. Quels ac-
 „ teurs, grands Dieux! Dubois est impaya-
 „ ble, la Torillière incomparable. J'aime
 „ surtout Bellecour; c'est un excellent ac-
 „ teur.

„ teur. La Gauffin me frappe dans le ter-
„ rible; la Clairon me fait pleurer dans le
„ tendre; & le Kain me fait verser des
„ larmes dans l'affectueux.

„ Le théâtre Italien m'amuse aussi beau-
„ coup. Il y a apparence que vous con-
„ noissez Carlin; Non, madame, je n'ai
„ pas cet honneur-là. Carlin, reprit-elle,
„ n'est pas fort honorant; mais il est très
„ divertissant: il joue les arlequins. Il est
„ fait à peindre; il a sur-tout un accent
„ admirable au théâtre: il parle François,
„ comme s'il étoit né à Paris. Rochart
„ chante comme un ange. Quelle étendue
„ de voix! comme elle est sonore!
„ Quelles graces! Surtout, quelles belles
„ dents il découvre au public, quand il
„ file un son!

„ A l'égard des beaux esprits, cette ville
„ en fourmille; c'est le centre des hom-
„ mes à talens: hors de Paris, point de
„ salut pour le génie. Pour moi, je fré-
„ quentois tout ce qu'il y avoit de plus su-
„ blime en savoir. Je voyois *Fréron*, *Mar-*
„ *montel*, *l'Abbé de la Porte*, & *Lattai-*
„ *gnan*. Vous connoissez tous ces grands
„ hommes, sans doute? Pas un, Madame.
„ Je suis seulement fâchée, reprit-elle,
„ qu'ils se menacent continuellement entre

„ eux, de se donner des coups de bâton :
 „ il me semble que les gens d'esprit de-
 „ vroient porter l'épée.

„ Mais ce qui rend le séjour de Paris
 „ agréable à une jolie femme, c'est la com-
 „ pagnie des beaux hommes. La provin-
 „ ce n'en fournit pas d'aussi aimables. Je
 „ me suis souvent trouvée avec le Marquis
 „ de Ville-P——. Le charmant cavalier !
 „ Il faut bien qu'il plaise, car il y a vingt
 „ ans que les femmes de Paris l'entretien-
 „ nent. J'ai soupé aussi quelquefois avec
 „ le beau de Tor... Quel air martial !
 „ Quelle beauté mâle ! Je ne fais pourquoi
 „ on dit qu'il ressemble à une fille habillée
 „ en homme.

„ La société des femmes est aussi divine.
 „ C'est pour notre sexe le pays de la com-
 „ pagnie ; il est vrai que je ne voyois que
 „ du bon. J'allois deux-fois la semaine
 „ chez la Comtesse de Monos — La Mar-
 „ quise de Marchen — il est dommage qu'on
 „ soit volé au jeu dans ces maisons ; car
 „ autrement, on s'y amuseroit parfaite-
 „ ment.”

En finissant ces mots, elle appella sa fil-
 le de chambre à qui elle demanda si Pari-
 sien étoit venu : & se tournant vers moi,
 „ C'est mon coëffeur, me dit-elle, il est
 „ de Paris ; & j'ai résolu de n'en admettre

„ aucun à mon service à l'avenir sans son
„ extrait baptemaire qui prouve qu'il est né
„ dans cette capitale.

„ Ma fille de chambre que vous venez
„ de voir, est de la paroisse de St. Ger-
„ main-l'Auxerois, & mon petit laquais
„ est né dans la rue St. Honoré. Comme
„ j'ai résolu de n'avoir aussi aucune race
„ d'animaux, qui ne soit Parisienne, j'ai
„ déjà écrit pour qu'on m'envoyât un
„ chien & un chat de cette capitale, à la
„ place de deux qui sont nés ici en provin-
„ ce, & que je veux réformer. J'ai aussi
„ mandé pour un rossignol; car les natu-
„ ralistes ont observé que les rossignols de
„ Paris chantent beaucoup mieux que
„ ceux de province. Enfin, j'espère dans
„ peu n'avoir, autour de moi, d'autre
„ bête de Lion, que mon mari.

„ Tous mes rubans sont de la capitale
„ ainsi que mes mouches, mes gans, ma
„ poudre, & ma pommade. Mes peignes
„ en viennent aussi; car vous pensez bien
„ que des peignes faits en province m'ar-
„ racheroient les cheveux: il n'y a que
„ ceux de Paris qui puissent peigner hori-
„ zontalement. J'en reçois aussi régulié-
„ rement tous les mois mes curedents; &
„ j'y ordonne mes épingles.”

L E T T R E X L V I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi , au Mandarin
Ministre , à Pékin.*

De Paris.

Les princes Chrétiens se multiplient dans tous les états , par des représentans qu'ils nomment ambassadeurs. On ne peut voyager dans aucune Cour d'Europe qu'on ne trouve un Roi de France : on compte quelquefois jusques à dix républiques de Venise sans parler des extraordinaires.

Ces coadjuteurs des couronnes jouissent de grandes prérogatives ; la plus considérable de toutes est de troubler les états pour soutenir leur rang. La plûpart des guerres ne s'allument en Europe que pour leur droit de préséance. Si les carosses de deux de ces monarques postiches s'accrochent dans une rue , il faut une bataille pour savoir lequel passera le premier ; on m'a même assuré que , si le Roi d'Espagne résidant dans une Cour étrangere , étoit dans un mauvais lieu , & que le Roi de Portugal voulût s'y prostituer le premier , il y auroit une guerre pour décider cette préférence.

C'est de cette source que naissent la plupart des divisions.

• S'il n'y avoit point d'Ambassadeur pour tranquilliser l'Europe, elle seroit plus tranquille.

Les représentans des couronnes jouissent d'un autre privilege; je veux dire celui d'être injustes.

Leur place leur donne le droit de contracter des dettes immenses, ils peuvent enlever le bien des citoyens par des emprunts considérables, & par là ruiner la veuve & l'orphelin, sans être responsables aux loix de ces crimes; & non seulement ils jouissent pour eux de cette prérogative, mais même ils l'étendent aux autres. Leurs maisons sont remplies de débiteurs & de meurtriers sur lesquels les tribunaux n'ont aucun pouvoir. Quand un méchant homme a commis une mauvaise action, il se met au service d'un Ambassadeur, & par là il élude le châtement que mérite son forfait.

C'est ainsi que les trônes qui devroient être les sanctuaires de l'innocence & de la vertu, sont l'asile de l'iniquité & de l'injustice.



L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Chef de l'Histoire, à Pékin.*

Suite des grandes époques de l'Europe.

A Paris.

L'EUROPE qui au onzieme siecle (suivant la maniere de compter des Chrétiens) auroit eu besoin de repos, pour se refaire de tant de déprédations qui l'avoient affoiblie depuis la décadence des Romains, fut plus agitée que jamais : c'est presque toujours dans la religion qu'il faut chercher l'origine de ses malheurs.

Le Christ, qui avoit voulu mourir comme un homme, fut enterré comme un mortel : on avoit creusé une fosse, où l'on avoit déposé son corps. Cet antre fit verser plus de sang que jamais la politique n'en avoit répandu : on prétendit que ce trou avoit été profané par des infideles, & il fut résolu de venger cette offense, qui, si elle en étoit une, n'étoit pas du ressort des hommes.

Des armées innombrables passerent les mers, & allerent se battre contre des mor-

tels qui, ne leur ayant rien fait, ne pouvoient avoir avec eux aucun sujet de division. Ils prirent pour étendart de cette guerre la croix, qui est chez eux le simbole de la paix : cette bannière, qui auroit dû les faire penser qu'ils étoient des Chrétiens, ne les fit pas même ressouvenir qu'ils étoient des hommes. La rage, & le désespoir les animoient. Il est remarquable que de tout tems les Chrétiens furent cruels & barbares, poussés par un motif qui devoit leur donner de la douceur & de la modération. Ils commettoient toutes sortes de crimes, en se portant à une action sainte.

Les armées qui alloient, disoient elles, venger la divinité, étoient composées des hommes les plus scélérats de la terre. La débauche & le libertinage formoient leur caractère principal. Une telle malice devoit plutôt flétrir la religion, que l'honorer. Ses premières expéditions furent sur ses propres frères : elles volèrent les Chrétiens, en allant piller les Turcs. Les violences, les rapines, les meurtres, les homicides accompagnèrent par tout ces saintes expéditions. Le tombeau du Christ fut le prétexte des viols & des assassinats.

Rien ne prouve mieux, je crois, cet esprit d'inconséquence qui a régné de tout

tems en Europe, que ce qui arriva alors. Les Mahométans faisoient eux-mêmes la guerre aux Chrétiens, & les attaquoient dans leur propre pays, non pas pour des reliques, mais pour devenir puissans; & les Chrétiens ne prenoient point les armes contre ceux-ci, tandis qu'ils alloient se croiser dans leur pays contre ceux qui ne les attaquoient pas.

L'Europe étoit à la veille de devenir esclave: au lieu de réunir ses forces pour travailler à sa propre défense, elle alloit au loin faire le siege d'un tombeau. Trois ou quatre armées innombrables périrent d'abord par la faim, la soif, & les autres inconvéniens qui accompagnent les entreprises mal combinées.

La manie des croisades qui, dans le commencement, avoit été celle de quelques aventuriers, devint la folie des guerriers & des conquérans. Alors l'Europe s'affoiblit nécessairement, parceque tous les princes prirent part à ces expéditions.

Jérusalem, qui faisoit le sujet de cette guerre, fut prise. Les Chrétiens se firent maîtres du tombeau qu'on dit être celui du Christ. Il en couta un million d'hommes à l'Europe, pour une ville qui n'augmentoit point sa puissance, & qui n'ajoutoit rien à sa religion.

Les guerres des croisades furent de l'invention des Papes. C'étoit pour eux un moyen d'élévation ; car ils ne pouvoient s'agrandir , qu'en diminuant la puissance universelle. Il falloit tout abîmer , pour établir leur pouvoir. Les chefs de l'église Chrétienne montrèrent dans cette occasion , qu'ils avoient moins pensé aux affaires du ciel , qu'à celles de la terre : ils envoyerent un Pape ou légat , pour prendre possession de Jérusalem en leur nom , comme Rois. Le Capitaine qui en avoit fait la conquête , n'en fut que le Duc.

De nouvelles croisades partirent , & périrent encore comme les autres. L'Europe fut presque déserte , & se trouva privée d'habitans ; car il fallut d'autres guerres , pour soutenir les premières conquêtes. Cette ville infortunée , pour laquelle on s'étoit égorgé avec une fureur brutale , retomba au pouvoir de ses nouveaux maîtres. La perte de cette place qui auroit dû faire ouvrir les yeux aux Princes Chrétiens , ne servit qu'à les leur fermer d'avantage. La fureur des croisades fut plus vive que jamais.

Cette guerre qui n'avoit d'abord été qu'une simple invitation , devint une loi

fondamentale. Tous les peuples furent taxés: il fut établi que ceux qui ne pourroient point se croiser, payeroient la dixieme partie du revenu de leurs biens. Cette loi étoit bien injuste: elle obligeoit les sujets à se dépouiller de leur subsistance, pour fournir à une guerre qui n'étoit point celle de l'état.

Presque tous les Rois de ce tems là assemblèrent de nouvelles armées qui périrent, comme celles qui les avoient précédées. Jamais il n'y eut une preuve plus convaincante que les exemples ne font rien chez les Européens.

De tous les généraux qui furent à la tête de ces expéditions, il n'y en eut que deux qui firent fortune, mais ce fut en échouant; car au lieu de descendre dans le tombeau du Christ, ils monterent sur le trône de l'empire d'orient: mais leur élévation ne servit dans la suite, qu'à faire mieux sentir leur chute.

Les historiens Chrétiens ne font monter l'épuisement de l'Europe dans cette occasion, qu'à deux millions d'hommes, parce que ce fut là le nombre des soldats qui périrent: mais ce n'est point ainsi qu'il faut calculer la dépopulation. Un vuide de deux millions d'habitans, en répandant son in-

fluence sur la propagation générale, les arts, l'agriculture & toutes les autres branches de l'administration, en doit causer un immense. Une telle déprédation sur le genre humain ne sauroit se calculer au juste. Elle n'est point encore réparée, & probablement ne le sera jamais. Il auroit fallu faire des loix de restauration; mais des Princes qui s'exterminoient eux & leurs peuples pour un tombeau, n'étoient gueres capables, après avoir fait le mal, d'y apporter le remede.

Il faudroit aujourd'hui changer tous les sistêmes; & c'est à quoi aucun des souverains ne pense nullement.

Le tombeau du Christ fut cause que l'Europe se rétrécit de la moitié. Ces guerres qui désolèrent tout, servent à prouver combien les grands événemens, tirent leur origine de petites causes. Un de ces vagabonds dont j'ai parlé, ayant été à Jérusalem, prétendit avoir reçu quelque offense de ceux qui gardoient ce tombeau: de retour en Italie, il porta ses plaintes, & aussitôt on prit les armes. Ce fut pour venger un aventurier que l'Europe perdit la moitié de ses habitans.

Les croisades ayant epuisé la Chretienité, plusieurs états profiterent de la foiblesse générale, pour secouer le joug des Emp

reurs, qui se disoient toujours les successeurs de l'empire Romain: de maniere que la liberté particuliere de l'Europe croissoit à mesure que la puissance universelle diminoit.

Plusieurs états & sociétés se gouvernerent par des loix municipales, & cette forme de gouvernement subsiste encore.

Un grand nombre de villes se liguèrent ensemble, & s'unirent d'intérêt; mais ce fut plutôt pour accroître leurs richesses, que pour augmenter leur puissance.

La plupart des peuples d'Europe chererent à élever leur grandeur sur la ruine générale: mais c'est une puissance bien foible que celle qui s'établit sur la foiblesse-même. Il n'y avoit alors dans cette partie du monde que deux pouvoirs; celui des Papes, & celui des Empereurs: ces deux chefs du monde Européen tenoient les rênes de cet univers. Les divisions des autres potentats étoient décidées juridiquement devant leurs tribunaux.

Il est remarquable que la force de ces deux puissances n'existoit nulle part. Les Papes n'avoient ni armées ni généraux: les Empereurs, à titre d'Empereurs, alors comme aujourd'hui, ne possédoient presque aucun domaine. Cependant, si ces deux puissances idéales avoient pu s'accorder, l'Eu-

rope eut aquis à la fin un état fixe: mais les Papes qui ne vouloient point de concurrents, travaillerent toujours à diminuer le pouvoir des Empereurs; & les Empereurs n'épargnerent rien pour abaïsser le pouvoir des Papes: ce qui donna le tems aux autres petits souverains de s'agrandir, & de se garantir de tous les deux.

Plusieurs états auroient pu mieux profiter des divisions de ces deux premieres puissances; mais je trouve que la plûpart des peuples alloient par élans: on faisoit un effort, & ensuite on retomboit dans une lassitude qui ramenoit les choses dans leur premier état.

Cette foiblesse produisit cependant un bien. La servitude avoit été telle que, non seulement les Rois, mais même les seigneurs particuliers avoient droit de vie & de mort sur leur vassaux: & cette tyrannie ne fut plus. Mais bientôt on ne cessa d'être esclave des seigneurs que pour le devenir des Princes: ainsi la liberté politique n'y gagna rien, & la civile n'en fut que plus gênée.

Par ce qui se passa en Italie & dans plusieurs autres continens d'Europe au quinzieme siecle, on peut juger que cette partie du monde n'avoit point de force cen-

trale. De simples particuliers, d'une naissance obscure, & souvent sans autre titre que celui d'un génie hardi, se rendirent maîtres des gouvernemens, & s'érigèrent en souverains, sans qu'aucune puissance s'opposât à leurs usurpations. Il conspirèrent; on les laissa conspirer: ils commettoient des meurtres, pour se frayer un chemin à la domination; & on ne s'y opposoit pas. Chaque Prince étoit si foible chez lui qu'il n'avoit pas la force de s'opposer à ce qui se passoit ailleurs. Les peuples d'Europe n'avoient point de protecteurs; ils étoient exposés à tous les coups que la fortune & l'ambition des moindres citoyens vouloient leur porter. Cependant l'Europe se dévelopoit un peu; ses habitans n'étoient plus si grossiers. On créa des arts; on apprit à écrire, on fit du papier; art qui devint bientôt funeste à ces peuples.

Les Européens, au commencement du quatorzième siècle, ne savoient pas encore parler. Tous leurs différens idiomes n'étoient qu'un jargon qui ne rendoit qu'imparfaitement leurs idées. Les Italiens, qui ont tout commencé dans cette partie du monde, furent les premiers qui polirent la langue; les autres nations suivirent leur exemple.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mème, à Pékin.

LE Roi de France (quoique despotique) n'est pas le premier souverain de son royaume. Un homme, qu'on appelle le Pape, y ordonne en chef & le Monarque commande en second. Il y a même des cas, où ses sujets se croient dispensés de lui obéir. Par exemple, le Roi trouve en eux une résignation aveugle, lorsque pour la moindre de ses fantaisies il leur ordonne de s'aller faire tuer; mais il rencontreroit une résistance invincible, s'il leur commandoit de manger de la viande certains jours de la semaine. La plupart aimeroient mieux devenir rebelles que d'obéir à ce décret.

Autrefois cet homme alloit plus loin; il détrônoit les Rois de France à la moindre résistance qu'il trouvoit à ses volontés. La raison qu'il alléguoit pour cela, étoit que toutes les couronnes relevoient de la sienne, & que tous les souverains du monde Chrétien étoient ses vassaux.

Parmi les sujets du Roi de France qui

reconnoissent peu son autorité, il y en a un grand nombre qui ne la reconnoissent point du tout. Ce sont les Bonzes ou moines: ceux-ci ont leur Prince légitime dont ils relevent, & à qui ils obéissent en tout aveuglement. Les moindres de ses volontés sont des ordres suprêmes; ses décisions sont des sentences sans appel: jamais le grand Turc n'eut plus d'autorité sur ses esclaves. S'il veut qu'ils changent de ville, on même qu'ils quittent le Royaume, & s'expatrient pour toujours, il n'a qu'à leur expédier ses commandemens. Cet ordre s'appelle obéissance, nom qui lui convient parfaitement; car jamais arrêt du Monarque le plus absolu ne fut exécuté plus promptement. Il est vrai que le Prince, en faisant usage de son pouvoir, peut changer la disposition du général (c'est le nom qu'on donne à ce souverain) & retenir dans le Royaume par des lettres-de-cachet ceux à qui il ordonne de passer dans un autre état.

Que dis-tu d'une puissance qui permet à ses sujets de dépendre de toute autre que de la sienne, & qui a besoin d'user de violence pour faire valoir son autorité?



L E T T R E X L I X .

*Le Mandarin Sin-ho-ei , au Mandarin
Cham-pi-pi , à Paris.*

De Lion.

LE commerce se fait ici , par une espece de prestige. Les plus grandes entreprises sont fondées sur un talisman qui consiste dans un petit bout de papier ; il ne contient que deux lignes , & l'enchantement est dans un mot.

Avec une valeur intrinseque de trois deniers tournois de papier , un Lionnois va acheter pour trois millions d'effets. Cette valeur idéale peut lui donner un grand nombre de choses réelles : il est vrai que , pendant le fort de l'enchantement , & lorsqu'on croit le talisman le mieux établi , il tombe , sans qu'on puisse en prévoir la raison. Alors trois millions redeviennent trois deniers. Son changement subit est un second enchantement. Ce papier talisman n'est pas moins surprenant dans sa chute , que dans son élévation : on voit de ce papier ici , qui , après avoir fait une figure considérable sur la place , tombe dans un

M

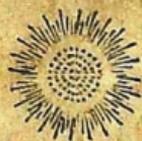
tel discrédit, qu'il ne pourroit pas procurer une aune de ruban.

Les Européens se gouvernent par des mots ; l'arrangement de quelques syllabes réglent chez eux, toutes les affaires de la société. Un Chrétien qui emprunte une somme d'argent à un autre, & qui pour garant de la somme lui engage sa religion & sa foi, est le maître de ne pas tenir sa parole ; du-moins la loi ne l'y oblige point : son honneur & sa probité ne sont pas réputés de meilleurs garans. Par exemple, si un négociant qui emprunte une somme à un autre, dit en s'engageant avec lui, je paierai par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le ciel & sur la terre, &c. cela ne l'engage point : mais s'il écrit, je paierai par *cette de change*, alors, il n'en peut plus revenir, & c'est une sentence qu'il a portée contre lui-même.

Cela s'appelle ici la conservation : je ne fais point, si on ne devoit pas la nommer la destruction ; du-moins plusieurs familles se sont ruinées de fond en comble, & d'autres ont été réduites à la mendicité, pour avoir écrit ce mot. Aucun ne peut se soustraire à la tyrannie du mot *change* : on feroit plutôt absous d'un libelle diffamatoire contre l'état. Les Lionnois sont si jaloux

de leur conservation, qu'ils feroient arrêter le Roi, pour la conserver. Que dis-je ? Je crois que, si le pere éternel lui-même avoit tiré une lettre de change sur Lion, & qu'il n'en envoyât pas les fonds du ciel, ils l'y contraindroient par corps. On dit pour raison, que les affaires du commerce étant momentanées, il faut que ces engagemens soient payés au tems : cependant non seulement la prison ne paye point, mais même elle n'accélere rien ; outre que la liberté des citoyens doit être plus précieuse à l'état, que la facilité du commerce.

Il y a quatre tems dans l'année, où ce peuple-ci devient furieux ; il y est agité d'un démon qu'on nomme paiement. On pourroit appeller ces tems d'agitation, *Les tourmens des Saints, la rage des Rois, la fureur de Pâques, & les délires d'Août*, du nom de leurs foires.



L E T T R E L.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Chef de l'Histoire à Pékin.*

De Paris.

J'ALLAI voir ces jours passés l'hôtel des invalides ; c'est un tombeau superbe où sont ensevelis les militaires que le canon n'a pas achevé de tuer.

Les cadavres qui y reposent, ne sont pas entiers : aux uns il manque un bras, aux autres une jambe ; car pour y recevoir les honneurs de la sépulture, il faut être mutilé. J'y vis cependant une infinité de ces morts qui se portent fort bien ; du moins ils mangent & boivent, comme des hommes très vivans. Ceux-ci sont des officiers à qui il manquoit cinq ou six campagnes, pour terminer la carrière de leur gloire, & qui viennent la finir dans le réfectoire de cet hôtel,

Cette institution n'est pas privée de régle-ment ; la législation y a pourvu, elle a fait de cette retraite militaire un couvent de Bonzes. Ces moines invalides, à l'exemple des autres monasteres, ont quatre

grandes occupations marquées par l'ordonnance de l'établissement. 1. Être oisifs; 2. fumer la pipe; 3. prier Dieu; 4. manger & boire. C'est ainsi qu'ils passent de ce tombeau à un autre qui est dans le même hôtel, où ils sont enterrés pour la seconde fois.

Ce plan est beau, c'est dommage qu'il ne soit que commencé. La France qui fait sans cesse la guerre, a continuellement six fois plus de blessés, que cet édifice n'en peut contenir: il n'y a qu'un petit nombre d'élus qui entre dans le paradis de l'hôtel des invalides; tous les autres restent à la porte.

Les plus grands établissements des Rois de France sont très petits. Celui des invalides n'a point été taillé sur la mesure générale des besoins de l'état; cette dépense royale n'a porté que sur l'accessoire, elle a oublié le principal. Le Prince superbe va avant le Roi patriote. On a prodigué plusieurs millions de livres à la construction de l'édifice; il falloit les employer à loger un plus grand nombre de citoyens devenus invalides. Presque tous les monumens de l'Europe sont marqués au coin de l'ostentation.

L E T T R E L I.

*Suite des grandes Epoques de l'Europe,
à Pékin.*

De Paris.

L'EUROPE qui, du tems des Romains, n'avoit qu'un maître, se vit divisée en une infinité de petites monarchies. On n'y comptoit pas moins de cent souverainetés * indépendantes les unes des autres: c'étoit autant de constitutions qui s'entrechoquoient ensemble, & dont les préjugés particuliers menoié à des guerres générales. Les premiers maîtres du monde régnoient sur des millions innombrables de sujets; ceux d'Europe dominoient sur quelques centaines d'hommes. On vit des princes qui auroient pu mettre leur Royaume dans leur palais, & des états dont la population universelle se réduisoit à trente personnes, y compris le monarque.

Cette division générale multiplia les troubles à l'infini: parceque, parmi les Rois, les querelles sont toujours relatives au partage de la puissance universelle.

* Y compris les principautés ecclésiastiques & les Abbayes souveraines d'Allemagne.

S'il n'y a qu'un monarque dans un continent, il n'y aura point de guerre; si on le divise en deux souverainetés, il y aura une guerre; & si on le partage en cent, il y aura cent guerres.

Les historiens des Chrétiens cherchent la cause de ces combats continuels qui, depuis la décadence de l'Empire Romain, désolent l'Europe; elle est dans sa division.

Depuis Charlemagne toutes les Batailles se donnerent pour les limites: chaque souverain voulut s'agrandir, & sortir des limites de son lot. La puissance qui devint la plus grande, fut celle qui se battit d'avantage: on pourroit compter le nombre des possessions par celui des Batailles: on n'eut point de repos de part & d'autre qu'on n'eût étendu ses frontieres. Toute la politique des Cours se réduisit à prouver qu'elles avoient des droits sur les états voisins, & faute de titres on opposa des armées.

Il fallut toujours se battre pour étendre son domaine, ou empêcher qu'il ne diminuât. Chaque souveraineté leva des troupes, & se mit en état d'attaquer, ou de défendre. Les Romains s'étoient battus pour la possession de l'univers; les Européens se livrerent des batailles pour quelques arpents de terre.

La guerre ne finit plus entre les souverains, parcequ'après avoir vaincu vingt ennemis, il en restoit encore quatre-vingt à combattre. Le feu des sieges, & des batailles renaissoit de ses propres cendres. L'incendie duroit toujours, parceque l'ardeur de la division ne cessoit jamais: après avoir soumis un peuple, il falloit songer à en subjuguier un autre.

L'opiniatreté des combats étoit d'autant plus grande que les progrès dans l'art militaire se répandoient géométriquement: de maniere qu'un peuple abattu apprenoit, par sa propre défaite, à reprendre de l'avantage sur celui qui l'avoit vaincu: c'étoit un retour périodique de la force à la foiblesse, & de la foiblesse à la force; ce qui rendoit les batailles éternelles.

La société générale de l'Europe ne s'accorda jamais. Le nombre en étoit trop grand pour qu'il fût possible de réunir tant d'intérêts divers. Il n'y avoit aucun pouvoir suprême qui pût les concilier, parceque la puissance étoit dans les mains de ceux qui se la disputoient.

Cent millions d'hommes, sujets au caprice de cent princes qui se jouoient de l'humanité, multiplioient les maux des peuples à l'infini, parceque leur ambition n'avoit point de bornes.

Mais comme dans les divisions de la guerre, il faut après une certaine révolution de sieges, & de batailles que la balance panche d'un côté, cinq ou six puissances soumirent toutes les autres, & les firent descendre au rang des inférieures.

L'Europe n'en fut pas mieux pour cela. Ces cinq grands états devenus puissans, continuoient à la troubler comme auparavant. Ils forcerent les petits souverains à prendre part à leur querelle, & à leur fournir des armées en qualité d'alliés, ou d'auxiliaires.

Le malheur fut pour la république universelle que, parmi ces cinq puissances dominantes, il ne s'en trouva aucune qui eût aquis assez de forces pour engloutir les autres; car si cet événement fût arrivé, toutes les guerres étoient finies: & ces peuples eussent joui du même bonheur que l'Europe goûtoit lorsqu'elle étoit province l'empire Romain.

Lorsque la plûpart des puissances furent subjuguées; il n'y eut que deux ou trois querelles politiques en Europe; mais celles-ci intéresserent toute la république du monde Chrétien.

Par tant de Monarques, il fut im-

possible qu'il n'y eût bien des tirans; ce qui engendra des divisions domestiques qui finirent par des guerres civiles. Les peuples qui étoient mal gouvernés, se comparant à ceux qui l'étoient bien, voulurent passer sous la domination des gouvernements qui avoient de bonnes Loix, ou changer celles qui étoient mauvaises. Les Princes qui avoient établi leur despotisme sur le changement de constitution, voulurent soutenir la corruption: & il arriva de là ce qui arrive toujours dans les Empires où le pouvoir arbitraire veut dominer; je veux dire, que les princes furent infortunés, & les peuples malheureux.

L E T T R E LII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se Censeur de l'Empire à Pékin.

De Paris.

IL y a dans ce Royaume trois fortes de gens. Les uns portent une épée, les autres endossent une robe, & les troisièmes, qu'on met au rang des premiers, ont au cou un demi-pied d'une toile

blanche aussi fine que celle qu'on fabrique aux Indes.

Ces gens-là se méprisent réciproquement : de manière que ces trois états, qui sont faits, dit-on, pour la tranquillité publique, se font une guerre continuelle : on a souvent essayé de les reconcilier ensemble, & d'établir entre eux une paix fixe & permanente, il y a eu pour cela plusieurs pourparlers ; mais on n'en a pas pu venir à bout, parceque la querelle naît du préjugé de chacune de ces conditions : de manière que, pour rapprocher ces trois états, il faudroit commencer par les anéantir.

Les gens d'Eglise disent que les militaires n'ont point de mœurs ; ceux-ci leur reprochent à leur tour d'être trop ambitieux, & les soldats accusent les gens de justice de n'avoir point d'équité.

On prétend que le procès sera éternel, parceque les chefs d'accusation sont fondés.

Tu dois juger de la confusion qui doit régner dans toutes les classes de la société politique, puisque ceux qui devroient maintenir l'ordre civil sont les premiers à le détruire.

On dit pour raison, (car on en donne ici à tous les abus) que ce contraste sou-

tient l'état, qui sans lui dégénéreroit en despotisme absolu. Ces corps, dit-on, en se choquant continuellement, maintiennent l'équilibre.

Si cela est ainsi, que dis-tu d'un gouvernement qui, pour prévenir sa corruption totale, est obligé de se faire une guerre continuelle?

L E T T R E L I I I .

*Le Même au Mandarin Cotaoyu-se,
à Pékin.*

De Paris.

J'ETOIS à peine guéri de la migraine que j'avois gagnée à l'opéra, lorsqu'ayant voulu me donner le plaisir de la tragédie, je me trouvai le lendemain attaqué d'une fièvre chaude avec un transport au cerveau.

La tragédie Française est un des plus terribles divertissemens qu'un mortel puisse prendre. Elle émeut; les sens sont agités; le cœur palpite; l'ame est déchirée en mille piéces. L'affliction presse de toutes parts: on se retient tant qu'on

peut; on succombe enfin à la douleur: on verse un torrent de larmes.

Je fus à peine assis à ce spectacle que deux ou trois acteurs & actrices parurent alternativement sur la scène: leur figure me surprit, car ces gens-là qui, dit-on, représentent les hommes, ne sont pas faits comme eux. Leur habillement ne ressemble à celui d'aucun mortel qui existe aujourd'hui sur la terre. La plupart avoient de longues plumes sur la tête, qui mettoient leurs visages au milieu de leurs corps. Ils portoient des casaquins qui étoient lacés par derrière, comme le corps d'une femme, & qui s'élargissoient par le bas, au haut desquels étoient attachés de longs manteaux, dont les queues qui traînoient à terre, ne finissoient plus.

On voyoit à leurs grands sabres qu'ils avoient envie de se tuer, & ensuite des'enfuir, car ils étoient tous bottés, & prêts à monter à cheval. Je découvris à leur air que chacun d'eux avoit le cœur gros de choses importantes qu'ils avoient à se dire; & qu'ils ne tarderoient pas à se quereller.

A mesure que la pièce avançoit, l'émotion redoubloit. A la fin leurs yeux s'égarèrent, leurs traits s'altérèrent. Deux surtout, l'un qui étoit habillé comme un Em-

pereur Romain, & une esclave qui étoit mise comme une reine, se distinguoient par leurs cris & leurs hurlemens. Ils se mirent à la fin dans une colere si affreuse, que je les vis écumer de rage. Le dépit, la haine, la vengeance, le désespoir, & toutes les autres passions infernales parurent tour à tour sur leurs visages.

Comme je ne pouvois concevoir le sujet de tant d'emportement, je demandai à un spectateur qui étoit à côté de moi, ce que cela vouloit dire. Les personnages que vous voyez sur la scene, me dit-il, représentent les héros de l'antiquité. Monsieur, lui dis-je, est-ce que ces héros étoient des démons? Non, me repondit-il, ils étoient des hommes.

Tu observeras, malgré la réponse du spectateur, que cela ne peut pas être; car s'il y avoit eu de tels possédés dans le monde, la police générale y eût pourvu. Elle les eût fait enfermer dans de petites maisons comme des fols, ou enchaîner comme des forcés; car la démence & la frénésie n'ont jamais pu passer pour des vertus chez les hommes.

Les sujets que la tragédie représente, ne sont pas moins frapans que la représentation. Je fremis toutes les fois que je pen-

se aux malheurs qui affligerent ce soir-là un Roi qui faisoit le sujet de la piece. Dix générations entieres ne pourroient pas verser tant de maux sur la tête d'un seul mortel. Il n'eut pas un seul instant de relâche. Au commencement même de la représentation il fut malheureux. Dès les premières scenes, les incidens, les peines & les contretens accoururent de toutes parts pour se rendre au cinquieme acte, qui dans la tragédie Françoisise est le lieu de l'assemblée générale des peines & des afflictions, & où se frappe le dernier coup de catastrophe qui écrase le héros.

On dit que les François sont si enclins à la joie qu'ils rient de tout ; ils sont bien plus portés à s'affliger, car ils pleurent de rien. Une imagination, une chimere, une idée de peintre suffit pour cela ; mais il faut que les idées soient forcées, qu'elles sortent de la nature, qu'elles représentent des passions qui n'ont jamais existé ; en un mot, il leur faut des êtres de raison. L'imagination des Européens est si usée, que le simple & le vrai ne font plus d'impression sur eux. Qu'on mette sur la scene un sujet exact, véridique, & tel qu'il en arrive tous les jours au milieu d'eux, ils le trouveront froid, insipide, & haïsseront au théâtre. Il faut pour les

émouvoir que le poëte fasse une dépense immense d'imagination, & sur-tout qu'il emploie des idées neuves, contraires aux loix du sang & de la nature; car le barbare & l'inhumain sont aujourd'hui le fort de ce spectacle. Il faut qu'un pere égorge sa fille, qu'un enfant trâme contre les jours de celui à qui il doit les siens, qu'une femme conspire contre son mari, &c.

On dit communément ici que les événemens de la scene tragique sont l'image des mœurs des peuples qui vivoient autrefois. On dit mal. J'ai lu leur histoire. Les anciens n'étoient pas faits comme ceux de la tragédie Française. Si on y voit de tems en tems quelques traits, les accessoires en sont si défigurés, que les originaux n'en sont point reconnoissables.

Cette représentation n'est pas une imitation des malheurs du monde, ce n'est pas une copie des événemens arrivés autrefois sur la terre, mais une folie moderne dont l'original ne se trouve nulle part.

L'art de la déclamation tragique en France n'a point de bornes: on le pousse ici aussi loin qu'il peut aller. Toutes les regles de la pudeur & de la bienséance en sont bannies. Il n'y a point de sexe sur la scene tragique, tous les personnages sont des furies.

ries. La douceur, & la modestie, qui sont par excellence les vertus des femmes, sont là étrangères. Une jeune princesse s'y livre à la colere & à l'emportement, comme une courtisane. Si tu voyois l'indécence de la premiere esclave de ce théâtre, lors qu'abandonnant toute retenue, elle se livre aux mouvemens qui l'agitent, tu renoncerois pour toujours à ce sexe. Celle-ci devient une véritable Alecto. Ses traits sont forcés, ses yeux s'égarant, sont teint devient pâle & livide, elle fait peur. On dit que le théâtre est une école dangereuse en France; pour moi je trouve qu'il n'en est point de meilleure pour guérir de la passion des femmes; car ce n'est point en faisant frémir les hommes, qu'on les porte à aimer. Cependant les deux premiers personnages passent ici pour des acteurs inimitables: on dit sur-tout qu'ils représentent au naturel. Pour moi, je pense qu'il y a autant de distance de leur représentation à la belle nature, qu'il y en a du soleil à saturne.

L E T T R E L I V .

*Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Pékin.

IL faut apporter tant de précautions à la Chine pour bien gouverner l'état ; le Prince a besoin de tant de sagesse, de vertu, & de lumière pour conduire l'empire, que je t'avoue que je ne comprends pas, comment en Europe, où les mœurs sont si corrompues, les peuples peuvent être bien gouvernés.

Nous croyons ici qu'il ne suffit pas pour qu'un état ne tombe point dans la décadence, que le souverain n'ait pas de vices ; mais qu'il faut encore que les peuples en soient exempts : ce n'est que par la correspondance qu'il y a de la vertu de l'empereur à celle de l'empire que celui-ci peut se maintenir.

Je t'ai déjà écrit là-dessus, & je te le repete : donne-moi une idée des gouvernemens Européens. Explique-moi quels en sont les ressorts : instruits-moi de cette science qui, dans tous les climats du monde, doit être la première de toutes parce qu'elle est l'ame de société civile.

L E T T R E L V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, à Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Paris.

U N E grande partie de la nation s'assemble ici tous les jours dans des boutiques, qu'on nomme caffés. On y prend une liqueur noire qui réveille l'imagination. Un homme qui a pris sa dose de café, a tant d'esprit, qu'il peut parler quatre heures de suite sur rien.

Parmi ceux qui s'y rendent régulièrement, on y voit une sorte de philosophes qui y passent leur vie à contempler la matière & la forme. Une table & une tasse sont le sujet de leur admiration depuis le matin jusques au soir.

Ces boutiques abondent sur tout en une sorte de beaux génies qu'on nomme politiques. Les grands hommes !. Ils décident des intérêts des Princes avec une facilité surprenante: on n'a jamais vu tant de pénétration. Ils savent tout, ils connoissent tout; rien ne leur échape. Ils démêlent les affaires les plus compliquées; ils en expé-

dient plus dans une heure, que les plus habiles ministres dans un an.

Tous les fainéans de cette capitale, ceux qui n'ont d'autre occupation dans le monde, que de parler & de s'entretenir de choses inutiles, passent les jours & une partie de la nuit dans ces boutiques; une classe d'hommes militaires, qu'on nomme chevaliers de St. Louis, mortels insipides & qui n'ont d'autre occupation que celle de raconter, y sont fourés depuis le matin jusques au soir. On m'a parlé d'un de ces chevaliers qui a vécu pendant quarante ans dans une de ces boutiques, & qui y fait encore sa résidence après sa mort. Les garçons prétendent qu'il y revient toutes les nuits, & qu'on l'entend nonchalamment demander une tasse de café. Ces boutiques sont admirables pour entretenir l'indolence du corps, & la pesanteur de l'esprit. Quand l'oisiveté elle-même auroit voulu se choisir un domicile sur la terre, elle n'auroit pas pu former un meilleur établissement.

Tous les cafés à Paris ont leurs enseignes, qui sont des espèces d'emblèmes, de ceux qui les fréquentent. Je voulus en prendre connoissance par moi-même. J'allai au café des beaux-arts, pour y faire des remarques sur ceux que cette nation a

perfectionnés. Je n'y remarquai d'autres vestiges des arts que la pendule de la boutique.

Je me rendis de-là au café des beaux esprits ; mais au-lieu de ceux-ci , j'y trouvais des Suisses. Je suivis ma route , & j'arrivai au café des beaux génies ; mais je n'y rencontrai que des Allemands. Du café des beaux génies , je passai au café des savans ; je m'aperçus d'abord que ceux qui le composoient , n'étoient rien moins que cela ; car ils étoient presque tous docteurs. Je m'acheminai au café des orateurs : pour tout Démostènes , je n'y trouvais qu'un misérable auteur qui bégayoit. Je pouffai au café de l'académie Française pour la pureté de la langue , mais je n'y rencontrai que des garçons. Enfin dans l'espérance d'aquérir quelques connoissances dans l'art de la guerre , je me fis voiturer au café militaire ; le plus expert officier que j'y trouvais , fut le premier garçon de la boutique , qui avoit servi pendant six ans en qualité de sergent dans les milices de la province.



L E T T R E L V I.

Le Même, au Mandarin Cotaoyu-fe, à Pékin.

De Paris.

J'ALLAI dernièrement au bal de l'opéra. C'est un rendez-vous public, où l'on passe la nuit à danser. On diroit que ceux qui s'y rendent soupçonnent que c'est un mauvais lieu; car ils n'y vont presque jamais avec leur visage, ils empruntent ordinairement celui d'un autre: il est même permis d'y être d'une autre nation que la sienne. Quant à moi, comme mon visage passe ici pour une sorte de masque, je n'en pris point d'autre.

Je ne fus pas plutôt dans la salle du bal, que trois Chinois m'accosterent pour me demander des nouvelles de Pékin; je leur répondis dans notre langue: mais comme ils ne me comprirent point, je soupçonnai que c'étoit des Chinois nés à Paris. Après les Chinois deux Indiens m'aprocherent, & je découvris que ces seconds n'étoient pas plus de ce pays que les premiers. A la suite de ceux-ci un Turc vint me faire la

révérence; & pour cela il m'ôta son turbin; ce qui me fit juger qu'il n'y avoit pas deux heures qu'il étoit Musulman.

Je rencontraï un moment après un sauvage de l'Amérique septentrionale, mais il étoit si poli, & parloit si bon François, que je ne doutai pas qu'il ne fût né à Versailles.

Les nations de toutes les parties du monde dansent & gambadent ensemble dans ce bal, ni plus ni moins que si toutes les danses de l'univers étoient Françaises. Un Chinois alla inviter une jeune Turque à danser un menuet avec lui, & ils s'en acquitterent si bien l'une & l'autre qu'on auroit dit que cette danse étoit originaire d'Asie.

Une esclave du ferrail de Constantinople engagea le Grand Seigneur à faire un rigaudon avec elle, & peu de tems après je vis notre Empereur danser l'aimable*.

Pour l'ordinaire une partie du haut clergé de France assiste à ce bal & en fait les honneurs. Un évêque se détacha de plusieurs prêtres qui l'environnoient, pour venir me demander comment je trouvois l'assemblée? Fort belle, Monseigneur, lui dis-je, quoi qu'extraordinaire. Et qui trouvez-vous

* Danse grave Européenne.

d'extraordinaire? me demanda-t-il. C'est, lui répondis-je, d'y voir votre grandeur.

Après l'évêque trois ou quatre moines de différens ordres m'accosterent. Avouez, me dit l'un d'eux. qu'à Pékin vous n'avez pas une assemblée comme celle-ci. Cela est vrai, lui répondis-je, mon révérend pere; car à cette heure-ci tous nos bonzes sont enfermés dans leurs retraites; & s'il y avoit quelqu'un d'assez osé pour les représenter dans un lieu aussi indécent que celui-ci; nos Mandarins chargés de veiller sur les profanations de la religion leur feroient donner la bastonade.

Me sentant fatigué j'allai me placer dans une loge; mais je n'y fus pas plutôt qu'une vestale couverte de son voile, vint s'asseoir auprès de moi: elle me tint des propos si indécens que je reconnus que c'étoit une prostituée. Quelque tems après une religieuse en bandeau blanc, & en habit noir, vint dans la même loge me proposer d'aller coucher avec elle.... Crois-tu que de semblables divertissemens ne corrompent pas les mœurs? & qu'un gouvernement qui donne les mains à un pareil rendez-vous public, soit bien policé?

L E T T R E L V I I .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Lion.

JE suis de retour d'un voyage que j'ai fait à Geneve. L'envie de voir un Européen qui passe pour le plus beau génie de son siècle, m'a fait entreprendre ce voyage.

Ce grand homme ne fait point sa résidence dans la ville qui porte ce nom; il habite un beau château qui en est à quelque distance, où il a une excellente table, & où les étrangers qui viennent l'admirer, sont admis. C'est, dit-on, la première fois, depuis le renouvellement des arts en Europe, qu'on ait vu un poëte avoir un cuisinier.

Son château a pour lui un grand avantage; c'est que sa personne y est en sûreté; car cette grande lumière est brouillée, avec toutes les lumières d'Europe. Heureusement pour lui, il s'est trouvé un petit pays neutre sur la terre, qui l'a reçu; sans quoi, il auroit peut-être été forcé de finir son existence, faute d'un local pour exister.

Son château est bâti sur le terrain de deux souverainetés étrangères qui lui sont limitrophes ; il est, pour ainsi dire, à cheval sur deux-puissances : de manière que, s'il venoit être poursuivi par quelque potentat, il n'auroit qu'à s'échapper dans une de ses chambres opposées, & il seroit aussitôt dans un pays étranger. Cela n'est pas si mal imaginé pour un écrivain, qui craint le ressentiment des Princes qui, en Europe, violent tout, excepté les frontières des états.

Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à son château : on m'annonça comme Chinois, & aussitôt les portes de son appartement me furent ouvertes. Sa vue m'effraya ; je crus voir un spectre : je n'ai jamais vu d'homme qui ressemble plus à un mort. Cette momie Européenne a à peine six onces de chair sur les os. Puisqu'il existe, il faut nécessairement que ce soit un esprit ; car il n'a point de corps. Tu t'imagines bien qu'il est vieux ; car il n'y a jamais eu de phantôme jeune.

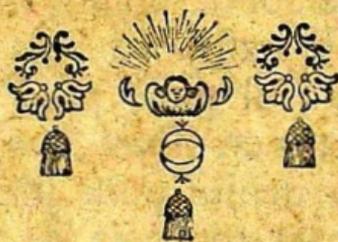
Je m'entretins longtems avec lui sur l'Asie : & il me fit plusieurs questions sur le gouvernement Chinois. Dieux ! que les grands génies Européens sont petits, quand on les examine à côté de leurs livres !

Jamais auteur ne publia tant d'ouvrages différens, & n'enfanta tant de volumes. Il est continuellement agité du démon de ses idées; il ne dort, ni ne veille; il pense. Son esprit est sans cesse aux prises avec son imagination. Il passe sa vie à éclore: il enfante souvent; mais il fait beaucoup de jumeaux; c'est le pere aux ménechmes; car sa mémoire trahit beaucoup de fois son esprit. A force d'accouchemens, il accouche souvent des mêmes productions.

Il ne laisse échapper aucune pensée; tout ce qui se présente est de bonne prise: il ne se dérobe en rien à lui-même, le public jouit de toute l'étendue de son génie. Il se laissera tout entier à la postérité: il occupera la scene du beau génie, tant que son esprit lui fournira des productions; il ne mourra, que lorsqu'il n'aura plus rien à dire.

Il est riche contre toutes les regles de la littérature. Il trafique depuis un demi siecle en génie; il passe pour un des plus grands marchans en esprit, qu'il y ait eu en Europe; il a débité pour plus de quatre-cens-mille livres tournois de ses idées aux libraires, & pour se dépêcher d'être opulent, il leur a souvent vendu deux fois la même marchandise.

Je ne te dirai rien de la république de Geneve, car mon dessein n'est pas de t'entretenir d'atômes de gouvernemens politiques Européens. La puissance de celui-ci est enfermée dans une ville, & cette ville n'a point de puissance. Les souverains qui l'environnent s'en seroient déjà saisis, si elle pouvoit contribuer à leur grandeur; mais sa conquête n'ajouteroit rien à leur pouvoir. Les Gênois ne croient ni à la messe, ni au pape; aussi sont-ils très actifs, très laborieux, & leur population très féconde. Leur génie s'est tourné du côté de l'horlogerie: leur industrie est à la minute. Ils montrent l'heure à toutes les nations Chrétiennes; on peut regarder cette république, aujourd'hui, comme le cadran de l'Europe.



L E T T R E L V I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kié-tou-na, à Pékin.*

De Paris.

LE luxe est si grand en France que cela va jusques à l'extravagance. Il jette la confusion dans toutes les classes de la société, & avec elle détruit l'ordre de la subordination extérieure. Le dernier de l'état est habillé comme le premier. L'artisan se pare de même que le bourgeois. Le bourgeois emploie autant d'emphase à sa parure que le gentilhomme. Le gentilhomme se met comme le Prince, & le Prince comme le Roi: de manière qu'il n'y a plus de conditions; cela va au point qu'on ne voit plus la différence du maître au valet, & de la princesse à la courtisane.

Ce luxe général, le croiras tu? tire sa source de la misère publique. Chacun veut affecter une richesse qu'il n'a pas, & se montrer différent de ce qu'il est. Tel qui n'a pas les moyens d'aller à pied, imagine le luxe d'avoir une voiture, & c'est parce-qu'il a un équipage qu'il manque d'une infi-

nité de choses qui entrent dans les besoins de la vie civile.

Ici le superflu marche toujours avant le nécessaire: on consent de se passer de tout ce qui est utile, pour avoir ce qui est agréable. Bientôt on ne se nourrira plus, on s'habillera. L'agriculture deviendra inutile, les arts suffiront.

Les maîtres de la politique disent que ce luxe est nécessaire, parceque dans le gouvernement d'un seul, c'est l'unique moyen de faire circuler les richesses. J'adopterois volontiers cette maxime, si la folie ne s'en mêloit pas: mais il se trouve que ce luxe outré précipite les richesses d'un côté, tandis qu'il retarde leur mouvement de l'autre: or c'est une mauvaise circulation que celle qui n'a point l'égalité & la modération en partage.

Mais quand tous les raisonnemens que l'on débite sur le luxe monarchique seroient vrais il en résulteroit toujours un défaut de subordination plus nuisible à la société, que la circulation ne lui seroit avantageuse.

Les premiers maîtres de la vie civile remarquerent que l'extérieur influe beaucoup sur l'état physique de l'homme: c'est pourquoi ils indiquèrent à chaque classe l'habillement qui lui étoit propre.

Il est certain que les loix souffrent beaucoup, lorsque les citoyens, qui devoient être habillés modestement, empruntent l'extérieur de ceux qui leur sont supérieurs par leur rang: mais c'est un défaut commun à tous les législateurs modernes de ne point concilier les loix de la politique avec les maximes de la morale.

L E T T R E L I X.

Le Même, au Mandarin Ministre, à Pékin.

De Paris.

LE Roi de France ne se mêle point des affaires de l'état; cela ne le regarde point. S'il vouloit le gouverner, le poids de la monarchie l'accableroit, & s'il le partageroit avec quelqu'un de ses sujets, cela lui donneroit un égal. Son parti est pris, il s'en débarasse entièrement; mais comme il faut que les affaires de la société politique & civile aillent toujours, il cree à sa place des vice-souverains qui se chargent du détail de la France.

Voici comment il s'y prend pour se dispenser d'être Roi. Il démonte la couronne, & divise le trône en quatre piéces dif-

férentes qui forment autant de gouvernemens séparés: cela s'appelle ici en terme d'administration des Bureaux.

Ces bureaux composent la monarchie Françoisé; ceux qui les conduisent se chargent des batailles de terre & de mer, ainsi que des finances, & des affaires extérieures.

Le bureau de la guerre a soin que les sujets du Roi très Chrétien, meurent méthodiquement dans les batailles, & que les armées détruites soient aussitôt remplacées par de nouvelles à détruire.

Le bureau de la marine a attention qu'il y ait peu de vaisseaux, & que les armées navales soient le moins nombreuses qu'il est possible.

Le bureau des finances dispose les choses, de maniere que le Roi ait beaucoup d'argent, & que les sujets n'en aient gueres.

Le bureau des affaires étrangères, fait en sorte que tout soit étranger au prince, & qu'il ne sache pas un mot de ce qui se passe dans l'état.

Cela étant réglé ainsi, chaque chef de bureau se met au travail, & tâche de remplir sa charge le mieux qu'il lui est possible.

J'oublois de te dire que ces gens-la s'appellent ici des ministres d'état.

L E T T R E L X.

*Suite des grandes Epoques de l'Europe.
à Pékin.*

De Paris.

LE quinzieme siecle offre un spectacle qui change la face de l'Europe. Je trouve que les Chrétiens se rendirent criminels de leze-divinité. Dieu en créant le ciel & la terre, divisa le monde en plusieurs parties, séparées par des mers immenses. Il avoit caché des peuples, pour ainsi dire, derriere le globe, afin qu'ils n'eussent sans doute aucune communication avec ceux qui habitoient le centre: car s'il eût voulu que tout le genre humain ne formât qu'une société, il l'eut rapproché d'avantage. Il est à présumer que les vertus des uns ne pouvant être les vertus des autres; ni la religion de ceux-ci, la religion de ceux-là, il les avoit ainsi séparés.

Quelqu'envie que les Européens eussent eu de porter partout l'épouvante & l'effroi, ils avoient été forcés de borner leur fureur à eux-mêmes. Il n'y avoit point de chemin tracé sur l'océan; un Italien découvrit

la bouffole; dès-lors il n'y eut plus de nations cachées dans le monde.

Le Prince Henri, fils d'un souverain, dont les états n'étoient pas plus grands que la moitié d'une de nos médiocres provinces, entreprit de pénétrer le reste de la terre, & de s'en rendre le maître à titre de découverte. Les historiens d'Europe qui prennent presque toujours les vices pour des vertus, l'appellent philosophe; & presque tous les Mandarins auteurs lui donnent le titre de grand, sans doute parcequ'il fit de grandes choses: mais on n'est grand que parcequ'on fait de bonnes choses. S'il avoit été un philosophe sage, il eut prévu que les hommes, qui jusques-là avoient abusé de tout, abuseroient encore de cette découverte.

Ceux qui avant ce prince s'étoient exposés aux fureurs des flots, avoient découvert la fin du monde, qu'ils avoient fixée à certains degrés du tropique des Européens; mais Henri fit voir que ce n'en étoit-là que le commencement. Ses pilotes forcerent cette barriere, & se trouverent tout d'un coup dans un autre univers. On vit, pour la première fois, des hommes d'une espece nouvelle, qui faisoient peur, car ils étoient noirs depuis les pieds jusques à la tête. On découvrit un autre

firmament, des monstres, & des plantes nouvelles.

Ces découvertes eussent fait la gloire du monde Chrétien, si on les avoit faites pour rendre les peuples heureux: mais dès les premières leçons les Européens corrompirent cette nouvelle humanité. Ils ne prirent tant de peines, que pour communiquer le venin de leurs passions à des hommes qui étoient d'autant plus heureux, qu'ils n'avoient qu'une affaire qui étoit celle d'être tranquilles.

On doubla un cap qui devoit frayer un chemin - au tour de l'Afrique, qu'on appelle de *Bonne Espérance*; nom qui trompa depuis tout le monde. Il fallut d'abord se battre avec ces nouveaux hommes pour leur arracher des épiceries & d'autres drogues, dont on s'étoit passé jusques alors. On commença par changer le sang des Européens contre des denrées: mais ce ne fut là que le commencement des premières entreprises. On forma bien d'autres desseins, lorsque par d'autres découvertes, on soupçonna le globe plus grand; qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Jusques-là les guerres des Chrétiens s'étoient faites de proche en proche, parcequ'elles avoient eu l'Europe pour limi-

te. Un chétif mortel voulut leur donner une plus grande étendue. Bien des siècles avant lui, un conquérant appelé Alexandre, avoit entrouvert le globe; mais à sa mort les portes de l'univers s'étoient refermées d'elles mêmes, & les parties du monde, comme auparavant, étoient restées divisées. Un Italien, appelé Christophe Colomb, entreprit de les unir ensemble, & de ne faire de la terre entière qu'un seul théâtre des vicissitudes humaines.

Colomb tenoit son ambition des Portugais: son imagination s'échauffa; & après plusieurs remarques sur les mondes qu'on connoissoit, il jugea qu'il devoit y en avoir un autre qu'on ne connoissoit pas. Tous les Princes de l'Europe étoient alors si pauvres, qu'il ne s'en trouva aucun qui eut les moyens d'avoir deux ou trois vaisseaux, pour aller prendre possession de ce nouvel univers. L'Espagne en accepta l'offre, mais non pas la dépense. Quelques citoyens se cotisèrent ensemble, pour faire les fraix d'une entreprise qui devoit changer la face de l'Europe.

On ne peut qu'être étonné, lorsqu'on fait réflexion combien les plus grandes révolutions en Europe ont dépendu des combinaisons du hazard. S'il ne se fût

trouvé dans ce tems-là deux ou trois particuliers qui fissent les fraix de cette entreprise, il est à présumer que l'Amérique, cette quatrieme partie du monde, ne seroit point connue aujourd'hui des autres.

Les conquêtes des Portugais & des Espagnols exciterent l'émulation des autres nations. Toutes voulurent y avoir part : on prit les armes, & on se battit, pour dominer sur des peuples libres & indépendans, & faire la conquête d'empires & de nations, sur lesquels on n'avoit aucun droit. C'est ici la plus grande injustice qui ait jamais été commise chez les mortels, depuis qu'il y a une humanité. Aussi les deux nations qui s'en rendirent les premières coupables, n'ont jamais prospéré ; foibles & languissantes, elles ont toujours dégénéré depuis.

La première vexation fut de vouloir que ces peuples fussent de la même croyance, c'est-à-dire, Chrétiens, comme elles. Elle ne savoient point que leur physique n'étoit point propre à cette religion, & qu'il est impossible que des peuples qui sont à trois ou quatre mille lieues les uns des autres, puissent croire à la même divinité. La morale peut être la même,

mais le dogme doit nécessairement être différent. Des nations que le climat rendoit idolâtres, ne pouvoient être que de mauvais Chrétiens, & par une suite nécessaire, de mauvais citoyens. Voilà la source de cette antipatie naturelle qui se trouve entre les Américains, les Indiens, & les Européens.

Des Mandarins de la secte des papes leur disoient, que le Christ depuis quinze cents ans étoit mort pour eux, comme pour tout le reste du genre humain. Ils étoient leur en apprendre la nouvelle bien tard ! ces peuples étoient en droit de se plaindre de la divinité qui avoit laissé vivre tant de siècles leurs ancêtres, dans une religion qui n'étoit pas celle qu'ils devoient avoir. Malheureux préjugé qui fut la source de tant de crimes ! il fallut égorger des millions d'hommes, pour conserver un petit nombre de fideles : l'univers fut arrosé de sang humain. La religion du Christ désola encore ici la terre : toute l'Amérique & une grande partie de l'Afrique en furent dévastées.

L'histoire des guerres de ces continens offre un tableau affreux. En lisant cette suite de forfaits commis de sang froid contre le genre humain, on sent la nature

se révolter : il est humiliant dans ce moment d'être homme. On voit des peuples, tout d'un coup surpris, saisis, captifs, enchaînés ; leurs temples détruits, leurs dieux foulés aux pieds ; leurs Rois chargés de fers, condamnés à des supplices ignominieux. Quand les Européens n'auroient que ces crimes, ils passeroient toujours chez les nations équitables, pour des monstres abominables. S'il y a une justice dans le ciel, il faut qu'elle venge cette injustice.

Nous entendrons dire quelque jour à Pékin, que cette partie du monde a péri avec tous ses habitans. Le chatiment commence à s'exercer : déjà une de ses villes vient d'être engloutie dans les entrailles de la terre avec ses citoyens. Et il étoit bien juste que ce Royaume fût le premier à être frappé de la vengeance divine, puisque c'étoit lui qui avoit commencé à ouvrir le nouveau monde, & à tracer aux autres nations le chemin au crime.

Sans ses conquêtes il n'eut pas été impossible qu'elle eût remédié à ses anciennes émigrations : de bonnes loix eussent suffi pour cela ; & il pouvoit arriver qu'une fuite de grands Rois eût réparé les fautes de tant de mauvais : mais elle n'en reviendra

pas maintenant , parcequ'elle a dans son sein une source continuelle de destruction.

Par une fatalité qui ne pouvoit être que la suite de la cruauté & de l'aveuglement, on perdit de vue le continent connu, pour fixer ses regards sur l'inconnu. L'Amérique & les Indes devinrent le principal, & l'Europe l'accessoire : on laissa en friche celle-ci, pour défricher l'autre. On y créa des denrées, mais ces denrées, encore une fois, ne valoient pas des hommes. Enfin on dépeupla deux parties du monde, pour en peupler une qui ne se peupla jamais.

La punition céleste n'attendit pas aux générations futures: elle se fit sentir dans celle-là même. Une maladie inconnue auparavant, & qui tira son levain de ces nouveaux mondes, attaqua la vie dans la source même de la vie & des plaisirs. Toute l'Europe en fut frappée : elle étendit son influence sur les deux especes. Comme le mal étoit dans la génération elle même ; c'est en peuplant qu'il se communiqua toujours. La nature perdit sa force & sa vigueur, & dégénéra sans cesse. Le venin de cette infection a répandu partout son poison : l'innocence n'en met pas aujourd'hui à l'abri ; on est malade avant que de s'exposer à l'être. L'himen, le plus saint

de tous les engagements, n'en exemte point; car sa malignité est répandue dans le sang.

Les vierges elles-mêmes en sont attaquées, sa corruption prévient la perte des mœurs. Les loix, la religion, la morale, ne sont pas capables d'en prévenir les effets; elles peuvent bien deffendre l'acte qui fait qu'on est malade, mais non pas la maladie.

C'est un malheureux héritage que les peres transmettent à leurs enfans, & que ceux-ci font passer à leurs descendans, de génération en génération. On peut regarder l'Europe maintenant, comme une société de malades: les nations qui la composent, sont des corps valétudinaires

Les physiciens emploient un remede qu'ils appellent Mercure, dont l'effet est d'agir par son propre poids, & de précipiter, dit-on, le venin: mais cette précaution n'est d'aucune utilité en général; car tandis qu'on purifie le sang des malades d'un côté, la corruption gagne de l'autre. Pour extirper entièrement ce venin, & rendre à cette partie du monde sa première vigueur, il faudroit couvrir l'Europe de mercure, & passer toutes les nations qui la composent, par le grand remede; supposé que ce qu'on appelle de ce nom, en soit un.

Il sembloit que tous les fléaux du monde fussent attachés à cette découverte. On fouilla dans la terre, & on y trouva un grand trésor qui acheva de ruiner l'Europe. Je n'ai jamais mieux senti la supériorité de notre gouvernement sur celui des princes Chrétiens, qu'à cette époque. Nos empereurs, qui n'ont jamais voulu qu'on ouvrît des mines abondantes d'or & d'argent, favoient sans doute que le véritable trésor des peuples est dans les productions des denrées, & non dans un métal qui, par lui-même n'étant ni la nourriture ni le vêtement, ne sauroit être une richesse. Si les princes Chrétiens qui gouvernoient alors l'Europe, eussent eu la moindre idée de l'administration œconomique, ils n'eussent jamais permis l'introduction de tant de métaux en Europe, qui pouvoient faire beaucoup de maux, & pas un seul bien.

Il falloit conserver l'ancienne mesure des richesses, & ne pas permettre qu'elles s'agrandissent, parceque ce changement devoit nécessairement causer une révolution. L'or & l'argent représentent toutes les especes de richesses: c'est le miroir de l'aïssance publique; mais de quelque grandeur que soit la glace, elle représente toujours les objets de même. Le prix des denrées

& de toutes les autres commodités de la vie augmenta dans la proportion de la somme de ces métaux: car qu'il y ait en Europe un milliard de numéraire ou cent milliards, la chose est indifférente par elle-même: on peut faire avec cette première somme tout ce qu'on fait avec la seconde. En recherchant cette proportion dans les historiens économiques Chrétiens, je trouve qu'il y a maintenant vingt & une fois plus d'argent en Europe, qu'il n'y en avoit avant la découverte des nouveaux mondes. C'est un numéraire immense, inutile, & qui ne fait qu'embarasser. Voilà les biens que les mines chez les Européens ne firent point: voici maintenant les maux qu'elles firent.

En rendant tout-d'un-coup quelques princes Chrétiens puissans, elles excitent leurs désirs, & réveillèrent leur ambition. Ces souverains formerent mille projets d'agrandissement, qu'ils n'avoient jamais eus auparavant. La répartition géométrique des richesses, qui étoit auparavant, avoit mis la plûpart des souverains dans l'impuissance de troubler l'Europe. Ils n'avoient pas les moyens d'avoir de l'ambition.

L'Amérique leur ayant procuré beau-

coup d'argent, ils acheterent des foldats avec lesquels ils troublèrent les nations.

Un grand luxe qui s'établit alors rendit les Européens pauvres, & indigens au milieu d'une mer de richesses. L'agriculture diminua dans la proportion de l'abondance de ces métaux: on ne pensa plus qu'à en aquérir, on oublia ce grand principe que l'or & l'argent ne font pas des richesses, mais des métaux qui les représentent.

L E T T R E X L I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Paris.

LA maladie que j'avois gagnée à la tragédie Française, dégénéra insensiblement en une mélancholie ou tristesse. Je ne voyois pendant la nuit que des spectres, & durant le jour mon imagination étoit remplie de meurtres & d'assassinats.

Je consultai la savante faculté de médecine de Paris. Les graves Esculapes qui la composent, après avoir examiné

tous les symptômes de mon indisposition, trouverent qu'il falloit chasser cette maladie par une autre : ce qui est la pratique ordinaire de ceux qui composent ce savant corps. Pour me guérir des mauvais effets de la tragédie, on m'ordonna de fréquenter la comédie. L'ordonnance étoit conçue en ces termes.

„ Le patient assistera à la représentation de *Pourceaugnac*. Dans le cas où *Pourceaugnac* n'opérerait point, il verra *le Mercure-Galant*, qui est une antidote contre toute sorte d'humeur noire & peccante. Si après cette piece, il n'éprouve aucun soulagement, nous lui ordonnons les *Précieuses-Ridicules*. Et si tout cela ne fait rien, il aura recours au dernier spécifique ; il assistera à l'incomparable piece des *Fourberies de Scapin*. Le malade surtout donnera une pleine attention à la scene du fac.”

Quand on se porte bien, on se moque de ces docteurs qu'on traite d'ignorans ; mais lorsqu'on est malade, on se soumet aveuglément à leurs ordonnances.

J'attendis avec impatience qu'on jouât les spécifiques énoncés dans l'ordonnance. Cependant je me mis en régime par les petites pieces du *Fleuve d'oubli*, de la *Coupe*

enchantée, des Trois Cousines, de l'Amant Auteur & Valet, & du François à Londres.

On ne donna ni *Pourceaugnac*, ni le *Mercur*; mais les comédiens ordinaires du Roi anoncerent les *Fourberies de Scapin*, suivies des *Précieuses-Ridicules*. J'espérois beaucoup de ces deux pieces, qui faisoient les honneurs de l'ordonnance de la faculté de Paris; mais je ne fais comment cela se fit, le remede n'opéra point; un baïllement même considérable me prit précisément à la scene du sac qui devoit me soulager.

Cependant je m'apperçus que l'ordonnance étoit dans les regles; car l'assemblée rioit, comme on s'exprime en France, à gorge déployée. Sans doute qu'il y avoit en moi un vice radical, auquel la faculté ne pouvoit point remédier; car il n'est pas donné à un Chinois, qui a l'esprit un peu réfléchi, de rire, comme un François, des fatuités, & des équivoques sales & mal connues, dont ces farces sont remplies. C'est un don de nature. Il faut pour cela avoir assez de mauvais goût pour préférer les mots aux choses, les phrases à l'expression, & la fade plaisanterie à la saine morale.

Toutes les comédies de ce théâtre ne sont point des farces. Il y a des pieces sé-

rieuses qui ont pour objet la réforme des mœurs. Celles-ci sont pour l'ordinaire pleines de portraits & de tableaux.

Chaque vice capital de la société a sa pièce qui est faite exprès pour lui. Mais il me semble que le défaut qu'on y veut peindre, vient de trop loin; & qu'on le place sur la scène dans un jour, où on lui donne un caractère forcé qui le fait sortir de sa sphère. Quoique les Européens soient bien ridicules, ils ne le sont jamais tant que leurs pièces. La comédie va plus loin que la nature; les copies sont toujours à cent lieues de l'original.

Un François aussi avare, aussi tartuffe, aussi menteur, aussi misantrophe, aussi orgueilleux, aussi suffisant, aussi joueur, aussi fat, & aussi impertinent que les pièces qui le représentent, se banniroit lui-même de la société.

On dit pour raison qu'il faut grossir les objets sur la scène, je crois qu'on dit mal. Si le théâtre (de l'aveu-même des Européens) est un miroir où chacun doit se voir, pourquoi en forcer la glace? Je cherche continuellement la nature en Europe, & partout je ne trouve que l'art.

L E T T R E L X I I .

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

Les grands en France sont bien magnifiques. Ils sont servis par des especes de seigneurs qu'on appelle laquais, ou valets. Ces laquais sont aussi bien habillés qu'eux, & pour l'ordinaire ont aussi bonne mine. Ils prennent leur ton, & leur allure, & les imitent si bien, qu'il n'y a presque aucune différence de la copie à l'original. A l'égard des mœurs, elles sont exactement les mêmes; car on dit ici pour proverbe: *tel maître, tel valet.*

Un Gentilhomme François débauché à pour l'ordinaire à son service un valet ivrogne. Si un maître est vain, orgueilleux & impudent, son laquais est fier, hautain & impertinent.

Les talens sont aussi égaux. L'homme d'état a presque toujours à son service une sorte de petit ministre qui connoît les Cours. Le politique a pour laquais un intrigant qui est au fait des intérêts des princes; & l'homme à bonne fortune, prend un dégourdi

gotardi qui fait mettre à contribution les femmes de qualité.

Afin qu'il ne manque rien à la métamorphose, ils prennent le même titre que leur maître: par exemple, si un officier a une croix à sa boutonniere, son laquais s'appelle Chevalier: s'il porte le Collet, son valet n'est connu parmi ses camarades que par le surnom de l'Abbé, & ainsi des autres titres.

Ces valets poussent même l'impudence jusques à s'arroger les noms des premiers seigneurs, & des princes du sang de la Cour dont ils portent la livrée.

Il n'y a pas long-tems que, passant dans la rue St. Honoré, je vis un homme habillé de bleu, qui en accostant un autre qui portoit un juste-au-corps de couleur Isabelle, lui dit, bon jour, Luxembourg: comment te portes-tu? Fort bien, lui répondit celui-ci; & toi Villeroy, comment va la santé? là-là reprit ce premier; depuis mon dernier voyage de la Cour avec Chatillon, je me sens très échauffé. Les petits couchers du Roi m'abiment, si cela dure je n'y tiendrai point, je déserterai Versailles.

Et un moment après ayant apperçu de l'autre côté de la rue, un grand jeune hom-

me à talons rouges, & à plumet, il lui cria de maniere à être entendu de tout le monde; Adieu Conti; y a-t-il longtems que tu n'as vu Condé? oui, répondit celui-ci, c'est depuis que Richelieu est parti pour la province.

Je ne favois que penser de cette impertinence; mais j'ai appris depuis que c'est une prerogative des laquais de Paris de s'appeler comme leur maître. Les étimologistes prétendent que c'est un droit de nature, qui tire son origine du côté gauche.

L E T T R E L X I I I .

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

De Lion.

JE partirai dans peu de jours pour me rendre en Italie. Quand un étranger n'a point de paiemens à faire à Lion, qu'il n'est ni manufacturier, ni fabriquant, il y est de trop. L'on ne fait comment s'y prendre, pour vivre avec un peuple qui tourne toujours sur le même pivot. Il est difficile de trouver sur la terre, un pays

plus inhabitable que celui-ci, pour un homme qui n'a point de paiemens à faire, d'étoffes à fabriquer ou d'argent à prêter.

J'oublois de te parler d'une société de bonzes que j'ai vu ici, qu'on appelle Comtes de St. Jean. Quoiqu'ils soient dévoués à l'église par état, ils sont chevaliers, & il ne leur manque que l'épée, pour être officiers. Ils font vœu de ne pas se marier, vœu qu'ils observent religieusement; aussi ne prennent-ils point de femmes; ils vivent avec des concubines. On fait chez eux des preuves très rigides; mais ce n'est pas de vertu, elle n'est point nécessaire dans leur ordre: il est question de noblesse. Quelque vicieux & débauché que soit un homme; on ne peut point le refuser dans la société, dès qu'il a prouvé les seize-quartiers.

Comme l'ordre ne fournit point aux bonzes de quoi subsister, il faut que chacun s'intrigue, & vive d'industrie. Parmi le grand nombre de ces aventuriers, il y en a toujours quelqu'un qui fait fortune & s'éleve dans le monde. Il n'y a pas long-tems, qu'un de ces bonzes chevaliers possédoit une grande charge à la Cour: ses confreres en espéroient beaucoup; mais le songe fut trop court. Dans le tems, qu'on

crovoit qu'il jouïſſoit de la plus grande faveur, il périt miſérablement d'un coup d'éventail: une femme qui l'avoit élevé, le précipita. L'idole étoit renverſée, lorsqu'on prit l'encenſoir.

L E T T R E L X I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Catao-yu-fe, à Pékin.*

De Paris.

UN étranger qui veut ſe mettre au fait de la carte de Paris, a beſoin d'un pilote national, ſans quoi il côtoie longtems la ſociété.

J'ai fait choix d'un qui eſt né ſur le bord de la Seine. Mon conducteur n'eſt plus dans cet âge où les François extravaguent; auſſi, dit-il lui-même, qu'il n'eſt plus ſi fou aujourd'hui qu'il l'étoit autrefois, ſa réputation eſt établie. Il poſſède toutes les qualités actives & paſſives qui attirent ici la conſidération publique: il a diſſipé une grande fortune, a haſardé des ſommes conſidérables au jeu, a eu des maîtrefſes & a entretenu des filles, des

chiens, des chevaux, & s'est battu plusieurs fois en duel.

Il connoît les intrigues de la ville, & est au fait de toutes les galanteries de l'un & de l'autre sexe. Il n'y a gueres de parties de plaisir où il ne se trouve mêlé. Il peut nommer les femmes qui ont trompé leurs maris, & celles qui sont prêtes à tromper les leurs: il fait distinguer celles qui ont de la vertu, de celles qui font semblant d'en avoir.

Il pourroit faire l'histoire des filles de la comédie & de l'opéra de Paris, tant il est au fait de leurs intrigues. On lui donne de l'esprit, c'est-à-dire de la vivacité & des faillies.

Au reste il a des principes & est surtout très délicat sur le point d'honneur. Il est reçu chez les grands où il a ses entrées franches & ses diners réglés. On le salue & on l'embrasse régulièrement: bien des gens lui disent qu'ils l'estiment, car il a été à la guerre, & s'est battu plusieurs fois en bataille rangée pour l'honneur de la couronne de France; aussi porte-t-il à sa boutonniere un petit ruban rouge, d'où pënd une médaille d'or, ce qui fait qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier.

Il n'est pas tout-à-fait gentilhomme,

mais il est presque noble. Le premier de ses ancêtres étoit laquais du Roi Clovis. Il parloit autrefois beaucoup de ses titres, mais depuis qu'un généalogiste lui a prouvé que, dans ce tems-là, les Rois de France n'avoient point de laquais, & que tous ceux qui les servoient étoient des serfs, il est devenu muet sur son origine, & ne parle de ses ancêtres que devant les gens qui ne connoissent point l'histoire de France.

Il a du goût pour la belle littérature; & s'attache surtout aux ouvrages d'érudition: aussi parle-t-il pertinemment du Sopha, de Mariane & du Payfan parvenu.

L E T T R E L X V.

Le Même, au Censeur de l'Empire, à Pékin.

De Paris.

IL faut que les François aient une grande disposition à une maladie que leurs médecins appellent asthme, car ils se promènent continuellement & passent leur vie à prendre l'air.

Il y a ici cinq jardins publics qu'ils ar-

pentent depuis le matin jusques au soir. Ces malades me paroissent si gaillards que je ne les soupçonne pas mal-sains ; du moins ils fatiguent comme des gens qui se portent bien. Tu ne saurois croire combien cela paroît singulier à un Chinois de voir trois ou quatre-mille personnes dans une allée, aller, venir, se croiser, s'esquiver, & qui n'ont, pendant quatre heures d'horloge, d'autre affaire que d'arriver au bout d'une avenue, & de retourner sur leurs pas.

Quand nous voulons voyager à la Chine, nous nous expatrions : ici on voyage vingt-cinq ans de suite sans sortir d'un jardin. Il y a tel Parisien qui a fait plus de chemin qu'il n'y en a dans le voyage du tour du monde, sans avoir jamais passé l'enclos d'une allée.

Ces promenades sont fort commodes ; sans elles, la nation ne se rencontreroit point, & manqueroit des moyens de se corrompre ; aulieu qu'on est sûr de s'y voir, & de se séduire. Toutes les parties de plaisir s'ébauchent dans ces lieux.

Le jardin qui a aujourd'hui le plus de réputation pour les intrigues, est celui qu'on appelle le Palais-Royal. Les débauchés de profession yont tous les jours y marchander

des femmes, & jeter le mouchoir à celles qu'ils savent n'être point cruelles.

Les divinités de l'opéra, le visage illuminé, pleines de blanc & de rouge, & habillées comme elles sont sur la scène, s'y rendent à la sortie de ce spectacle, & viennent y jouer un nouveau rôle avec le public qui représente avec elles.

Les promeneurs les plus assidus sont de vieux militaires, qui portent une médaille à la boutonnière de leurs habits. Ils sont toujours en embuscade dans la grande allée, on diroit qu'ils y attendent l'ennemi.

L E T T R E L X V I .

Le Même au Mandarin des Cérémonies , à Pékin.

De Paris.

QUAND un grand meurt ici, cinq ou six-cens personnes déguisées s'assemblent devant sa porte; ils enlèvent le corps, & se mettent à chanter dans les rues, comme s'ils étoient bien aises qu'il y eût un homme de moins sur la terre. La procession est pourtant grave, elle marche

magistralement & à pas comptés, fans doute afin que le public puisse jouir de la musique funebre, & se donner le spectacle du néant. Dès qu'on est arrivé au lieu où l'on doit déposer le corps, on fait autour de la fosse un dernier concert funebre, après quoi on donne la permission aux vers de finir la cérémonie.

Les trépassés en Europe ne perdent pas la lumiere tout-d'un-coup ; souvent ils sont plus éclairés après leur mort, qu'ils ne l'ont été pendant leur vie. Il y a tel citoyen qu'on conduit dans les ténèbres de la nuit à la faveur de mille bougies. Il faut être bien riche à Paris pour avoir les moyens de mourir : si on ne l'est pas, c'est une seconde mort de savoir par avance qu'on ne jouira d'aucun éclat après son décès.

L'ostentation qui conduit toutes les actions de la vie humaine, continue ici, lors même que cette vie n'est plus ; on est vain jusques dans le dernier période de l'humiliation. Ce n'est point que l'ostentation des enterremens soit gaie, on s'attache, au contraire, à rendre cette magnificence lugubre : c'est en quoi je trouve l'excès de la folie Européenne. Il peut être quelquefois permis de se réjouir avec magnificence ;

mais il ne doit jamais l'être de s'attrister avec splendeur. Puisque nous voilà sur les cadavres, il faut que je te donne ici l'histoire des morts.

La manie des funérailles est très ancienne; elle datte de la création du monde. Comme il fallut des cérémonies pour établir la société, on les continua jusques après que ceux qui composoient cette société n'existoient plus, & c'est en quoi on passa les bornes du bon sens.

Les funérailles furent différentes, suivant les climats, le génie des peuples, & le caractère des nations. Il y eut des pays où l'on enterra les hommes gravement; il y en eut d'autres où les sépultures furent une cérémonie burlesque. La forme des gouvernemens influa sur les trépassés; on n'ensevelit pas les morts dans les républiques, comme dans les monarchies. La liberté qui ne devoit se faire sentir que pendant la vie, s'étendit jusques après la mort. L'histoire des enterremens est celle de l'extravagance humaine.

A Rome, on faisoit une espece de farce de cet acte de religion. Les parens louoient des comédiens pantomimes qui jouoient le rôle du défunt. Ils imitoient son ton, sa voix, & sa maniere de s'exprimer.

On louoit auffi des bandes de pleureufes dont on achetoit les pleurs. Il y avoit un maître pleureur qui battoit la mefure des larmes, & donnoit le ton aux lamentations & aux cris lugubres. On auroit pu appeller cette musique le concert des morts. Les parens du défunt exprimoient leur douleur de la perte qu'ils venoient de faire, dans la proportion de l'argent qu'ils donnoient pour faire répandre des larmes.

Afin que les défunts ne fe trouvaffent point au dépourvu, & qu'ils ne reftaffent pas fur la terre après leur mort, on leur mettoit fous la langue, une piece de monnoie pour payer le droit de sortie de ce monde. Les Moscovites laiffent à leurs cadavres une piece d'argent, pour remettre de la main à la main à Saint Pierre.

Dans les mémoires des trépassés, on trouve des peuples qui ne donnent point de fépulture aux corps de leurs citoyens; ils les pendent à des arbres. La religion faifoit alors envers les innocens, ce que les loix ont établi depuis contre les coupables.

Les Egyptiens dépofoient les cadavres dans des caves où ils ne pourriffent pas; ils confervoient jufques aux traits de leur vilage; de maniere qu'on peut dire que les

Egyptiens vivoient deux ou trois mille ans après leur mort.

Les Romains, qui vouloient que les corps finissent avec la vie, les brûloient. Les Péoniens les noyoient. Les Hircaniens, au lieu d'en faire le paturage des vers, en faisoient la nourriture des chiens; & afin de n'être pas mangés par de vilains mâtins qui vivoient des cadavres ordinaires, les gens comme il faut, avoient des chiens qu'ils entretenoient pendant leur vie, pour en être dévorés après leur mort.

Il y eût des pays où l'on piloit les cadavres dans un mortier, & on en faisoit une infusion; les parens du défunt, pour soulager leur douleur, prenoient une décoction de mort. Dans d'autres continens, on enterroit les hommes dans des réservoirs, afin qu'ils fussent mangés par les poissons: de maniere que, lorsqu'un citoyen venoit à décéder, il falloit tout de suite envoyer à la pêche; si elle n'étoit pas heureuse, il étoit privé des honneurs de la sépulture.

Il fut deffendu à un certain peuple de mourir couché; pour avoir un tombeau après son trépas, il falloit finir de bout. Il peut se faire que le législateur mortua-

ré de cette nation voulût bannir par là l'oïfiveté; il est certain du moins que ce réglement pourroit être utile dans quelques pays de l'Europe, où les hommes plongés dans la fainéantise meurent tous les jours d'inaction. Une loi qui les obligeroit à se tenir de bout, les éloigneroit du sommeil de la mort.

Il y eut des continens où il falloit être noble, pour avoir l'honneur d'être brûlé après sa mort; on n'enterroit que les pauvres gens, & ceux qu'on méprisoit assez, pour les laisser manger aux vers.

On trouve des peuples chez qui l'humanité n'eut d'autre tombeau, que cette même humanité; ils mangeoient les cadavres. Les enfans assaisoïnoient leurs peres après leur mort, & en faisoient un grand repas. Le cœur humain est susceptible de toutes sortes d'impressions. Cette sépulture passoit pour la plus honorable, il n'y avoit que des enfans cruels & barbares qui ne mangeassent point leurs peres.

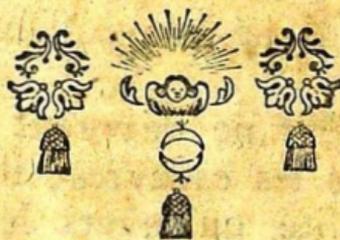
Les Brasiliens ne dévorèrent pas indifféremment tous les cadavres, ils n'usent de cette hospitalité qu'envers les plus chers de leurs parens & de leurs amis. Au

Congo, la nature a pour tombeau la nature ; les meres y mangent les enfans qu'elles viennent de mettre au monde.

Dans la Caffrerie, tous les parens du défunt font obligés de se faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le placer dans la fosse auprès du cadavre ; pour complaire aux morts, on mutile les vivans.

Les funérailles les plus dispendieuses pour l'humanité, & qui coûtent le plus à la nature, sont celles du Cham de Tartarie ; après son décès, on tue tout ce qu'on rencontre sur son chemin, afin qu'il ait un grand nombre de mânes qui puissent le servir dans l'autre monde.

Il étoit deffendu autrefois d'inhumer les cadavres dans les pagodes Chrétiennes ; aujourd'hui elles sont empestées de pourriture & d'ossemens ; l'auteur de la vie se trouve au milieu d'un tas de morts.



L E T T R E L X V I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Catao-yu-fe, à Pékin.*

De Paris.

Tu voudrois t'instruire de la maniere dont les peuples d'Europe sont gouvernés. Je vais te l'apprendre. Tu seras au fait dans un instant de cette science. Il ne faut point d'esprit pour la mettre en pratique, & le génie n'y est pas absolument nécessaire.

Voici comment cela se pratique dans les différens gouvernemens.

Une Reine de France, d'Espagne ou de Portugal met au monde un enfant mâle: on le salue en naissant comme Roi.

Quelques années après, un Mandarin de la premiere classe lui met la couronne sur la tête; il lui dit qu'il est en état de gouverner les peuples & il les gouverne: voilà la science du gouvernement monarchique.

Celle du républicain n'est gueres plus difficile. Quatre ou cinq cens nobles naissent à Gènes ou à Venise. Quand ils sont

parvenus à l'âge de raison, on leur dit que leur naissance leur donne droit à la souveraineté: ils le croient & les peuples aussi. Ils prennent place dans une grande chambre qu'on appelle sénat; d'où ils donnent des loix à leurs compatriotes qui par-là deviennent leurs sujets.

Dès que le Roi de Pologne est mort, cent mille hommes s'assemblent dans une grande plaine pour se choisir un souverain capable de les gouverner. Les candidats font leurs offres, & celui qui donne le plus d'argent devient Roi. Cela s'appelle le gouvernement électif.

A Rome, un homme vieux, infirme, à qui on donne le nom de saint, n'a pas plutôt fermé les yeux que d'autres vieillards, qui ont l'ambition de devenir saints aussi, s'enferment dans un lieu qu'on nomme le conclave, où après bien des débats & des intrigues, le saint est élu par des hommes à la pluralité des voix: ce qui s'appelle le gouvernement du Souverain Pontife.

Tu vois qu'il ne faut pas être bien fort pour gouverner les peuples d'Europe.

Il est vrai que cela n'est pas si aisé en Angleterre, où la souveraine puissance réside dans un corps politique qu'on nomme par-

le-

lement. Comme ce peuple se gouverne par ses représentans, le génie ici est plus requis ; car il faut que les membres du parlement corrompent les peuples *, & que le Roi corrompe les membres ; ce qui demande un grand détail, & beaucoup d'intelligence : aussi ce gouvernement passe-t-il aujourd'hui pour le mieux combiné de l'Europe.

Ne crois pas cependant que les états soient privés d'institution. Chaque peuple a la sienne. L'honneur, la vertu & la crainte sont les principes des trois gouvernemens : mais comme, chez les Européens, il n'y a plus ni crainte, ni vertu, ni honneur, ce qu'on dit des constitutions n'est qu'un Roman politique dont la théorie n'a rien à faire avec la pratique.

* Il veut parler sans doute des élections.



L E T T R E L X V I I I .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Paris.*

De Turin.

DI E U au commencement du monde forma le ciel, puis il créa la terre, ensuite il fit une haute montagne que j'ai passée pour me rendre à Turin. Elle s'éleve jusques dans les nues. Dès qu'on est au sommet, on se trouve dans la région de la lune : c'est la plus longue échelle qu'il y ait sur la terre pour monter au ciel ; quand on est au bout, on voit l'univers sous ses pieds.

Je crois que Dieu avoit ramassé ce grand tas de pierres, afin de bâtir une ville propre à emprisonner les démons qui par là se feroient trouvés séparés des hommes ; mais, comme depuis la venue de celui que les Européens appellent le Messie, ces mêmes hommes se sont pervertis, la ville est devenue inutile ; attendu que les démons eurent pour prison le corps des Chrétiens.

La ville de Turin est régulière, petite, & bien bâtie. Son peuple n'est ni Italien,

ni François ; c'est un mixte. Il n'est ni assez franc, ni assez généreux, pour passer pour François ; ni assez fourbe, ni assez rusé, pour être réputé Italien. Les chimistes prétendent que, si l'on tiroit la quintessence d'un Piémontois, sur cinq onces, il y en auroit trois de Françaises, & deux d'Italiennes.

Il ne manque que la parole à ce peuple, pour parler. S'il avoit une langue, il s'exprimeroit comme les autres nations de l'Europe ; mais il est réduit à un jargon. Le François & l'Italien que les Piémontois parlent tour à tour, sont deux langues mortes qui leur viennent de l'étranger ; & c'est toujours un inconvénient, que de tirer des autres la facilité de rendre ses idées.

La confusion & le désordre qui regnent dans les autres capitales de l'Europe sont bannis de celle-ci : chaque partie de la société est à sa place, & n'en sort pas. A la première inspection, on reconnoît que la régularité & la subordination partent d'une source plus pure, que celle des officiers subalternes : on découvre que le Prince est le premier lieutenant de police de sa capitale.



L E T T R E L X I X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Ministre, à Pekin.*

De Paris.

J'Ai vu le Roi de France: on peut jouir de la présence de ce monarque tous les matins, à une certaine heure, dans la pagode ou chapelle de son château de Versailles, où il va faire sa priere à l'idole Christ, c'est-là que je l'ai considéré tout à mon aise.

Louis XV. est un vieillard d'environ quatre-vingt-dix ans; quoiqu'on lise ici dans de petits livres qu'il n'en a que cinquante-un: mais on est fort vieux, lorsqu'on est très usé.

Ceux qui l'ont vu, il y a vingt ans, prétendent qu'il commençoit déjà à n'être plus jeune; car sa vieillesse vient de-loin. On juge, à son tein sombre & obscur, qu'il a percé bien des nuits. Il y a, dit-on, dans le château de Versailles, de petits appartemens qui usent beaucoup le tempérament des Rois de France. Les physiciens de ce royaume assurent que, lorsqu'un prince

régnant y a vécu trente ans, il se trouve perclus de tous ses membres.

On donne ici plusieurs raisons de cette vieillesse anticipée des monarques François. Quelques-uns prétendent que c'est une liqueur blanche, & moussueuse, qui vient d'une province qu'on nomme la Champagne, qui leur attaque les nerfs; d'autres disent que c'est un petit lit de repos, qui est dans une alcove de cet appartement, qui, au-lieu de tranquilliser les sens, cause au-contraire une lassitude dans tous les membres. Il en est qui avancent que cela vient d'un grand nombre de batailles rangées, que les Rois de France donnent aux cerfs & aux dains de leur parc, où ils assistent toujours en personne; car il n'y a rien qui use tant que la guerre.

On peut conjecturer que Louis, avant sa vieillesse, devoit faire un beau prince: mais il y a fort peu de gens en France qui s'en souviennent, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui l'aient vu naître; tant cette belle fleur passa vite. Il ne lui reste aujourd'hui, du débris de sa figure, que les yeux qu'il a encore vifs & perçans. On prétend que lorsqu'il jouissoit de son premier visage, aucun mortel n'osoit soutenir ses regards: mais ses traits se sont be-

aucoup humanisés ; on peut le fixer aujourd'hui impunément.

Il est l'arrière-petit-fils du monarque, dont les mathématiciens Européens à Pékin nous ont tant vanté la grandeur & la magnificence. Il a fallu que plusieurs princes soient morts, comme tout exprès, pour lui frayer le chemin au trône : on peut dire qu'il tient sa couronne de la quatrième main.

Il étoit si malade quand son Bisaïeul mourut, que le mandarin régent du royaume crut que ce n'étoit pas la peine qu'un prince si foible régnât longtems. On a dit, & l'on a écrit qu'il chercha à s'en défaire : mais, soit qu'il prît mal ses mesures, ou que le fait soit faux, il ne mourut pas. Ce qui le fit soupçonner, c'est qu'en cas de mort il devoit régner à sa place ; or on assure qu'en Europe, lors qu'entre le prince qui porte la couronne, & celui qui doit la porter, il n'y a d'autre différence qu'une prise de poison, cette prise-là se trouve toujours sur la table du régnant.

Quoiqu'il en soit : on maria ce Monarque de bonne heure avec la fille d'un Roi sans royaume. Ce prince errant qui, en s'alliant au trône de France, croyoit s'approcher du sien, se trompa. On ne

lui donna d'autres états qu'un petit vuide-bouteille royal , à côté de Versailles , où il avoit la liberté de se plaindre tous les jours à sa fille , d'être le beau-pere impuissant du plus puissant Roi du monde. Il est aujourd'hui souverain d'un petit état , où il doit régner inclusivement jusques à la fin de ses jours. A sa mort il ne pourra disposer que de son pourpoint.

Dès sa jeunesse , on donna à Louis un précepteur qui lui apprit : *que l'épargne , & l'économie doivent être les premières vertus des souverains ; qu'avec du tems & de la patience , on vient à bout de tout ; qu'un Roi pour être grand , ne doit presque point tenir d'espace ; qu'un Monarque Chrétien doit coucher avec sa femme , & ne point convoiter celle de ses sujets.*

L'ascendant du précepteur empêcha le Prince de se livrer à ses desirs , ce n'est pas qu'il ne pût de qu'il voulut ; mais il n'osoit vouloir ce qu'il pouvoit ; car les Rois sont sujets , comme les hommes ordinaires , aux premières impressions. Mais un matin , Louis oubla sa leçon , & se souvint qu'il étoit Roi , & dès lors il n'y eut plus d'ascendant.

Au premier avis qu'on en eut à Paris , toutes les femmes se mirent en campagne

pour savoir qui gouverneroit le Prince, & la monarchie; car ici, au rang de favorite est toujours attaché celui de premier ministre. Ces deux charges ne vont jamais séparément: c'est un usage établi en France; quand on a le lit du monarque, on a le bureau des affaires.

Il essaya d'abord ses desirs sur quelques femmes; mais à la fin il se fixa. Il y a plus de quatorze ans qu'il est attaché à la même esclave; ce qui, en fait de constance en France, fait tout juste un siècle révolu.

J'ai fixé attentivement ce Prince; & si je ne me trompe, j'ai lu dans ses yeux qu'il a un chagrin caché qui le dévore. Il semble que son ame ne soit jamais dans une assiette naturelle.

On attend chaque jour une révolution subite, formée tout à la fois par un coup de religion, qui donne une nouvelle tournure aux affaires de la monarchie: chacun remet à ce tems là ses plaintes, & ses griefs. Les mémoires sont tous prêts pour censurer, ce qu'on loue le plus aujourd'hui, & pour diffamer ce qui est l'objet de la vénération. Personne n'ose déchirer le voile de la prévention présente. Ceux qui jusques ici ont voulu toucher à ce bandeau fatal, ont été frappés d'anathême.

Un grand nombre de fujets de Louis, font aux aguets, & épient le moment de la révolution. Les bonzes noirs ne le perdent point de vue. Les exilés, les ministres disgraciés attendent cet instant avec impatience. Toutes leurs machines font disposées pour jouer au premier avis.

Mais, s'il en faut croire un savant phisicomiste qui a fait une étude particuliere de la chiromancie, & qui se trouvoit ce jour-là à côté de moi à Versailles; ils ont encore longtems à attendre; car celui-ci m'a dit à l'oreille que cet événement n'arriveroit que la soixantieme année de celle de sa naissance, qui est le tems ordinaire que les Princes de cette maison quittent tout à fait le monde, pour se donner entièrement à Dieu.



L E T T R E L X X .

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

JE croirois me rendre criminel de leze-majesté au premier chef envers Louis XV. si j'oublois de te parler de ses vertus & de ses qualités.

Ce Prince est plein de bonté, il a l'ame tendre & compatissante, il est naturellement porté à faire du bien; toutes ses inclinations sont bienfaisantes. Il est doux, affable, prévenant, humain; il n'a jamais fait de mal, que celui qu'on lui a fait faire; encore a-t-il fallu pour cela surprendre sa religion ou son cœur. Il a par devers lui des traits qui le rendront plus recommandable, que les qualités des plus grands Rois de l'univers; car toi, qui connois le prix des vertus, tu sais qu'il est plus aisé à un Prince d'être grand à la tête des armées, que dans son domestique. Si quelqu'un des sujets de celui-ci néglige ses devoirs, au lieu de l'accabler du poids de sa vengeance royale, il l'excuse avec cette bonté

paternelle, qui voit toujours le fils avant l'offense.

Un jour que ce bon Prince arrivoit de la chasse, l'officier de la garde-robe, qui devoit lui donner sa chemise, ne se trouva pas à son poste, de maniere qu'il fut obligé d'attendre en sueur plus d'un gros quart d'heure; il arriva à la fin, le gentilhomme de semaine commença par lui reprocher sa négligence; mais Louis, intercédant pour lui, dit, *laissez le, ne le grondez pas, il est assez fâché d'avoir manqué à son devoir.*

On sort toujours content de sa présence; quand il ne peut point accorder ce qu'on lui demande, il répond avec tant de politesse, qu'on peut dire qu'on jouit de ses refus. Un vieux officier qui l'avoit long-tems servi, lui ayant adressé un mémoire pour être placé, il fit appeller sur le champ le ministre qui étoit chargé de ce département; mais celui-ci lui dit qu'il n'y avoit point de poste vacant. „ Vous voyez, „ Monsieur, dit-il poliment à l'officier, „ l'impossibilité où je me trouve de vous „ obliger; mais revenez me voir, j'espère „ qu'une autre fois je serai plus heureux avec vous.”

Un autre de ses officiers étant venu le trouver, pour lui représenter qu'il avoit

dérangé sa fortune à son service, le supplia de lui accorder une gratification de mille louis pour le mettre en état de continuer ses campagnes. Il la lui accorda : mais comme la Cour venoit de faire une grande remise pour l'étranger, qui l'avoit épuisée, celui qui étoit chargé de la payer, lui fit envisager qu'il n'y avoit point d'argent au trésor. „ Hé bien, dit il, il n'y a qu'à „ lui donner de celui qui est dans ma cassette, destiné à mes plaisirs : il n'est pas „ juste que le Roi se divertisse, tandis „ qu'un de ses officiers souffre.” Et plusieurs de ses courtisans ont assuré depuis, qu'il avoit passé plus d'un mois sans jouer.

Il suffit qu'on lui fasse connoître ses besoins par quelque allégorie, pour qu'il les prévienne. Un brigadier de ses armées, qui n'étoit pas riche, vint de l'armée lui rendre compte d'une action où il s'étoit distingué ; Louis tira de son doigt un diamant qu'il lui donna, en lui disant, que c'étoit une bague de famille qu'il portoit depuis plusieurs années. L'officier général, qui avoit plus besoin d'argent que de bijoux, lui répondit que, quelque estime qu'il fît des présens de sa majesté, elle devoit lui permettre de refuser celui ci ; attendu que, s'il avoit ce diamant, il lui se-

roit impossible de le garder plus de vingt quatre heures. Ce Roi entendit ce que cela vouloit dire, & lui fit compter le lendemain une somme plus considérable que la valeur de ce diamant.

Tu trouveras plus d'héroïsme dans ces actions, que dans les plus éclatantes de ses ancêtres. Tu me demanderas, peut-être, comment accorder cette bonté avec la misère où ses peuples sont réduits; il n'en fait pas un mot; si ce bon Prince le savoit, il en mourroit de douleur.

Un certain arrangement de causes secondes, qui tire sa source de loin, l'oblige de faire la guerre; & cette guerre qu'il croit nécessaire pour le bien de l'état, accable ses sujets. Ses ministres ont grand soin de lui tenir caché l'état des choses, ou de les lui représenter différentes qu'elles ne sont. *Tout va bien, Sire; la France est dans l'abondance, & vos peuples sont heureux.* Voilà leur langage ordinaire. Je vais te rapporter un trait qui te fera sentir à quel excès d'infortune ce Prince se trouve réduit.

L'Angleterre, lui ayant enlevé dernièrement un vaste continent dans l'Amérique septentrionale, il étoit question non seulement de lui cacher cette nouvelle, mais même de la lui faire trouver agréable. On

eut recours à l'esclave favorite qui, étant entrée dans son appartement avec un enjoûment étudié, lui dit ; „ Je viens, Si-
 „ re, vous apporter une nouvelle qui va
 „ vous faire bien du plaisir ; vous aviez un
 „ pays stérile dans le nouveau monde,
 „ dont l'entretien coûtoit des sommes im-
 „ menses à l'état, & voilà que vos ennemis
 „ viennent de vous en défaire.” Peut être ce Prince soupçonna-t-il le tour ; car cette bonne nouvelle le rendit triste & rêveur pendant le reste du jour. On lui fait souvent part de semblables avantages que la couronne de France trouve dans cette guerre.

A la Chine, l'Empereur, comme tu l'as observé, ne s'en rapporte à personne pour être instruit de l'état de ses peuples ; il veut tout voir, & tout entendre par lui même ; ici le Roi ne voit & n'entend que par ses ministres, il n'y a point de chemin qui conduise les sujets au trône ; leurs calamités, leurs souffrances, & leurs cris sont si loin, que le Prince ne les entend jamais. Et il faut bien que ces peuples soupçonnent que Louis XV. n'a aucune part aux malheurs publics ; car malgré l'état douloureux où la France est réduite, ils l'aiment jusqu'à l'idolâtrie.

Nous sûmes à Pékin comment un horrible phrénétique avoit osé attenter sur ses jours. Cet événement, qui porta l'allarme dans tout son royaume, le remplit de tristesse & de consternation; on ne vit jamais une douleur pareille chez les hommes. J'ai parlé ici en arrivant, à plusieurs de ses sujets de province, qui m'ont assuré qu'ils n'avoient voulu ni manger ni boire, jusques à ce que le retour du courier leur eût appris que sa vie étoit hors de danger.

Voilà par quelle fatalité, sous les meilleurs Princes, les peuples se trouvent accablés de maux. Louis a toutes les qualités qui servent à faire honorer l'humanité dans un souverain; bon mari, bon pere, bon amant, bon ami, rempli d'honneur & de probité, c'est un des plus honnetés hommes de son royaume: il n'a qu'un défaut, c'est celui d'être Roi. Si la fortune l'eût fait naître dans une condition privée, il auroit été un des meilleurs citoyens de la république.

L E T T R E L X X I .

Le Même, au Même, à Pékin.

De Paris.

JE t'ai parlé du maître, il me reste à présent à t'entretenir de l'esclave; je l'ai vue, & ce qui te surprendra d'avantage, je lui ai parlé. C'est un habitant des forêts de la Chine qui m'en a donné la connoissance.

J'avois apporté de Pékin un Kni-ki, ou perroquet, dont on ne connoissoit point le plumage en Europe. Le domestique de louage que j'ai pris ici le plaçoit ordinairement sur une des fenêtres de mon appartement qui donnent dans la rue: comme l'animal parloit Chinois, les passans s'arrêtoient pour écouter un oiseau qui, à ce qu'ils croyoient, ne savoit ce qu'il disoit. La favorite fut bien-tôt informée que ce perroquet étoit dans Paris; & comme toutes les curiosités étrangères lui reviennent de droit; elle envoya chez moi pour prendre l'animal, & lui amener le maître. Celui qui étoit chargé de cette commission, me dit que c'étoit une belle occasion de faire

faire ma fortune ; que je n'avois qu'à demander la grace que je voudrois à Madame la Marquise. Je lui répondis que la seule grace que je lui demandois étoit de me laisser mon oiseau.

Il fallut pourtant marcher. Je me rendis à Versailles avec le député & le perroquet. Nous allâmes descendre au château du Roi ; car l'esclave y est logée , & de-là nous gagnâmes son appartement.

Elle étoit dans ce moment à sa toilette. Quoique l'appartement fût petit , il contenoit toute la monarchie. D'un côté étoient les mandarins ministres d'état ; de l'autre on voyoit les ambassadeurs des cours étrangères : près de ceux-ci se trouvoient les mandarins évêques , les cardinaux : en suite venoient les généraux d'armée , & les maréchaux de France. Toute l'assemblée se tenoit respectueusement debout devant l'esclave favorite qui étoit assise devant un miroir ; où , tandis qu'une demoiselle de la première condition du royaume lui arrangeoit les cheveux , & lui plaçoit quelques mouches sur le visage , on lui communiquoit les affaires les plus importantes de la monarchie.

On n'eut pas plutôt annoncé le perroquet Chinois , que tous les grands , qui formoient

un cercle autour d'elle, se rangerent à droite & à gauche, & ouvrirent un chemin par lequel je pus arriver jusques à elle.

Cette esclave n'est pas ce qu'on appelle en Europe une belle femme; je crois qu'avant son élévation on pouvoit la mettre au rang des jolies. Quoique son empire dure depuis longtems, elle est encore jeune. Elle commenceroit à vivre aujourd'hui, si elle n'avoit pas vécu à la cour: ses charmes ne sont pas usés, mais flétris: on peut dire cependant qu'elle a encore en gros de quoi plaire. Son port est majestueux, sa taille est avantageuse, quoiqu'un peu chargée. Elle a les yeux doux, la peau blanche, le tour du visage bien fait, & un je ne sais quoi dans la phisionomie qui fait qu'on la voit avec plaisir. Peut-être que le rang qu'elle tient à la cour produit cet effet; car il n'y a rien qui embélisse plus le visage d'une femme que la faveur d'un Roi.

Je déposai mon perroquet au pied du trône de sa toilette. A ce sacrifice, elle me fit une légère inclination de tête, accompagnée d'un petit sourire; honneur qu'elle ne rend qu'aux princes du sang royal, ou aux personnes du premier rang qu'elle veut obliger. J'ai su depuis que, si j'avois voulu vendre ce sourire à un am-

bitieux de Paris qui brigue sa protection, il m'en auroit donné cent mille écus comptant. Elle eut même la complaisance de trouver l'oiseau charmant. Alors tous les courtisans, qui jusques là n'y avoient point fait la moindre attention, avouèrent que c'étoit le plus bel animal de l'univers; la favorite badina quelques momens avec lui: mais un domestique étant venu l'avertir qu'il venoit d'arriver un courier extraordinaire de l'armée, elle se rendit sur le champ chez le Roi, pour lire les dépêches, & ordonner ce qui étoit nécessaire. Chacun se retira, & je sortis comme les autres, sans mon Kni-ki. J'enrageois dans mon ame de me trouver dans un gouvernement despotique, au point qu'un homme, qui n'a qu'un oiseau, est obligé de le donner à une femme qui en a envie.



L E T T R E L X X I I .

Le Même au Même, à Pékin.

De Paris.

JE favois bien que les laquais de Paris prenoient le nom & les titres de leurs maîtres : mais j'ignorois qu'ils formassent un corps politique dans l'état.

Ils tiennent leurs assemblées dans de petits cabarets situés aux environs des théâtres ; où tandis que leurs maîtres rient, à gorge déployée, des folies qu'y disent les acteurs, ils reglent d'un air sérieux les affaires de la monarchie. Ces conseils sont très respectables. Le haut clergé s'y rend en livrée, les premiers ministres de la couronne y assistent en habit bigaré, & les grands du royaume en couleur. On pourroit appeller ces rendez-vous politiques, le congrès de l'antichambre.

Je ne favois point que je fusse logé auprès d'une assemblée aussi respectable, lorsqu'hier au soir vendredi grand jour d'opéra, m'étant mis par hasard à une des fenêtres du derriere de mon appartement, qui

donne sur une cour fort étroite, où est un cabaret, je vis de l'autre côté, au travers d'un balcon ouvert, une chambre de gens à livrée.

Je regardois ces laquais sans y faire beaucoup d'attention, lorsqu'un garçon du cabaret, s'étant approché d'une table, auprès de la fenêtre qui étoit vis à vis de la mienne; il parla à la maîtresse du logis qui feuilletoit un grand livre. & lui dit à haute voix. *Madame, une pinte de vin pour le Cardinal de Bernis; une bouteille de bière pour Monseigneur le Duc d'Orléans; deux sols de fromage pour le Prince de Soubise, & six liards d'eau de vie pour l'Archevêque de Paris.*

Ce discours me rendit plus attentif que je ne l'aurois été, je prêtai donc l'oreille à ce qui se passoit dans cette chambre; & un moment après j'entendis un valet qui, après en avoir fixé un autre, lui dit en lui tendant la main. Ah! te voilà l'Abbé, & d'où fors tu donc? Il y a un siecle qu'on ne t'a vu. J'arrive de province, répondit celui ci, avec mon maître le grand vicaire. Je suis tout nouveau à Paris; je ne fais pas un mot de ce qui se passe dans la monarchie: car à Lion, à Montpellier, ou à Toulouse,

d'où je viens, on ne lit les dépeches de la cour que dans le courier * d'Avignon.

Qu'est ce qu'il y a de nouveau, reprit-il, & comment va la France? Ma foi, mon pauvre Abbé, répondit celui là les affaires vont bien mal. L'état n'est point gouverné, la monarchie est dans un désordre affreux, tout le monde crie. Chacun est occupé à payer les impôts, & personne n'a d'argent. Il est vrai que le mal est général, & qu'aucun sujet n'a droit de se plaindre; car pour ne point faire de jaloux, on a taxé jusques aux enseignes de cabaret.

Et que dis tu de cette confusion, toi Duc de Ch-f-l? reprit l'Abbé, en s'adressant à un autre laquais. Moi! répondit ce dernier, cela ne me regarde pas: mon département est les affaires étrangères. Je suis pour l'extérieur du royaume; pourvu que la France soit bien au dehors, je ne m'embarasse pas de quelle maniere elle aille au dedans.

Et toi, comte de Saint Flo-r-tin, continua-t-il, en adressant la parole à un petit homme d'assez mauvaise mine, qu'en dis tu? Cela ne me regarde pas non plus, dit ce dernier: mon département est le gou-

* Mauvaise gazette qui s'imprime à Avignon.

vernement de la capitale ; & mon ministere m'occupe si fort que je n'ai pas le tems de penser à l'état. Le royaume de Paris m'empêche de songer à celui de la France.

Je suis chargé des spectacles, & les seules filles de l'opéra m'occupent depuis le matin jusques au soir : ces coquines là ne me donnent pas un moment de relâche. Moi, dit celle-ci, je ne chanterai pas ce rôle ; il n'y a presque rien à faire ; il ne contient que deux petites Ariettes. L'autre dit, je veux doubler Mademoiselle Numiere, ou bien je quitte l'opéra. D'ailleurs, comme je suis aussi chargé de la religion, j'ai maintenant une grande affaire. Depuis que les curés ne veulent point obéir au parlement, je suis obligé à tout moment d'expédier des lettres de cachet. Je crois, ajouta-t-il, que tous nos pretres en France sont possédés du diable, car ils ne veulent administrer le bon Dieu à personne. Ils prétendent qu'on doit leur produire des billets de confession : quelle manie ! un homme qui se meurt a bien autre chose à faire que de se confesser.

C'est à toi, Ber-t-n qui es controleur des finances, poursuivit-il en s'adressant à un laquais maigre & décharné qui avoit l'air d'un singe, c'est à toi à chanter tes

exploits. Comment vont les finances ? Comment est-ce qu'elles vont ? répondit cette momie vivante. Elles vont en Allemagne. Si cela continue, le contrôle sera très facile à remplir ; ce sera la charge la plus aisée du royaume, & un Capucin pourra l'exercer. Il y a trois mois qu'il n'est entré un écu dans ma caisse : mais quoique je n'aie point d'argent, tout le monde m'en demande. Monseigneur, me dit celui qui est pour la construction des vaisseaux, j'ai besoin de finances, il faut m'en donner : sans quoi, je vous prévient que la marine tombe net. Monseigneur, reprend celui qui est au détail de la guerre, j'ai vingt régimens à habiller, ordonnez qu'on me compte la somme nécessaire. Monseigneur, poursuit un général des vivres, il me faut trois millions, il me les faut, vous dis je ; & si je ne les ai pas dans huit jours, je laisse mourir de faim l'armée d'Allemagne. Ces Messieurs là me prennent sans doute pour un fabricant d'espèces, & ils croient apparemment que je fais la fausse monnaie.

Messieurs, interrompit un laquais, laissons là l'administration des affaires d'état, chacun fait comme elles sont menées, parlons de nos exploits militaires. En quel

état font nos affaires d'Allemagne? En très mauvais état, répondit un officier réformé qui depuis deux mois s'étoit fait laquais à Paris. Je viens depuis peu de cette armée, aussi je puis vous en parler pertinemment : nos généraux font des bévues énormes.

Morbleu, interrompit l'archevêque de Paris, la faute ne vient pas d'eux, c'est à la cour qu'il faut l'attribuer. Qu'a-t-on besoin à la guerre de généraux qui n'entendent rien aux sieges & aux batailles. Il vaudroit mieux donner à ces gens-là des bénéfices, & faire commander les armées par des évêques. Votre grandeur à raison, ajouta un valet de pied du Prince de Conti; il faudroit faire dire la messe à la plupart des officiers François, & mettre l'épée au côté des moines & des prêtres : ceux-ci seroient de meilleurs généraux que ceux qui commandent nos troupes.

Ne me parlez pas de vos gens d'Eglise, dit un domestique du Prince de Condé, ils ne sont pas plus forciers à la guerre que les autres. Notre cour envoya, il n'y a pas longtems, un Abbé pour commander des troupes d'Allemagne, qu'y fit-il? Il perdit une bataille, où douze à quinze mille hommes furent écrasés; & aussitôt il se rendit

à Versailles pour dire au Roi qu'il n'en fa-
voit pas d'avantage. Alte là, Messieurs,
s'écria dans cet endroit un valet du Prince
de Clermont qui se trouvoit dans la cham-
bre; j'étois moi-même de cette expédition,
elle étoit bien combinée, & nous devions
remporter une victoire complete sur nos
ennemis; mais malheureusement, pour la
France, l'Abbé de St. Germain des prez
n'étoit pas en état de grace, il avoit oublié
ce jour-là de dire son breviaire.

Messieurs, dit hautement un petit hom-
me en uniforme; je ne suis qu'un simple
sous-lieutenant d'infanterie, que l'indigen-
ce a réduit à la nécessité d'abandonner son
emploi, pour se faire laquais d'un commis
aux aides. Mais si le Roi de France veut
me faire général de ses armées en Allema-
gne, je me charge, sous cautionnement, de
prendre Hanovre, & de faire voir dans six
mois le château de Vincennes au petit fils
du Marquis de Brandebourg.

Monsieur le sous-lieutenant d'infanterie,
dit en cet endroit un vieux domestique qui
représentoit le Maréchal de Bel-I-I-: la
chose est plus aisée à dire qu'à faire. Le
Roi de Prusse est dans son pays, il a une
armée de deux cens mille hommes qu'il
commande en personne, & cela lui donne

fur nous un grand avantage. Je ne dis point qu'on ne puisse le vaincre: mais ce ne peut être que par le tems & la patience. Il faut envoyer armées sur armées, & faire succéder continuellement des troupes nouvelles aux anciennés. L'Allemagne ne nous fut jamais favorable, nous n'avons pu y aquérir de la gloire qu'en fuyant. Si quelque chose a pu immortaliser la France dans le nord, c'est la retraite que je fis dans la dernière guerre.

Allez, Monsieur le Maréchal, lui dit à cette fanfaronade un laquais de Mail-b-, vous êtes un vieux radoteur. Si j'avois présidé au conseil d'état, au lieu de vous charger des affaires de la guerre, je vous aurois chargé des fourages. Votre esprit mince & propre aux détails n'est bon qu'à cela: vous croyez que les armées sont comme des bottes de foin, que de nouveaux fourages peuvent remplacer.

Nos seigneurs, interrompit un politique de cette assemblée en habit vert, tous nos maux viennent de ce que nous n'avons pas un seul général dans le royaume qui ait de la capacité. Cette plante ne croit plus en France, on diroit que la race s'en est perdue, & il semble que le Maréchal de Saxe en mourant, ait fermé la porte

aux grands exploits militaires, & qu'il en ait emporté la clef avec lui dans le tombeau.

En vérité, Messieurs, dit dans cet endroit un autre politique nommé St. Jean, il est étonnant que dans un royaume, où il y a tant de chapeaux, il n'y ait point de têtes. Mais attendez, ajouta-t-il, il me vient une idée; puis que tous les commandans mâles que nous avons fait passer jusques ici en Allemagne ont échoué, nous devrions y envoyer des généraux femelles. Deux ou trois dames en grand panier à la tête de nos armées étonneroient l'ennemi. J'ai ouy dire qu'il y a des bottes irrégulieres qui trompent souvent les plus habiles maîtres en fait d'armes. Le Roi de Prusse seroit peut-être déconcerté par la présence d'un commandant en mouches & en rubans. En tout cas, le pis qui pouroit nous arriver, ce seroit de perdre des batailles mises en ordre par une éventail, comme nous perdons celles qui sont rangées par un baton de Maréchal de France. D'ailleurs il nous resteroit une ressource; car quoique le Roi de Prusse ne soit pas fort galant, il auroit peut-être honte de battre une jolie femme; & il céderoit plutôt la victoire. Lui honteux de battre une jolie femme! interrom-

pit précipitamment le cocher d'un évêque de Languedoc. Ah ! vous ne le connoissez pas. Si la Sainte Vierge lui livroit bataille, il tacheroit de la vaincre & feroit tous ses efforts pour la faire prisonniere de guerre, afin de traiter de sa rançon avec Jesus-Christ son fils & son époux. Ce Roi, en fait d'héroïsme, ne le céderoit pas au Pere Eternel. Son plan est pris, il a résolu d'abîmer l'Europe, pour faire parler de lui dans la postérité.

Voilà bien du train, dit dans cet endroit le cuisinier d'un auteur, pour un petit avorton de couronne, qui n'a que cinq pieds deux pouces de royauté. Messieurs, reprit il, je suis cuisinier de mon métier; s'il y a quelque puissance en Europe qui veuille me payer. je me charge de l'em- - - Cela suffit, vous m'entendez. Je n'aurai pour cela qu'à lui faire une fricassée à l'Allemande, ou ce qui feroit mieux un ragout à l'Angloise: mais ce qui pouroit bien moins manquer une *oilla poudreda* à l'Espagnole.

Messieurs, dit un postillon politique qui n'avoit encore rien dit: vous avez toujours les yeux fixés sur l'Allemagne, vous ne perdez pas un moment de vue le Roi de Prusse; ce n'est pourtant pas là où le bât

nous blesse. Quand nous ferions les plus grandes conquêtes dans le Nord, cela ne changeroit rien à nos affaires. Ce n'est pas des batailles rangées sur la terre qu'il nous faut, nous avons besoin de victoires sur mer: car le grand point pour nous est de rabattre l'orgueil des Bretons. Comment voulez-vous, dit le grand amiral, que nous réduisions l'Angleterre, si nous n'avons point de flotte.

A toi Ber-r; dit alors le même politique à un homme caustique & bourru; ce reproche te regarde, car tu es chargé de cette partie là. En effet que ne donnes tu une marine à la France? voilà comme vous êtes tous, vous autres gens à projets, répondit brusquement celui-ci, vous voudriez qu'on créât tout à coup une flotte de vaisseaux, comme on peut former une armée de soldats. Dans les grands établissemens il y a toujours de grands obstacles. Par exemple, j'avois imaginé le plus beau plan de marine qui eût jamais été formé en France. Il étoit question de quarante vaisseaux de ligne, tous bien équipés. J'avois déjà les canons, les affûts, les boulets, les balles, les voiles, les cordages, la poix, le gaudron, les ancres, les cartes & les boussoles: mais quand je voulus faire travailler

à la construction de la flotte, je m'apperçus que j'avois oublié le bois. Je t'entends, *Monf. de Ber-r*, lui dit le même orateur; comme tu as été longtems à la police, & que tu y étois chargé de faire éclairer les rues de Paris, tu as cru qu'on pouvoit fabriquer un vaisseau avec aussi peu de matériaux qu'en exige une lanterne.

Messieurs, interrompit alors un laquais habillé d'un drap couleur de *Pompadour*, vous êtes tous des ignorans, vous n'entendez rien à la politique. Il n'y a que ma maîtresse & moi qui ayons la clef des affaires de la France cela suffit, je m'entends bien, je ne puis pas m'expliquer d'avantage: dans peu on verra de jolies choses. Non seulement l'âge où nous vivons, mais même la postérité la plus reculée se souviendra de l'administration présente. Il est vrai que la France a souffert quelques échecs dans les campagnes passées, que les batailles d'Allemagne ne sont pas pour nous, & qu'il nous en coûte quatre cens millions d'argent & six cens mille hommes: mais nous ne pouvions moins dépenser dans une guerre où nous n'avions que faire.

Enfin Messieurs, dit un autre qui n'avoit pas encore proféré un mot, que concluons nous? L'opéra va finir; & nos maî-

tres vont sortir. Il faut pourtant décider sur la monarchie avant que de nous séparer; autrement il en seroit de notre conférence, comme de celles des souverains, où l'on parle beaucoup, & où l'on ne conclut rien. Qu'opinions nous?

J'opine, dit le laquais d'un directeur général des vivres, qu'il faut encore faire une demi douzaine de campagnes & donner autant de batailles pour vaincre l'opiniâtreté de nos ennemis.

Comment voulez-vous continuer la guerre, reprit un valet de l'hôtel des fermes royales, si vous n'avez pas le sol? Nous avons dans nos coffres tout l'argent du royaume; & nous ne voulons pas en prêter à l'état, à moins qu'on ne nous donne les joyaux de la couronne en nantissement: car les revenus du Roi sont déjà hypothéqués pour plusieurs années, & nous ne pouvons plus faire d'avances, sans risquer nos deniers. Il est vrai qu'il reste au ministère la ressource des impôts sur les peuples; mais il ne fera pas grand chose de ce côté là, ils n'ont plus rien, nous leur avons ôté tout humide radical, ils sont secs comme de l'amadou.

Eh bien, Messieurs, dit le laquais du grand aumônier de France, il n'y a qu'à faire

faire la paix. Deux ou trois *mea culpa* nous absoudront de tous nos péchés passés en politique.

C'est fort bien dit, reprit le valet de Monsieur de Bu-s-i, & j'irai moi-même à Londres avec mon maître entamer cette négociation. Tu es un plaisant maroufle; toi & ton maître, lui dit un laquais du Duc de Ni-v-n-s, en l'apostrophant, de vouloir vous arroger cet honneur. Ton Bu-s-i a le derriere trop bas, pour aspirer à un point de politique si haut. Je te pré-sage d'avance que, si on l'expédie à cette Cour, il repassera la mer sans rien faire; & alors on dira de lui, *Jean s'en alla, comme il étoit venu.* Il n'y a que Monseigneur le Duc & son secrétaire Moreau qui puissent terminer cette grande affaire. Mon maître a mis la Cour de Rome à la raison, il y mettra bien celle de Londres. Le Roi George n'est pas meilleur catholique que le pape; si le Duc a eu l'adresse de vaincre la politique du Vatican, il réduira bien celle de St. James.

Dans cet endroit on vint annoncer que l'opéra venoit de finir; alors le congrès se rompit. Chacun paya la dépense qu'il avoit faite, alluma son flambeau & courut derrière le carrosse de son maître. Il n'y eut que

le pauvre valet de Bu-f-i qui, n'ayant pas de quoi payer son écot, qui se montoit à la somme de cinq sols & trois deniers tournois, resta en dépôt dans le cabaret, jusques au traité de paix définitif des deux couronnes, où l'on devoit traiter l'article des prisonniers.

L E T T R E L X X I I I .

Le Même, au Mandarin sur l'Histoire, à Pékin.

Suite des grandes époques de l'Europe.

De Paris.

TANT de révolutions n'avoient produit aucun système de liberté; les gouvernemens municipaux eux-mêmes gémissaient sous un joug étranger. Les princes prenoient sur les droits des nations, & les papes sur ceux des princes. La religion pressoit les Chrétiens de toutes parts; l'Europe accablée sous le poids de son despotisme n'en pouvoit plus; lorsqu'un moine nommé Luther proposa quelques doutes de religion, qui en général n'in-

téressoient pas le dogme. Son projet n'étoit pas formé d'abord sur un plan de réforme; mais dans presque toutes les affaires de la politique & de la religion, les Européens vont toujours plus loin que leur dessein. Il fut d'abord lui même tout étonné du chemin qu'il avoit fait, & d'être réformateur, tandis qu'il n'avoit pensé qu'à être novateur. A la suite de celui-ci parut un Calvin qui fit autant de progrès. Il faut convenir que ceux qui servoient l'Eglise Chrétienne couroient eux-mêmes au devant de la révolution, & qu'ils en hâtoient, tant qu'ils pouvoient, le moment, par l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir. Toutes les annales de l'Europe sont remplies de leurs vexations. Les papes & les mandarins évêques qui les représentoient partout, étoient autant de tirans affreux: ils se mêloient dans les grandes conjurations & exerçoient souvent eux mêmes la fonction de boureaux. On lit dans les mémoires d'Europe qu'un grand archevêque d'Upsal, un ordre du Pape à la main, faisoit égorger tout le sénat & toute la noblesse du royaume de Suède.

Ces deux novateurs trouverent partout la liberté politique aux prises avec le despotisme de Rome. L'obéissance à un chef

unique, l'aveugle dépendance d'un seul homme, la soumission sans réserve à ses décrets, & le reste de la morale arbitraire des papes; tout cela n'entroit point dans le génie des peuples du septentrion, & entroit encore moins dans le caractère de ceux du nord. Je trouve dans les annales de cette partie de l'univers, que ces derniers avoient presque toujours été libres. C'étoit eux qui avoient autrefois rompu les fers des nations du midi, & délivré le monde de la servitude générale, en assujettissant ces mêmes Romains qui l'avoient assujetti.

Ces peuples qui, par un enchaînement de causes secondes subordonnées à la religion, étoient redevenus esclaves, gémissaient depuis plusieurs siècles sous un joug, que leur physique les pressoit de secouer. Si ces deux novateurs n'avoient point fait la révolution, d'autres causes y auroient donné lieu; car quand le période qui doit amener un changement est arrivé, tout sert de moyen. Une preuve que ce fut plutôt un sentiment d'indépendance, que d'enthousiasme, c'est que tous les monumens qui restent en Europe de ce changement de croyance, parlent plus de liberté que de religion. Tant qu'on fut uni avec le Pape, on le regarda comme le vicaire du Christ:

lorsqu'on s'en sépara, on l'appella l'Ante-Christ; car il n'y a point de modification dans les préjugés Européens; ou ils adorent superstitieusement, où ils méprisent souverainement.

Une nouvelle preuve que la religion des papes étoit celle de la servitude, c'est que le midi de l'Europe, qui fut de tout tems le pays des esclaves, ne secoua point le joug: l'Italie lui demeura attachée, ainsi que les autres nations chez qui le climat n'empêchoit pas le despotisme.

Le premier de ces réformateurs, qui avoit tant d'autres moyens, se plaignit du trafic que les papes faisoient des indulgences & des reliques. Ce trafic s'étoit toujours fait, on s'étoit contenté de s'en plaindre; alors il servit à détruire une partie de leur puissance. La réforme trouva si peu de prévention, & de cet esprit d'opiniâtreté qui anime ordinairement toutes les sectes anciennes, que les peuples laisserent à leurs magistrats le soin de leur apprendre de quelle religion ils devoient être. Plusieurs villes embrasserent la nouvelle croyance par délibération de leur sénat. On disputoit: chaque parti produisoit ses témoins de croyance, & c'est sur ceux-ci qu'on établissoit la sentence. La religion fut décidée com-

me un procès ordinaire. La réalité fut condamnée. Des hommes jugerent Dieu.

On trouve dans chaque siècle un changement dans le système de l'Europe. Plusieurs peuples délivrés de la domination de Rome, établirent un nouveau plan de gouvernement.

L'Eglise avoit presque tout envahi, on l'obligea à rendre; ou, pour mieux dire, chacun rentra dans ses biens. Les citoyens ne firent plus de vœux qui les rendoient indépendans de leurs souverains, & plusieurs états ne furent plus embarrassés d'un tas de moines fainéans; c'est à dire, de ces gens qui font profession publique de ne rien faire, & de manquer à leur devoir de citoyen pour l'amour de Dieu.

Mais il étoit dit que les Européens devoient abuser de tout. Cette réforme, qui auroit dû produire un grand bien, causa un grand mal. Elle suscita des guerres épouvantables. Les deux sectes devinrent militaires, & les fideles de chaque croyance se firent soldats. La culture des terres fut abandonnée, & on ne pensa plus qu'à se battre.

L'histoire de ces guerres de religion est affreuse. Il est impossible de la lire sans frémir: on diroit que de nouvelles furies

agitent les Européens. Les Chrétiens ne sont plus des hommes; ce sont des tigres qui cherchent à se déchirer. La cruauté, & la vengeance les animent. La Chrétienté est remplie de démons. Il n'y a plus rien de sacré; le droit des gens est violé; la religion étouffe tous les sentimens de la nature. Le pere ne connoît plus son fils, le fils méconnoît son pere. Les princes ne sont plus sûrs sur leurs trônes; des mains sacrilèges, armées par le fanatisme, s'en prennent à la personne des souverains; des rois sont assassinés, parcequ'ils croient, ou qu'ils ne croient pas ce que leurs peuples croient. Des sieges & des batailles presque continuelles se donnerent avec une fureur, & un acharnement qui tenoient de l'inhumanité.

Avant cette révolution, il falloit quelque prétexte pour se faire la guerre; après la réforme, il n'en fallut plus: on se batut toujours depuis pour une messe. Il y a plus de trois cens ans qu'on s'égorge en Europe, sans autre raison que celle d'un nom. Il suffit d'être Catholique Romain, pour se regarder comme l'ennemi déclaré de ce qu'on appelle protestant. Le sang du Christ que les Chrétiens disent avoir été versé, pour donner la paix aux hommes &

les racheter de leurs crimes ; leur sert de prétexte pour susciter des guerres sanglantes , remplies d'horreurs & d'abominations.

Pour rétablir un peu l'Europe , il faudroit que tous les peuples fussent de la religion des papes , ou qu'il n'y eût plus de Pape.

LETTRE LXXIV.

Le Même, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin.

De Paris.

TU as vu l'éducation que l'on donne à un sexe dans cette partie de l'Europe, voyons à présent celle que reçoit l'autre. A peine une fille est-elle née, qu'on pense à lui donner ce qu'on appelle des graces. On la met à huit ans entre les mains d'un maître de danse qui lui apprend à bien porter sa tête, à avancer la poitrine, à marcher bien droite, les pieds en dehors ; de là il passe à la révérence du menuet. Dans le second exercice, la petite fille est obligée de s'ouvrir beaucoup, ses genoux vont presque toucher à terre ; il lui enseigne ensuite à faire deux pas en avant, autant de côté, & à donner la main avec tant de

mistère, qu'il est impossible qu'elle ne soupçonne qu'il n'y en ait à toucher celle d'un homme.

Elle doit se perfectionner dans ces exercices, sous peine, lui dit on, de n'avoir point de mari, si elle n'y réussit pas. Cette clause embarrasse l'enfant; elle rêve pendant la nuit ce que ce peut être, que le mari dont on lui parle tant, & pour lequel on lui fait apprendre ces choses de si bonne heure.

Cependant on la coëffe joliment; on lui met des mouches; sa tête est remplie de rubans & de pompons. Elle est parée si galamment & avec tant d'art, qu'elle ne peut s'empêcher de croire que, dans son habillement, il y a un dessein de plus que de la couvrir.

Après les talens du corps, on en vient à ceux de l'esprit. A quatorze ans on lui donne des livres & on l'excite à la lecture; car les Européens prétendent qu'il n'y a rien qui forme plus le génie de la jeunesse. Il y en a ici qu'on appelle romans, qui sont admirables pour ouvrir l'imagination, & pour donner de l'entendement aux jeunes personnes du sexe. Ces romans provoquent les sens, irritent les désirs, & préparent le cœur, non pas à la ten-

dresse , mais à la débauche. En général le sujet est le même ; ils roulent tous sur le pivot de l'amour ; ce sont des fictions d'auteurs qui ont l'esprit gâté , & qui , après s'être laissé séduire par leurs sens , cherchent à séduire ceux des autres. C'est quelque chose de prodigieux que les connoissances qu'une jeune fille acquiert par cette lecture ; elle fait tout avant que la nature lui ait rien appris : c'est à dire , qu'elle est corrompue avant qu'elle ait eu le tems de l'être ; car en Europe où tout est prématuré , le vice est formé dans le sexe , dans un âge où le tempérament ne l'est pas.

Avec ces heureuses dispositions , à seize ou dix sept ans , on la lache dans le monde , accompagnée d'une mere ou d'une vieille tante. C'est dans cette dernière école qu'elle apprend les belles manieres ; qu'elle se défait d'un air emprunté , & que sur toutes choses elle s'habitue à n'être point embarrassée avec les hommes.

Tu peux bien t'imaginer qu'avec de si bons principes dans les filles , on ne manque pas d'en faire ce qu'on appelle ici d'excellens sujets , ou pour me servir de l'expression Européenne , des femmes aimables dans la société civile.

TABLE DES MATIERES.

AVANT-PROPOS.

Pag. v.

L E T T R E I.

L E Mandarin Cham - pi - pi au Mandarin Kié - tou - na , à Pékin. Pag. 1

Il aborde à l'Orient, ville nouvelle & de vingt mille ans plus moderne que son nom. Raison de l'allignement des maisons en France. Femmes découvertes & non violées. Confusion des rangs en Europe.

L E T T R E II.

Le Chef de la Religion de Confucius au Mandarin Cham - pi - pi , à l'Orient. 4

Ordre renouvelé d'examiner les peuples. Le culte décide de l'esprit. Le cérémoniel fait des superstitieux, & le fanatique n'est jamais grand. Liaison des sciences & du dogme. La prévention bannie, le bon sens dicte le culte. L'idée de la divinité est simple, & abhorre l'ambiguïté.

L E T T R E III.

Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin Kié - tou - na , à Pékin. 7

Il veut payer son hôte en lingots ; mais ils n'ont pas le coin du Roi : il veut l'y appliquer, on le menace de la corde. On lui donne en échange de l'argent de mauvais aloi : car les services en France sont plus courts que l'argent qui doit les payer.

L E T T R E IV.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture au Mandarin Cham - pi - pi , à Paris. 8

L'Agriculture moyen de juger des peuples. A la Chine les Empereurs ont été laboureurs, & sont des mandarins de ceux qui les imitent. La richesse ou l'indigence de l'état suit l'aisance ou la gêne des gens de la campagne.

L E T T R E V.

Le Mandarin Chef de l'Agriculture au Mandarin Cham - pi - pi , à l'Orient. 10

La population suit l'agriculture. On ne sauroit trop la

protéger & l'encourager ; admirable maniere d'y faire naitre l'émulation dans une république d'Italie.

L E T T R E V I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 12

Il voit dans sa route la France & ses habitans, comme un désert où l'on ne voit quelques sauvages épars, qui arrachent à la terre un aliment modique & grossier, qui suffit à peine aux uns & se refuse aux autres. Histoire pitoyable à ce sujet.

L E T T R E V I I.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à l'Orient. 16

A la Chine on blâme l'Empereur d'avoir envoyé de ses sujets chez les Européens. Portrait du gouvernement Chinois & préjudice qu'y peut apporter la connoissance des mœurs étrangères.

L E T T R E V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 18

Confusion dans laquelle tombe un étranger à la vue du spectacle de Paris. Variété des objets pendant le jour, multitude des fallots pendant la nuit. Cette ville est bâtie en pyramide, dont chaque étage diversifie les nations. Paris est l'arche où, après un déluge, on trouveroit des animaux humains de tout pays.

L E T T R E I X.

Le Mandarin Cotao-yu-se, Censeur de l'Empire, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 21

Il donne à Cham-pi-pi les moyens naturels de connoître à fonds les vertus & les vices des Européens. Il appréhende que ces peuples, étant continuellement embarrasés dans des guerres qu'ils se livrent les uns aux autres, ne lui donnent un tableau de tous les vices, sans lui offrir celui d'aucune vertu.

L E T T R E X.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Chef de la Religion de Confucius, à Pékin. 26

Critique badine du ridicule qui met les princes, les mo-

narques, les saints, la vierge & la divinité-même pour enseigner aux maisons des marchands, des logemens, des traiteurs, & des lieux de prostitution.

L E T T R E X I.

Le Mandarin Kié-tou-na, à Cham-pi-pi, à Paris. 28

Le Prince doit avoir des ministres pour agir; mais il ne doit rien ignorer. C'est ce que fait l'Empereur de la Chine. Exemple de sévérité contre les juges iniques.

L E T T R E X I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 30

Détail peu curieux des curiosités de Paris. Elles annoncent tout ce qu'elles ne tiennent point. Stupide curiosité des habitans de cette ville.

L E T T R E X I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Chef de la Religion de Conlucius, à Pékin. 32

Le Baptême, moyen aussi simple qu'admirable pour être du vrai culte. Les saints font ressouvenir Dieu de remplir ses principaux attributs. Dieu dans la circonférence d'une hostie. La religion peut-elle faire rougir la raison? Vivre & mourir, histoire des habitans des provinces d'Europe.

L E T T R E X I V.

Kié-tou-na à Cham-pi-pi. 33

Il veut qu'on lui découvre la raison de la supériorité de Génie, que les Mathématiciens d'Europe attribuent à leur nation.

L E T T R E X V.

Le Mandarin Champi-pi au Chef de la Religion, à Pékin. 39

Ideé des principales religions qui partagent l'Europe. On donne une idée aussi claire que succincte des tems.

TOME I. Depuis la Création jusqu'au Christ.

TOME II. Depuis la naissance du Christ, jusqu'à la réformation.

TOME III. De la réformation. Deux hommes sont nés; il y a trois religions.

L E T T R E X V I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Cotaou-yu-se, Censeur de l'empire, à Pékin. 46

Le rouge & le blanc, dont se servent les femmes en Europe, font-ils préjudiciables? Comme cela les enlaidit, c'est un antidote contre la volupté qui doit étayer la vertu des hommes.

L E T T R E X V I I.

Le Mandarin Cotaou-yu-se au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 48

Histoire Chinoise d'un enfant qui tue son pere & se pend après. Elle montre le danger que courent les peres qui confient à des étrangers l'éducation de leurs enfans.

L E T T R E X V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 52

Vuide qu'il va éprouver, par le départ de ses deux compagnons Ni-ou-san & Sin-ho-ei; dont celui-ci passe en Italie, tandis que l'autre voyagera en Espagne & en Portugal.

L E T T R E X I X.

Cham-pi-pi à Cotaou-yu-se, à Pékin. 54

L'éducation Françoisé est méchante, puis qu'elle n'est pas fondée sur l'amour paternel. De là dérivent la haine des fils pour leurs peres, le mépris des magistrats & le meurtre même des Rois. La Constitution de la monarchie doit donc être changée, ou elle ouvrira nécessairement une libre carrière à tous les vices.

L E T T R E X X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 58

Origine du point d'honneur. Les divers sentimens sur ce sujet. Ce mot enferme toutes les contradictions. Il est d'autant plus à craindre, qu'il ne semble honoré aujourd'hui, que pour protéger l'infamie.

L E T T R E X X I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 63

Source ignominieuse de la gloire: enfant du larcin, elle fut toujours honorée par les fameux voleurs. Le meurtre qu'elle commande n'est point puni, quoiqu'il se differe de l'assassinat que par le nom qu'on lui donne. Sans l'hommage que les François lui rendent, la splendeur de leurs Rois s'évacouiroit, si tant est qu'ils en aient.

L E T T R E XXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au M^{ême}, à Pékin. 66

Les auteurs Européens, si longtems ennemis des femmes, en sont devenus les panégyristes. Acté de conformité établi à ce sujet. On dit qu'elles forment le caractère des hommes, mais personne ne peut donner ce qu'il n'a pas.

L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 70

Contestation mue à la Chine, pour savoir si la forme des gouvernemens civils est un effet de la réflexion, ou simplement une suite du hasard.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 71

Comme l'amour de Dieu est le fondement du culte, l'amour de la patrie est le lien de la société. Idée des différens gouvernemens de l'Europe. Ils tendent tous à la félicité, c'est à dire, à la liberté & au savoir, c'est ce qui fonde le droit des gens des nations, qui embrasse les devoirs soit personnels, soit relatifs, de tous les états & de tous les hommes.

L E T T R E XXV.

Au M^{ême}, à Pékin. 78

Obligations que les nations contractent les unes avec les autres, comme membres de la société universelle. Il est un droit des gens des nations, pour établir leur sûreté réciproque, en mettant un frein aux usurpations, en réglant les limites des unes & des autres, & en ordonnant des alliances mutuelles & profitables.

L E T T R E XXVI.

Au même, à Pékin. 81

Ce droit des gens des nations règle la paix, les traités, les ruptures, la guerre, sa forme, sa durée; l'usage que le victorieux peut & doit faire de ses conquêtes, & les droits même des vaincus.

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 83

La Monarchie Françoisé sujette à des interruptions périodiques, qui dénotent assez par qui elle est gouvernée. A la Chine, le lit du Prince n'influe rien sur le gouvernement.

L E T T R E XXVIII.

Cham-pi-pi, au Même. 84

L'histoire de l'Europe est incompréhensible; car les puissances temporelles & spirituelles, pour diverses raisons, & par des moyens différens, ne tendent qu'à la corrompre. Il travaille à en débrouiller le cahos.

L E T T R E XXIX.

Le Mandarin Sin-ho-ci, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 86

Désagrémens de la voiture de Paris à Lion, qui ordinairement a un faux plaisant, bavard & ennuyeux. Opposition de ces deux villes, comme des peuples qui les habitent; & sur tout celle qui se trouve dans l'instinct particulier qui gouverne le Lionois.

L E T T R E XXX.

Kié-tou-na, à Cham-pi-pi. 88

Les mœurs & les loix lui avoient paru suffisantes pour former un bon gouvernement: il a cependant entendu dire qu'en Europe la politique étoit en outre nécessaire: il souhaiteroit de connoître cette science.

L E T T R E XXXI.

Cham-pi-pi, à Kié-tou-na. 89

Le Roi de France arrive à Paris sa capitale: on s'empresse pour le voir, parcequ'il n'habite que les forêts de Versailles. C'est pour s'épargner bien des embarras. Ses sujets pour la plupart le connoissent à peine. Grand avantage pour les ministres qui font ce qu'ils veulent, parcequ'ils ont l'industrie d'empêcher les plaignans de parvenir au trône.

L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Catao-yu-se, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 92

Exemple mémorable du respect que les Chinois ont pour l'in-

l'inviolabilité du mariage ; & qui astreint l'empereur & les sujets. Généreuse hardiesse d'un particulier, qui réclame sa femme que l'Empereur lui avoit enlevée : il l'obtient.

L E T T R E XXXIII.

Le Mandarin Cham - pi - pi au Mème , à Pékin. 100

Idee du pouvoir monarchique ; extrémités qui en sont inséparables. Les Rois de France les ont éprouvées , & en ont été vainqueurs ; de-là résultent nécessairement les droits qu'ont aujourd'hui les Rois , le parlement & le peuple. On en fait un exposé.

L E T T R E XXXIV.

Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin sur l'Histoire , à Pékin. 102

Epoques de l'Europe : les Romains l'illustrent en la subjuguant. Leur défaite fait son obscurité qui dure jusqu'à Charlemagne. Ce Prince ne songe qu'à vaincre , sans penser à former les mœurs de ses peuples. Etablissement surprenant du pontificat de Rome , rival des Empereurs. Il soumet à ses loix les Monarques , dont il énerve la puissance , en s'opposant à la population que ruine le célibat. La foi ouvre la route aux crimes , & l'Europe chrétienne devient un cahos impénétrable.

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Sin - ho - ei , au Mandarin Cham - pi - pi , à Paris. 111

Lion a ses ouvriers en soie & manque de laboureurs. La main d'œuvre tant vantée par les Lionois qui y sont intéressés , n'est un bien qu'à proportion de ses combinaisons. En France qui abonde en laines , on y devrait préférer ces manufactures , à celles de soie qu'on tire de l'étranger. On l'a voulu , on l'a tenté : mais pour le vouloir aujourd'hui , il faudroit trop de réflexion.

L E T T R E XXXVI.

Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin Kié - tou - na , à Pékin. 114

La politique est difficile à expliquer. Pour la comprendre , il faut avoir toutes les facultés naturelles gâtées & corrompues. La description de cette science , absolument nécessaire en Europe pour avoir part au gouvernement de l'état. Ceux qui y ont excellé , ont mené une vie dont les annales

font horreur. Cette science tire son origine de Rome chrétienne. Portrait d'un politique.

L E T T R E XXXVII.

Le Mandarin Cham - pi - pi au Même. 118

L'Europe s'égorge depuis deux cents ans. Actuellement la France soutient une guerre par mer & par terre, sans que ni fujet, ni Roi en sache le motif. L'ambition du Prince, raison de la plupart des guerres. Le Monarque ordonne & l'on va se faire tuer: il se trouve en Europe un Roi dont le sang est sec, & tout y est en feu.

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Kié - tou - na, au Mandarin Cham - pi - pi, à Paris. 120

L'Asie obéit à la volonté d'un seul homme, mais on dit qu'en Europe le pouvoir est balancé, il voudroit connoître ce merveilleux moyen de concilier la puissance monarchique avec la liberté des peuples.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 125

L'imagination des François fait la richesse de leur Roi, qui maîtrise jusqu'à leur façon de penser. Un pareil gouvernement n'a pas besoin d'un esprit inventif. On y voit la volonté absolue du Prince & la soumission aveugle des sujets. Multitude innombrable d'arrêts émanés du conseil, qui se contredifent, qui font rire & sont néanmoins suivis.

L E T T R E XL.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Chef sur l'Histoire, à Pékin. 124

Suite des grandes époques de l'Europe.

Entre les Etats du Nord, les Saxons, les Danois, les Normands font des invasions injustes, & voilà leurs conquêtes, pendant que leurs voisins restent dans l'oubli. Au midi, l'Autriche sort de dessous terre & l'Italie décheoit. Abrégé Historique de Rome payenne & chrétienne. Celle-ci soutient les étincelles mourantes des sciences. La France se forme languissamment. L'Angleterre plie sous le joug du premier occupant. L'Espagne reçoit la loi des Maures. Enfin les états chrétiens sont par tout victimes de leur foi.

L E T T R E X L I.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kié-tou-na. 135
 Folles spéculations des politiques sur l'origine de la guerre
 entre la France & l'Angleterre, tant en Allemagne qu'au
 delà des mers.

L E T T R E X L I I.

Le Mandarin Kié-tou-na, au Mandarin Cham-pi-pi. 140

L'Empereur de la Chine voit avec horreur les effets fu-
 nestes de la politique Européenne. Ordonnance qui en in-
 terdit l'exercice dans ses états; & qui prescrit à ceux qui
 en auroient adopté le système, d'en faire une abjuration pu-
 blique, sous peine de mort.

L E T T R E X L I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Maître des Cérémonies Kié-
 tou-na, à Pékin. 143

Les complimens sont la seule chose qui ne se vende &
 ne s'achete jamais à Paris. C'est en France un parti formé
 & un complot mutuel de se séduire par des paroles flat-
 teuses.

L E T T R E X L I V.

Le Même au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 145

L'opéra de Paris détraque tous les ressorts de la machine
 humaine. Il en est sorti malade. C'est une assemblée de
 démons; dont tous les organes sont conjurés pour assommer
 les oreilles; & leurs mouvemens convulsifs sont tous réglés
 par un petit baton, qui semble l'ame du spectacle.

L E T T R E X L V.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à
 Paris. 149

Ridicule amusant des Dames de Lion, & sur tout de ce-
 les qui ont fait un voyage à Paris, représenté dans un dia-
 logue avec une de ces dernières.

L E T T R E X L V I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pé-
 kin. 156

Les Princes d'Europe se sont donnés réciproquement le
 droit de se multiplier à l'infini; en s'envoyant des ambassa-

deurs qui étant par tout leurs représentans, jouissent & font jouir leurs valets des droits les plus étendus, & les plus contraires à la police, au gouvernement & à la bonne foi publique. Déroger ou violer ces droits, c'est donner lieu à des guerres sanglantes.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Chef de l'Histoire,
à Pékin. 158

Suite des grandes époques de l'Europe.

Le onzieme siècle vit le commencement des croisades, où un Dieu de paix étoit le signal qui faisoit couler des ruisseaux de sang. Les victoires des Mahométans sur les Chrétiens, ne peuvent arrêter cette rage. On abandonne ses foyers pour aller voler au loin. Tous les Rois s'y engagent: excités par les Papes qui y trouvoient le moyen d'accroître leur puissance. Les peuples doivent y fournir ou leur corps ou le dixieme de leurs biens. L'affoiblissement général, qui en étoit une suite nécessaire, donna lieu à plusieurs aventuriers hardis de se former des états, des lieux où les villes ne s'unirent pas pour se gouverner par elles-mêmes.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 167

Quoique le Roi de France soit despotique, le Pape a exercé longtems un empire absolu sur sa personne & sur ses sujets. La plupart de ces derniers sont encore soumis à un Chef, à la puissance duquel le Roi lui-même ne peut les soustraire, sans user de toute l'étendue de son autorité.

L E T T R E XLIX.

Le Mandarin Sin - ho - ei au Mandarin Cham - pi - pi, à
Paris. 169

Haute idée qu'on a à Lion du commerce de papier. Estime qu'on y fait de la Conservation. Pour la conserver, les habitans violeroient le respect du au Roi & même à la divinité. C'est une rage qui a quatre accès périodiques par an.

L E T T R E L.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Chef de l'Histoire,
à Pékin. 172

Il voit l'hôtel des invalides: parallele qui s'y trouve avec un couvent de bonzes. L'ostentation qui regne dans son

extérieur, en affoiblissant les facultés intérieures, prouve qu'on y a plus travaillé pour la gloire du Roi, que pour le bien des sujets.

L E T T R E L I.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin, 174

Le partage de l'Empire Romain donna lieu à des souverainetés sans nombre: & pourvu qu'on fût Roi on s'inquiéta peu du nombre des sujets sur lesquels on commandoit. Cette division qui causa des guerres cruelles, après diverses vicissitudes, finit enfin par la réunion de tous les peuples, sous cinq ou six grandes puissances. Les guerres n'en font que plus violentes, les autres comme inférieures, étant obligées de suivre l'impulsion de celles qui l'emportent sur elles.

L E T T R E L I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, Censeur de l'Empire, à Pékin, 178

Les sujets qui habitent le royaume de France sont partagés en trois - corps, qui se sont jurés une haine éternelle, que loin d'étouffer, on tache de fomenter, parcequ'on la regarde comme le salut de l'état.

L E T T R E L I I I.

Le Même au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 180

Il va à la tragédie, & y gagne la fièvre-chaude. Ebauche de ce spectacle. Distance qu'il y a entre les caractères qu'il représente & ceux qu'il veut représenter: c'est moins un tableau de la vénérable antiquité, qu'un miroir qui réfléchit la fosse moderne. On y vient chercher les terreurs de la nature, & l'on n'y trouve que les fureurs de l'art.

L E T T R E L I V.

Le Mandarin Kié - tou - na, au Mandarin Cham - pi - pi, à Paris. 186

On croit à la Chine que la corrélation de la vertu de l'Empereur & de celle de l'empire, fait le bon gouvernement. Il voudroit favoir en conséquence comment, cela se s'étant jamais trouvé en Europe, ce peuple peut être bien gouverné.

L E T T R E L V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, à Kié-tou-na, à Pékin. 187
 Tableau des cassés de Paris. Leurs enseignes semblent annoncer le bien qu'ils doivent procurer à l'état : mais qu'on y entre, la société y paroît faite pour donner un démenti à l'enseigne.

L E T T R E L V I.

Le Même au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 190
 Il se rend au bal de l'opéra. Assemblée qui présente des gens de toutes les parties du monde, qui néanmoins s'accordent à merveilles dans les danses & les sauts. Il est surpris d'y rencontrer des personnes des deux sexes, sous l'habit que la religion consacre, y prêcher la joie, & la débauche.

L E T T R E L V I I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 193
 Il lui fait part de son voyage de Genève, ville qui ne mérite pas de figurer parmi les gouvernements. Il avoit envie d'y voir un savant riche & possesseur d'un château, qui se rend sujet de deux puissances différentes. Il a trouvé une momie, dont le domicile, la figure, l'esprit, le talent & même l'opulence sont singuliers.

L E T T R E L V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 197
 L'excès du luxe a confondu en France tous les états. Il n'y a nulle distinction dans l'habillement. La source de cette confusion vient de la misère publique. On aime mieux se priver du nécessaire, que de ne pas étaler fastueusement le superflu. Si la monarchie exige cet excès, il ruine au moins la subordination. La politique & la morale ne sont jamais d'accord en Europe.

L E T T R E L I X.

Le Même au Mandarin Ministre, à Pékin. 199
 Le Roi ne gouverne la France ni par lui-même, ni par un seul représentant. Il redoute autant l'embaras que l'égalité. Quatre substitués partagent entre eux les affaires, & le Roi les regarde de loin. Plan de cette institution.

L E T T R E L X.

Suite des grandes époques de l'Europe, à Pékin. 201

La découverte du nouveau monde est un crime de leze-Majesté divine, & l'effet d'une combinaison du hazard. Il y a du connu, donc de l'inconnu. Ces nouvelles découvertes augmentent les richesses numériques, & par-là la misère réelle de l'ancien continent. Tout devient plus cher, mais les potentats ont de quoi acheter des soldats & en achètent. Des maladies, aussi honteuses que cruelles, attaquent tous les ordres de l'état. Les enfans-mêmes trouvent le germe de la mort, où la nature a placé celui de la vie.

L E T T R E L X I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 212

La migraine qu'il avoit gagnée à la tragédie le rend hypocondre. Les médecins lui ordonnent les farces de la comédie comme un antidote. Effet de ce remède. Jugement des piéces comiques en général, indécence des farces, peintures forcées dans le haut comique.

L E T T R E L X I I.

Le Mème au Mème, à Pékin. 216

Les laquais de Paris font les images parlantes & ambulantes des maîtres qu'ils servent. Ils les copient dans l'habit, le goût, le langage, & ils en prennent le nom. La raison de cette impudence se puise dans la nature.

L E T T R E L X I I I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 218

Lion est un séjour ennuyeux pour l'étranger. Les Comtes de Saint Jean font des chevaliers sans épée : mais des chevaliers dont l'industrie soutient la dignité. Histoire à ce sujet. Pour y être admis, la noblesse & non la vertu, fait le fondement des preuves qu'on exige.

L E T T R E L X I V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, à Kié-tou-na, à Pékin. 220

Qualités nécessaires à celui qu'un étranger choisit pour lui servir de guide dans la visite de Paris. Connoître les intrigues, avoir un nom ou du moins quelque extérieur re-

commandable, être brave & avoir puisé sa science dans les romans modernes & superficiels.

L E T T R E L X V.

Le Même au Censeur de l'Empire, à Pékin. 222

Goût singulier des François pour la promenade. Ils voyagent vingt-cinq ans sans sortir d'un jardin. Tableau du jardin du Palais royal.

L E T T R E L X V I.

Le Même au Mandarin des Cérémonies, à Pékin. 224

Folie des François dans les enterremens. La magnificence y éclate, par le cortège, par le chant & par les lumières. Sans richesses on ne peut passer au néant. Les cérémonies des funérailles suivent le tems, le climat & le génie. On en repasse l'histoire tant ancienne que moderne, & on en retrace les usages, aussi singuliers que barbares, soit de l'antiquité, soit des peuples que l'Europe a nouvellement connus.

L E T T R E L X V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 231

La naissance donne la science du gouvernement monarchique & républicain. C'est l'argent qui l'infuse dans ceux qui prétendent & parviennent au gouvernement électif. L'idée de quelques vieillards enfermés rend tout à coup un autre vieillard propre à gouverner ici bas & à prendre un rang glorieux parmi les saints. L'Angleterre seule acquiert l'art de gouverner par une circulation d'achats. Ainsi la théorie est distante de la pratique.

L E T T R E L X V I I I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris. 234

Description de la haute montagne qui conduit à Turin. Dieu l'avoit destinée sans doute au séjour des Démons, avant qu'ils fussent dans le corps des Crétiens. Description de la capitale du Piémont, idée du caractère, du langage & de la police de cette ville.

L E T T R E L X I X .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Ministre, à Pékin. 236

Il voit le Roi de France à la Chapelle. Ce Prince est vieux quoique dans la force de l'âge viril. Raïsons diverses de cette décrépitude prématurée dans les monarques François. Ebaüche des traits passés & présens du Roi. Son élévation, son éducation, son mariage, les premiers principes de gouvernement qu'on lui a donnés: commencement de son goût pour les femmes, sa constance, son caractère, sa position, & l'espoir qui soutient les bonzes, les ministres, les courtisans & les peuples; ainsi que l'époque où il doit être cotronné.

L E T T R E L X X .

Le Même au Même, à Pékin. 242

Portrait enchanteur & sincere des vertus morales & civiles du Roi de France. Exemples frapans de sa bonté, de sa bënëgnité, de sa sensibilité & de son plaisir à prévenir les besoins qu'on lui fait entrevoir. Ses qualités servent néanmoins peu au bonheur de ses peuples. Il ignore leur état: leur mal prend à ses yeux la forme du bien: & s'il le soupçonne, il en gémit & se tait. De là le vif amour qu'ils lui portent, & qui n'a jamais mieux paru que lors de l'attentat affreux du phrénétique horrible qui attaqua ses jours sacrés.

L E T T R E L X X I .

Le Même au Même, à Pékin. 248

La rareté se doit pour tribut à l'esclave favorite. Il a un perroquet Chinois, il faut le lui porter. Il va à Versailles, il la voit à sa toilette dont le pied est entouré des grands de la Monarchie, & où des filles de bonne maison prêtent leur ministère à l'embellissement de ses graces. Son portrait, l'accueil léger qu'elle fait à son offrande, dont tous les courtisans (qui n'y avoient pas fait attention) relevent pompeusement la beauté. Les affaires d'Etat l'appellent chez le Roi, elle volé, chacun se retire & il perd de vue son cher perroquet.

L E T T R E LXXII.

Le Mème au Mème , à Pékin. 252

Les laquais tiennent des conseils d'Etat , pendant que leurs maîtres sont à l'opéra. Ils y parlent sur le ton , le plan & les intérêts des grands , au service desquels ils se trouvent. Détail étendu des entretiens d'un pareil sénat Suprémo-subalterne. L'opéra finit , chacun paie à la réserve d'un seul qui reste pour gage. Motif de sa détention ; époque de sa délivrance.

L E T T R E LXXIII.

Le Mème au Mandarin sur l'Histoire , à Pékin. 266

Suite des grandes époques de l'Europe. Les Princes assujétissoient les peuples comme les papes opprimoient les princes , lorsque Luther & Calvin parurent avec un égal succès. La barbarie des chefs de l'Eglise applanit à ces novateurs la route du changement qu'ils opérèrent sans l'avoir prévu , & qui sans eux seroit néanmoins arrivé. L'amour de la liberté y porta le septentrion de l'Europe , lorsque le midi , fait à l'esclavage , ne put le goûter. Où ce changement eut lieu , la guerre s'alluma , & delà s'étendit par tout. C'est ainsi que l'Europe abuse de tout.

L E T T R E LXXIV.

Le Mème au Mandarin Kié-tou-na , à Pékin. 272

Tableau de l'éducation des personnes du sexe en Europe. Dès l'enfance , on les met en état de rêver au but auquel la société les destine. Au premier jour que se fait la raison , on leur met en main les sources de la débauche : enfin on les livre au grand monde. Quel rôle doivent-elles y jouer !

F I N.

